

LA
BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants.



Laissez venir à moi les petits enfants, et ne les en empêchez point; car le royaume de Dieu est pour ceux qui leur ressemblent. Luc XVIII, 16.



QUATRIÈME ANNÉE

1864

VEVY
RECORDON FILS
Éditeurs.

LYON
F.-A. SCHUTTEL
Montée de la Boucle, 53.

IMPRIMERIE ALPH. RECORDON A VEVEY.

LA BONNE NOUVELLE

annoncée aux enfants.

QUATRIÈME ANNÉE.

La destruction de Jéricho.

Notre premier sujet de la nouvelle année porte nos pensées dans ce beau pays, que Dieu avait promis depuis si longtemps à Abraham, à Isaac et à Jacob. Il ne le leur donna pas tout de suite, parce que « l'iniquité des Amorrhéens n'était pas encore venue à son comble. » Une période de quatre à cinq cents ans s'écoula, presque tout entière en Egypte, où les Israélites se multiplièrent et devinrent une nation. Durant tout ce temps, les Amorrhéens, qui demeuraient en Canaan, comblaient la mesure de leurs péchés. Est-il quelques-uns de mes chers jeunes lecteurs qui soient encore dans leurs péchés ? Laissez-moi alors vous dire, combien votre état est sérieux ! Le monde, où vous trouvez tous vos plaisirs et qui est le seul objet de vos pensées est sous une sentence de destruction, précisément comme ces Amorrhéens et les villes de Canaan. Dieu supporte le monde comme il les supporta, et il ne veut pas le frapper dans sa colère, aussi longtemps qu'il peut y avoir lieu à la patience. Mais n'y a-t-il rien entre vous et la colère à venir, — entre vous et

le jugement prochain, — que la patience, le long support de Dieu? N'y a-t-il rien autre? Ecoutez alors, chers lecteurs, la voix de Jésus et hâtez-vous de vous placer sous l'aspersion de son sang. Alors ce ne sera pas seulement la patience de Dieu qui vous mettra à l'abri du jugement, mais vous saurez que le châtement que méritaient vos péchés a été porté par le Seigneur Jésus et que lorsqu'il viendra pour juger le monde, vous serez avec lui et vous régnerez avec lui, comme Israël devait posséder le pays de Canaan, quand ses méchants habitants seraient retranchés.

Nous considérons ensemble, le mois dernier, une des dernières scènes de la carrière des Israélites dans le désert. Il y en eut d'autres du plus profond intérêt, telles que les efforts de Balaam pour maudire Israël, que Dieu tourna en bénédiction; la récapitulation faite par Moïse de toutes les voies de l'Eternel envers son peuple, ce qui forme le sujet du Deutéronome, et la mort de Moïse sur le sommet du Pisga, d'où il vit tout le pays de Canaan et où il s'endormit paisiblement, l'Eternel lui-même inhumant son serviteur, de sorte que son sépulcre n'a jamais été connu de personne. Combien Israël doit avoir senti sa perte, d'autant plus que c'était leur propre péché qui en avait été la cause! Moïse lui-même avait failli et malgré toutes ses supplications, il ne put rien obtenir de plus que la vue de tout le pays du haut du Pisga. Son pied ne devait pas fouler les plaines, ni gravir les collines du pays de la promesse. Dans un sens le péché était plus grave chez Moïse que chez les autres. L'oubli de la grâce divine par celui qui était le plus près de Dieu, — un mouvement de colère chez l'homme le plus doux de la

terre,— cela ne pouvait être toléré. Mais avec quelle indulgence l'Esprit de Dieu parle plus tard de son péché : « Ils irritèrent Dieu aux eaux de Méribah, et il arriva du mal à Moïse à cause d'eux ; car ils résistèrent à son esprit, et il lui échappa des paroles inconsidérées » (Ps. CVI, 32, 33). Et s'il ne lui fut pas permis d'entrer dans la Canaan terrestre, son esprit, nous le savons, fut reçu dans la gloire céleste. C'est dans cette gloire céleste qu'il apparut avec Elie, lors de la transfiguration de notre Seigneur sur la sainte montagne. Mais nous ne devons pas oublier notre sujet de ce mois.

Israël avait passé le Jourdain. Josué était devenu leur conducteur à la place de Moïse et, en suivant fidèlement ses instructions, ils trouvèrent que la main de l'Eternel ne s'était pas raccourcie. Celui qui avait ouvert la mer Rouge, pour que ses rachetés passassent au travers, arrêta aussi les eaux débordées du fleuve, jusqu'à ce que son peuple l'eût traversé. « Et sitôt que ceux qui portaient l'arche furent arrivés au Jourdain, et que les pieds des sacrificateurs qui portaient l'arche furent mouillés au bord de l'eau, les eaux qui descendaient d'en haut s'arrêtèrent, et s'élevèrent en un monceau... et celles d'en bas, qui descendaient vers la mer de la campagne, qui est la mer Salée, défailirent et s'écoulèrent ; et le peuple passa vis-à-vis de Jérico. » Ainsi le Seigneur Jésus, la vraie Arche et le vrai Sacrificateur, goûta la mort pour nous, oui, il demeura dans les eaux glacées de la mort jusqu'à ce que toute leur force se fût épuisée sur lui et qu'un chemin à sec, conduisant au pays céleste, fût ouvert pour tous ceux qui croient en lui. Nous ne voulons pas nous arrêter maintenant sur le sens typi-

que de cet événement ; mais je ne pouvais aller plus loint sans le faire remarquer au jeune chrétien. « Que celui qui a des oreilles pour entendre, il entende. »

Mais qu'est-ce qu'était Jérico ? C'était une puissante forteresse, la citadelle même des forces de l'ennemi, qui bravait Israël à l'entrée même du pays. C'était la clef de tout ce qui était au delà. Comment pouvaient-ils passer outre et laisser derrière eux une telle place en possession de l'ennemi ? Agir ainsi aurait été leur ruine certaine. Mais aussi comment pouvaient-ils la réduire ? Ici nous voyons l'Eternel et son peuple, d'un côté, et toute la force de l'ennemi, de l'autre. Cher lecteur chrétien, méditez le sujet qui nous occupe, si vous voulez apprendre à triompher dans toutes vos luttes avec Satan, — ennemi bien plus terrible que Jérico ou son roi.

Quelle était, dans la circonstance actuelle, la force de Jérico ? C'était justement les mêmes choses sur lesquelles les hommes se confient partout pour se défendre contre leurs ennemis. Ils avaient un roi, des hommes vaillants, des armes de guerre et de fortes murailles. Voyez ces fiers créneaux, s'élevant jusqu'aux cieux, hérissés de flèches ; et à travers lesquels brillent les épées de ceux à qui la garde en est confiée. Que pouvait faire Israël contre de tels moyens de défense ? Revenons à l'histoire inspirée et apprenons combien est faible l'ennemi le plus puissant, quand les serviteurs de Dieu obéissent à sa parole et se confient complètement en sa force. Considérons :

Premièrement, la position d'Israël avant le commencement de la guerre. Dieu les avait déjà rachetés de l'Égypte et amenés à travers le désert ; il leur avait



fait traverser le Jourdain et introduits dans le pays. Ils y étaient déjà. Non par quelque force ou quelque bonté qui fût en eux, mais uniquement par le pouvoir et la grâce du Seigneur; ils étaient campés dans les

plaines de Jéricho. L'Égypte, avec sa servitude et sa condamnation, était bien loin derrière eux. Même le désert, avec ses lutttes et ses épreuves, n'était plus le lieu de leur séjour. Ils étaient *dans* le pays. A Guilgal, ils avaient célébré la Pâque et circoncis tous les mâles qui étaient nés depuis leur sortie d'Égypte. Rachetés et sanctifiés à Dieu, et dans le pays, ils en mangeaient les fruits savoureux. Le blé du pays était devenu leur nourriture, et la manne avait cessé. Ah ! chers enfants, nos combats, pas plus que les leurs, n'ont pas pour but de nous faire *obtenir* la place de la bénédiction, mais de nous faire demeurer là où la grâce de Dieu nous a déjà placés en Christ, et de nous faire agir comme étant un avec lui. Quelqu'un dira peut-être : Oui, mais en considérant le sujet sous ce point de vue, qui est suffisant pour ces choses ? Nous pourrions bien parler ainsi, si nos succès dépendaient de quelque force qui fût en nous. Mais regardez ensuite :

Deuxièmement. — Le capitaine d'Israël. N'était-ce pas Josué qui était leur capitaine ? demanderez-vous d'abord. Sans doute il était le conducteur visible des armées d'Israël. Mais il y avait un conducteur invisible, invisible pour tous excepté pour Josué lui-même. Josué n'avait qu'à écouter ses paroles et à répéter ses ordres aux hommes. Cette partie de l'histoire est si importante et si intéressante, que je dois vous la donner dans les propres termes de l'Écriture. « Or il arriva, comme Josué était près de Jéricho, qu'il leva les yeux, et regarda ; et voici, vis-à-vis de lui se tenait debout un homme qui avait son épée nue en sa main, et Josué alla vers lui, et lui dit : Es-tu des nôtres, ou de nos ennemis ? » La neutralité, vous le voyez, était

impossible ; précisément comme aujourd'hui, nous devons être ou *avec* Christ et *pour* Christ, ou *contre* lui. Josué croyait que l'étranger était un homme comme lui, quand il lui adressa ainsi la parole. Mais quelle réponse en reçut-il ? « Et il dit : Non ; mais je suis le Chef de l'armée de l'Éternel, qui suis venu maintenant. Et Josué se jeta sur son visage en terre, et se prosterna, et lui dit : Qu'est-ce que mon Seigneur dit à son serviteur ? Et le Chef de l'armée de l'Éternel dit à Josué : Délie ton soulier de tes pieds ; car le lieu sur lequel tu te tiens est saint. Et Josué le fit ainsi. » Oui, Josué savait maintenant qui était cet étranger mystérieux. Celui qui était apparu dans le buisson ardent à Moïse est celui qui apparaît à Josué avec une épée nue, comme Chef des armées de l'Éternel. C'est là aussi maintenant le secret de la victoire du croyant.

« Fortifiez-vous dans le Seigneur et dans le pouvoir de sa force. » Jeune chrétien, n'oubliez jamais cela : « Sans moi vous ne pouvez rien faire. » Ainsi parle notre précieux Seigneur et Sauveur, tandis que l'apôtre âgé écrit : « Je puis tout par Christ qui me fortifie. »
 Considérez

Troisièmement. — L'ordre de marche d'Israël. Jérigo était déjà complètement investie, ou, comme dit l'Écriture, « soigneusement fermée, à cause des enfants d'Israël ; il n'y avait personne qui en sortit, ni qui y entrât. » Tel était l'état des choses, lorsque Josué reçut les ordres de Celui qui lui apparut, de l'Éternel lui-même — qui lui apprit comment il devait procéder. Avant tout il assure Josué du succès : « Regarde, j'ai livré entre tes mains Jérigo et son roi, et ses hommes

forts et vaillants. » Puis suivent des instructions touchant l'armée, étranges instructions ! Il n'y était pas question de tranchées, ni de béliers, ni d'échelles de siège, ni d'autres machines quelconques, dont on se servait alors pour assiéger une ville forte. Non, ils devaient faire le tour de la ville, tous les hommes de guerre à la fois. Ils devaient faire ainsi durant six jours. Mais ce n'était pas seulement les soldats qui feraient le tour de Jéricho, les sacrificateurs, en solennelle procession, devaient porter l'arche autour de la ville, et sept sacrificateurs marcher devant l'arche tenant à la main sept cors de bélier, dont ils devaient sonner. Et le septième jour, ils devaient faire cela sept fois. Ils le firent fidèlement, et ainsi nous pouvons contempler

Quatrièmement. — L'obéissance d'Israël. Combien tout cela devait paraître étrange aux hommes de Jéricho. Nous savons, par les paroles de Rahab, et aussi par l'historien sacré au commencement de Jos. V, que les cœurs des Cananéens se fondaient de peur, — la terreur de Dieu était sur eux. Mais s'il n'en avait pas été ainsi, comme il devait sembler étrange à des soldats habitués aux armes, de voir toute une armée marchant au son de la trompette tout autour de la cité, les musiciens à la tête d'un petit coffre couvert de draperies et porté sur les épaules des sacrificateurs, qui étaient vêtus de la même manière que ceux qui sonnaient du cor. Et quand ils avaient fait une fois le tour de la ville, ils retournaient dans leurs tentes et tout était tranquille pour le reste de la journée. Que pouvait signifier tout cela ? Et si quelque Israélite eût été assez insensé pour juger de ce qu'il voyait d'après

les résultats immédiats, ou, en un mot, s'il eût été incrédule, combien tout cela devait lui paraître insignifiant. Vous pouvez vous représenter un tel homme disant en rentrant dans sa tente : A quoi a servi aujourd'hui notre marche autour de Jérico ? Il n'y a pas une seule brèche aux murailles, pas une pierre qui se soit détachée, pas un seul ennemi tué. Et quand cela eut continué jour après jour pendant six jours, pourriez-vous vous étonner si les hommes de Jérico commençaient à croire que leurs assiégeants étaient atteints de folie ? ou si les Israélites incrédules devenaient assez hardis pour demander : Que pense notre capitaine en nous donnant un pareil spectacle ? Et cependant il n'était besoin que de savoir ce qu'était cette arche, portée en lente et majestueuse procession autour de la ville condamnée, pour lire, dans chaque circuit qu'elle faisait, la sûre, l'inévitable sentence de Jérico et de ses coupables habitants. Cette arche était le trône de Jéhovah. Celui qui demeurait entre les chérubins, qui surmontaient l'arche, était le Dieu de toute la terre. C'était par lui, comme Créateur, que toute la nature avait reçu ses lois ; or si, en général, ces lois sont telles, que les murailles d'une telle ville ne peuvent être battues en brèche ou renversées que par les moyens ordinairement employés ; combien n'est-il pas facile pour l'Auteur des lois de la nature de les suspendre pour un temps ? combien n'est-il pas facile pour lui de faire du son éclatant et prolongé des cors, lors du septième tour, au septième jour, une force plus puissante que celle des béliers ou même que tout un parc d'artillerie ? Dieu était là. C'était son œuvre. Il employa de tels moyens, afin que tous pussent voir

que ce n'étaient pas des moyens, mais de Celui qui s'en servait, que dépendait le résultat. Fut-ce la verge de Moïse qui divisa la mer Rouge? Est-ce le contact des pieds des fils d'Aaron, qui fit amonceler les eaux du Jourdain? Non, c'était Dieu, qui mettait en œuvre ces moyens, afin qu'il eût toute la gloire. De même, Israël n'avait qu'à obéir à la parole de l'Éternel. Il était le chef de ses propres armées; et ce fut par sa présence et son pouvoir, que le son des cors et les cris du peuple suffirent pour renverser les murailles de Jéricho.

Cinquièmement. — La patience des Israélites réclame notre attention. C'était, en effet, une partie de leur obéissance, aussi occupe-t-elle une place spéciale dans le récit. « Or Josué avait commandé au peuple, en disant : Vous ne jetterez point de cris de joie, et vous ne ferez point entendre votre voix, et il ne sortira pas un seul mot de votre bouche, jusqu'au jour que je vous dirai : Jetez des cris de joie. Alors vous le ferez. » Quelle épreuve de leur patience c'était là. S'ils savaient ou supposaient que les cris de joie devaient être le signal du succès, comme, naturellement, ils devaient désirer d'élever leurs voix. Mais non; jour après jour, ils durent, dans un silence solennel, parcourir tout le circuit de la ville, silence interrompu seulement par le son aigu des cors de bélier, devant l'arche; supposez que toute l'armée, ou une partie considérable d'entre elle, se fût impatientée et eût poussé des cris avant le temps, il ne s'en serait suivie aucune victoire, car c'est Dieu seul qui pouvait la donner; et il ne l'aurait pas accordée pour couronner l'impatience de ses serviteurs. Alors, ayant manqué les résultats

auxquels ils se seraient attendus, ils auraient été aisément conduits à s'agiter, à se montrer mécontents et même ouvertement rebelles. Grâce à Dieu, il n'en fut pas ainsi. Dieu était là, et ils observèrent ses paroles avec une patience parfaite et, au moment convenable, ils en recueillirent les résultats. Nous sommes maintenant conduits à ces résultats, dans

Sixièmement. — Le triomphe d'Israël. Le septième jour arriva. « Mais quand le septième jour fut arrivé, ils se levèrent dès le matin à l'aube du jour, et ils firent sept fois le tour de la ville en la même manière; ce jour-là seulement ils firent sept fois le tour de la ville. Et à la septième fois, comme les sacrificateurs sonnaient des cors, Josué dit au peuple : Jetez des cris de joie, car l'Éternel vous a donné la ville. . . . Le peuple donc jeta des cris de joie, et on sonna des cors. Et quand le peuple eut ouï le son des cors, et eut jeté un grand cri de joie, la muraille tomba sous soi; et le peuple monta dans la ville, chacun vis-à-vis de soi, et ils la prirent. » C'était l'œuvre de l'Éternel, œuvre merveilleuse aux yeux de tous. Sept jours d'une cérémonie en apparence inutile se terminèrent par un triomphe, que n'aurait pu obtenir aucune force d'homme. L'Éternel lui-même était là, et ce fut son bras qui gagna la victoire. Mais c'était en connexion, du côté de son peuple, avec une foi simple, une obéissance qui ne raisonne pas et une patience qui attendait le signal pour pousser des cris au moment fixé, où l'Éternel voulait en faire, comme il le fit, des cris de victoire. « Bienheureux sont tous ceux qui s'attendent à lui. »

QUESTIONS SUR « LA DESTRUCTION DE JÉRICO. »

1. Pouvez-vous indiquer un motif du long intervalle qui sépare la promesse de Dieu à Abraham, et son accomplissement au temps de Josué?
2. Quelle différence y a-t-il, d'après ce qui est présenté ici, entre le pécheur dans ses péchés et le croyant en Jésus?
3. Qu'est-ce qui rendait le péché plus grave chez Moïse que chez les autres?
4. Qu'est-ce qui nous prouve que son esprit fut recueilli au ciel?
5. Qui remplaça Moïse après sa mort?
6. Qu'est-ce qui donnait à Jéricho une grande importance?
7. En quoi Jéricho pouvait-elle se confier?
8. Quelle était la position d'Israël avant la guerre?
9. Quel est l'objet de nos luttes comme chrétiens?
10. Qui était le chef invisible des Israélites?
11. Quel est le secret de la victoire du croyant?
12. Qui étaient ceux qui devaient faire le tour de la ville et que devaient-ils faire de plus?
13. Qu'est-ce que c'était que l'arche?
14. Pourquoi Dieu employa-t-il de tels moyens en cette occasion, et en d'autres cas analogues?
15. Comment la patience des Israélites fut-elle éprouvée?
16. En quoi la procession du septième jour différa-t-elle de celle des jours précédents?
17. Quand est-ce que le peuple poussa des cris de joie?
18. Quel en fut l'effet?
19. A qui Israël dut-il sa victoire?
20. A qui, du côté du peuple, cette victoire était-elle liée?





Le « cordon de fil écarlate. »

Les plus sérieuses circonstances peuvent dépendre de bien petites choses. Mais toutes les fois qu'il en est ainsi, on verra que la petite chose n'est qu'une occasion ou un instrument, et que les conséquences découlent de ce qui est invisible. Ce ne fut pas le fruit lui-même, mangé par nos premiers parents, qui amena la mort dans le monde avec toute notre misère, mais la désobéissance, l'incrédulité, le péché, dont le fruit ne fut que l'occasion. De même dans le cas de la femme de Lot : elle pouvait avoir maintes fois « regardé en arrière » durant un voyage ordinaire de Sodome à Tsohar ; mais ce n'était pas un voyage ordinaire qu'elle faisait. C'était pour sa vie ; « regarder en arrière, » c'était mépriser son libérateur et lui désobéir, c'était

montrer que son cœur était encore à Sodome ; et pour avoir *ainsi* regardé en arrière, elle fut changée en une statue de sel. Nous allons voir ce qui fut produit par un « cordon de fil écarlate ; » ce fut le salut de Rahab et de sa maison ; mais nous verrons que ce cordon était un simple signe pour faire connaître cette maison. Ce fut la foi qui l'y attacha, et la grâce qui donna à la foi de Rahab l'occasion d'agir ainsi, qui constituèrent le vrai secret de sa délivrance.

Mais qui était Rahab ? Et de quelle sorte de danger fut-elle délivrée ? Chers enfants , c'était une Cananéenne et une habitante de Jéricho , quand Jéricho fut détruite par Josué et les enfants d'Israël. Ce n'était pas une bonne femme : elle n'avait pas mené une vie morale et honnête. Il pouvait y avoir à Jéricho bien des gens exempts des péchés dont elle était coupable. Mais cela ne les garantit pas du jugement qui atteignit la ville ; et ses péchés notoires ne l'empêchèrent pas d'employer le seul moyen qui pût assurer sa délivrance. Quelque méchants que vous puissiez avoir été , allez tout de suite à Christ , et vous recevrez un pardon gratuit , complet et éternel. Mais si vous vous tenez loin de Christ , quelque moral que vous puissiez être , comparativement à d'autres , votre moralité ne vous tiendra pas lieu d'un Sauveur à la place de Christ. La vraie moralité chrétienne découlera de la foi vivante en Christ ; mais la moralité sans Christ et sans la foi ne couvrira jamais les péchés de personne , — ne procurera jamais le salut à qui que ce soit.

Le jugement arrivait sur le pays de Canaan , sur la ville de Jéricho — il était à la porte. Les armées déjà rangées en bataille allaient traverser le Jourdain, en-

tourer la ville, et quand les murailles en seraient tombées, ainsi que nous l'avons vu, « elles passeraient au fil de l'épée tout ce qui était dans la ville, depuis l'homme jusqu'à la femme, depuis l'enfant jusqu'au vieillard, même jusqu'au bœuf, au menu bétail, et à l'âne. » Rahab avait entendu parler de ce jugement prochain. D'autres aussi en avaient entendu parler et s'en étaient effrayés : mais elle, elle avait mis cela dans son cœur. *Elle crut ce qui allait arriver et agit en conséquence.* Deux hommes vinrent, comme espions, de la part de Josué, pour visiter la contrée, et ils logèrent dans la maison de Rahab. Le roi l'apprit et les envoya chercher. Si elle s'était souciée de ce que le roi donnerait, ou si elle avait craint ce que le roi pouvait faire, elle les aurait livrés. Mais elle croyait que les jours du roi étaient comptés, et que les deux espions seraient bientôt en position d'être de meilleurs amis pour elle que le roi de Jéricho et toute sa cour. C'est pourquoi elle cacha les espions.

Chers enfants, il est un jugement qui vient sur ce monde, et l'Écriture elle-même dit : « Voici, le Juge est à la porte. » Mais avant que vienne le jugement, Christ vient à vous dans l'évangile ; il demande une part à votre confiance, à vos affections ; et il cherche à être connu par vous, à être reçu et reconnu, comme les espions le furent par Rahab.

Maintenant si vous *croyez* que ce monde sera bientôt jugé et que Christ sera alors un meilleur ami pour vous que le monde ne peut l'être, vous le recevrez et le confesserez, et vous ne vous inquiétez pas de ce que disent les gens, ou de ce que peuvent faire les ennemis de Christ. Mais si vous ne croyez pas Dieu, qui

dit que le jugement vient et que Jésus est le seul refuge, vous le laisserez se tenir à la porte et heurter — et heurter en vain. Vous le livrez au monde, en ne vous souciant pas de ce qui concerne Christ, ni de ses disciples, ni de l'honneur de son nom, — et cela par la crainte d'être raillés ou tournés en ridicule par vos coupables compagnons, ou de perdre les plaisirs de ce monde, en devenant chrétiens. Oh ! qu'il n'en soit pas ainsi d'aucun de vous !

Rahab explique aux espions pourquoi elle les accueillait et les cachait, comme elle le fit. « Elle leur dit : Je connais que l'Éternel vous a donné le pays, et que la terreur de votre nom nous a saisis, et que tous les habitants du pays sont devenus lâches à cause de vous. » Elle rappelle quelques-unes des merveilles que l'Éternel avait faites pour son peuple, et ajoute : « Nous l'avons entendu, et notre cœur s'est fondu, et depuis cela, aucun homme n'a eu de courage, à cause de vous ; *car, l'Éternel, votre Dieu, est le Dieu des cieux en haut, et de la terre en bas.* » Cette pauvre femme pécheresse avait eu ses yeux ouverts, non-seulement pour voir ce que tous pouvaient voir, que de grands prodiges avaient été accomplis dans l'histoire d'Israël ; mais que le secret en était, que le Dieu d'Israël était le Dieu des cieux en haut et de la terre en bas. Précieuse découverte ! Elle connaissait Dieu. Elle le connaissait de manière à recevoir ses serviteurs, à ses risques et périls, et de manière à se confier entièrement en lui et à eux pour l'avenir. Elle les prie de lui jurer par l'Éternel, qu'ils épargneront et protégeront la maison de son père et sauveront la vie à son père, à sa mère, à ses frères, à ses sœurs et à tous ceux qui lui apparte-

naient. Telle était sa confiance en Israël et dans le Dieu d'Israël.

Maintenant, chers enfants, avez-vous cru que toutes choses sont livrées à Christ par son Père? qu'il viendra promptement pour juger le monde et en prendre possession au nom de son Père? et avez-vous cherché et trouvé en lui votre refuge, comme Rahab prit un refuge avec les espions? Comme elle fut en sûreté, lorsqu'elle se fut ainsi confiée à eux.

« Or ces hommes lui avaient dit : Nous serons quittes en cette manière-ci de ce serment que tu nous as fait faire : Voici, quand nous entrerons au pays, tu lieras *ce cordon de fil d'écarlate* à la fenêtre, par laquelle tu nous auras fait descendre, et tu retireras chez toi, dans cette maison, ton père et ta mère, les frères et toute la famille de ton père. Et quiconque sortira hors de la porte de ta maison, son sang sera sur sa tête, et nous en serons quittes : mais quiconque sera avec toi dans la maison, son sang sera sur notre tête, si quelqu'un met la main sur lui. » Heureuse, heureuse Rahab ! Sa maison indiquait, par le cordon écarlate à la fenêtre bien connue, qu'elle était une place si sûre, au milieu de la ruine universelle, que tous ceux qui sont avec elle sont en sécurité ! Cher lecteur, êtes-vous aussi en sûreté avec Jésus ? Êtes-vous certains que vous êtes à l'abri sous son sang, que tous ceux qui y sont avec vous sont en sûreté ? Et, êtes-vous, comme Rahab, désireux d'avoir père, mère, frères et sœurs avec vous sous le signe du salut, le précieux sang de Christ ? Oh ! que ces questions atteignent la conscience et le cœur de plusieurs d'entre vous !

Il ne s'écoula pas un long temps avant le jour de

l'exécution de la sentence prononcée contre Jéricho. Comme vous l'avez lu, le Jourdain fut traversé; la cité fut entourée, les trompettes sonnèrent, le peuple poussa des cris, les murailles s'écroulèrent, les armées d'Israël se précipitèrent en avant. Pas une vie ne fut épargnée, excepté celles de Rahab et de tous ceux qui étaient avec elle dans la maison. Le signe fut aperçu. Les espions furent envoyés pour la faire sortir, elle et les siens, du théâtre de mort. Ils firent partie des enfants d'Israël. Rahab est nommée parmi les ancêtres de notre Seigneur; et, tandis qu'un apôtre la met au nombre des glorieux modèles de la foi, un autre cite ce qu'elle a fait, en même temps que ce que fit Abraham, comme un exemple de la foi, qui est justifiée par les œuvres qu'elle produit.



Une lettre de nouvel-an

ou

Le franc perdu de Kitty.

Mes chers petits amis,

Ne pouvant pas, comme je l'aurais aimé, écrire à chacun de vous une lettre de nouvel-an et vous l'envoyer par la poste, cependant il est doux pour moi de savoir que cette lettre générale vous parviendra par l'intermédiaire de votre petit journal. Ainsi je l'écris pour un grand nombre de chers enfants, et tout particulièrement pour *vous*, cher petit garçon ou chère petite fille, qui la lisez si sérieusement dans cet instant.

J'aimerais vous être agréable et en même temps

vous apprendre quelque chose dans ma lettre, et, avec l'aide du Saint-Esprit, faire que vous m'aimiez beaucoup pour vous avoir parlé de vous et de Jésus, l'Ami des petits enfants, de manière à ce que vous ne l'oubliiez jamais.

Je me souviens que quand j'étais petite fille, j'aimais beaucoup les livres qui contenaient de jolies histoires; aussi je vous en raconterai une; et pendant que vous la lirez, vous vous rappellerez qu'elle est tout à fait vraie et que *Jésus vous aime* et désire que vous l'aimiez et que vous lui disiez tout ce qui vous fait de la peine; justement comme faisait une petite fille, que j'appellerai Kitty, et si vous le faites, Jésus vous entendra et *vous aidera*, comme il entendit et secourut cette petite fille.

Kitty avait un si bon grand-papa, que, sans doute, vous l'eussiez beaucoup aimé, si vous l'eussiez connu. Il avait l'habitude de porter des raisins secs dans une de ses poches et de jolies et douces petites pommes dans ses autres poches, et de les donner aux enfants. Ce bon grand-père disait très-souvent : « Ouvrez la bouche et fermez les yeux, et vous verrez ce qu'un ami vous enverra, » et les chers enfants n'avaient jamais peur de faire ainsi, parce qu'ils savaient qu'un beau et grand raisin allait tomber et être pris dans la « trappe, » comme il appelait leurs petites bouches ouvertes. Il roulait aussi, comme des billes, ses pommes roses, sur le plancher ou sur la route; or vous pouvez vous imaginer avec quel tumulte on courait après, en se bousculant les uns les autres, pour les attrapper. Oh! c'était si drôle; et si la petite Kitty ou quelque autre faisait une chute il se relevait aussitôt et l'avait oubliée.

Mais ce que la petite Kitty aimait par-dessus tout, c'était de se tenir l'après-dîner, sur un tabouret, derrière le fauteuil de son grand-père et d'entortiller ses cheveux blancs dans des morceaux de papier, puis si elle s'apercevait qu'il voulait dormir, elle se glissait tout doucement à terre, et tout doucement aussi soulevait ses paupières pour s'assurer si, comme elle pensait, il était endormi, ou s'il voulait encore la faire sauter; car quelquefois quand elle était ainsi à prendre bien garde de ne pas le réveiller, il ouvrait tout d'un coup ses bras et la serrait si fortement que malgré tous ses efforts, elle ne pouvait plus se dégager. D'autres fois, si les yeux du vicillard paraissaient être fermés, Kitty appuyait sa tête contre la sienne et, fatiguée de jouer, elle s'endormait souvent aussi. Ne trouvez-vous pas que cette petite fille avait un bon, un cher grand-papa? Je suis sûre que vous direz tous : « Oh ! oui. »

Eh bien, un jour, au lieu de dormir sur les genoux du grand-père, Kitty se mit à lui raconter qu'elle avait vu le matin, chez une dame, un beau petit livre avec de jolies histoires et des images d'oiseaux, d'éléphants et de beaucoup d'autres choses; elle dit encore que c'était un joli livre, relié comme les livres de la bibliothèque, et portant sur le dos en lettres d'or ces mots : « Le compagnon des enfants. » Elle avait peur en l'ouvrant tout à fait de le gâter, mais elle y avait entrevu un si beau cantique appelé « l'Étoile de Bethléem. »

Mes chers petits amis, je dois m'arrêter ici un moment, pour vous dire que Kitty savait que « l'Étoile de Bethléem » signifiait quelque chose qui se rapportait à Jésus, et qu'elle avait appris peu auparavant à aimer beaucoup Jésus, parce que quoiqu'elle ne fût

qu'une enfant, elle savait qu'il l'aimait, qu'il lui avait pardonné ses péchés et lui avait donné un nouveau cœur ; de sorte que maintenant, au lieu d'être négligente et méchante, elle s'efforçait d'être attentive et obéissante, afin de plaire toujours à son affectionné Sauveur, et je suis bien sûre que ceux d'entre vous qui lisent ces lignes et qui aiment aussi le Seigneur Jésus, parce qu'il a pardonné leurs péchés, savent bien pourquoi la petite Kitty aimait le cantique appelé « l'Etoile de Bethléem » et désirait tant posséder le joli livre qui le contenait, et je suis sûre que vous aimeriez aussi qu'elle pût l'avoir pour elle.

Cette après-dîner-là, assise sur les genoux de son grand-père, Kitty lui racontait donc tout ce qu'elle savait sur ce joli livre. Mais « la dame m'a dit que ce livre coûtait un franc, j'en suis si fâchée, parce que, ajouta-t-elle, ne me faudra-t-il pas bien longtemps, grand-papa, si je mets de côté tous les demi-sous que vous me donnez chaque semaine, pour que cela fasse un franc? »

— En effet, petits yeux brillants, mais supposons que grand-papa trouve dans ses grandes poches un franc en argent, pour l'acheter *tout de suite*, faudra-t-il longtemps ? et il commença à fouiller, d'abord dans une poche, puis dans une autre, pendant que la petite fille le regardait très-sérieusement, justement comme vous eussiez fait vous-même, puis bien doucement il retira la main dans laquelle *était un franc* ! Oh ! alors que de baisers et de remerciements ! Le premier soin de Kitty fut d'envelopper soigneusement le franc dans tant de morceaux de papier que cela formait comme une petite balle ronde ; puis comme elle ne pouvait avoir le livre que le lendemain et que Kitty n'avait pas de po-

che, elle le déposa dans un endroit très-sûr, sur son petit cœur qui battait et où elle pouvait le sentir à chaque instant, et alors elle fut bien heureuse.

Après cela, le grand-père réfléchit qu'il avait un jeune cerisier qu'il voulait transplanter, il se rendit dans son jardin, suivi de ses joyeux petits « yeux brillants, » comme il aimait à appeler Kitty, qui sautait tout autour de lui et lui aidait dans tout ce qu'elle pouvait — courait chercher tout ce dont il avait besoin, sentait de temps en temps si son précieux franc était en sûreté; oui, il était toujours là, tout à fait en sûreté. Elle fut si contente quand le trou fut creusé et que le petit cerisier y fut planté, si contente qu'elle sauta et battit des mains de joie, en pensant comme il serait joli, quand l'été viendrait, avec des feuilles vertes et des cerises rouges brillant à travers. Puis tout à coup elle repensa à son franc, et voulut le sentir, *mais elle ne l'avait plus.*

Il n'y avait plus nulle part de balle de papier, elle secoua tous ses vêtements, mit sa main tout au fond de sa robe, mais le trésor caché ne tomba pas à terre. Oh! alors, quelle tristesse se répandit sur toute la figure de la petite fille. Le grand-père alla recouvrir de terre les racines du cerisier, pendant que Kitty, s'éloignant tout doucement, marchait les yeux baissés en regardant par tout et ne pensant plus qu'à *son franc perdu*; mais elle ne le trouva nulle part. Enfin elle pensa : « Eh ! bien, Jésus connaît exactement l'endroit où est mon franc, car il connaît *tout ce que je pense*, et ce que je fais ; aussi sans doute Il sait où il est dans ce moment; *je veux aller lui dire tout* et lui demander de m'aider à le retrouver, car Il est toujours

si bon. » Ainsi la petite fille affligée alla dans un endroit tranquille, où elle savait qu'elle serait seule, et dit à Jésus *tout ce qu'elle avait sur le cœur au sujet de son franc perdu*, — combien elle était peinée de l'avoir oublié et ainsi perdu, combien elle était sûre que son bon Sauveur connaissait tout à cet égard et lui aiderait à le retrouver.

Je vous ai dit que Kitty aimait le Sauveur et que, en conséquence, elle s'efforçait d'être obligeante envers chacun et d'être une bonne et douce petite fille. Et quoiqu'elle ne fût qu'une enfant, elle était souvent très-heureuse, quand elle parlait à Jésus de tout ce qu'elle aimerait à faire pour lui être agréable. Aussi cette fois, son visage commença-t-il à reprendre son heureuse apparence ; car sa prière avait été exaucée et elle savait maintenant que son franc serait retrouvé dans le trou profond, où le grand-père avait planté le jeune cerisier.

Alors elle alla raconter sa perte à son grand-papa et elle le pria de bien vouloir ôter la terre qui recouvrait le cerisier. Il fut d'abord un peu fâché et de grosses larmes vinrent aux yeux de la petite fille, quand il lui dit assez rudement : « Négligente fille, vous l'avez perdu ! » Il ne voulait faire ce qu'elle lui demandait que le lendemain, malgré tous ses « s'il te plaît, grand-papa, déchausse ce cerisier. » Enfin pourtant il se met à l'œuvre, il sort le jeune arbre, il ôte la terre pelletée après pelletée, toujours rien, mais la foi de Kitty ne défailloit pas. A la fin, quand il arriva presque au fond du creux, qu'il avait fait précédemment, les « yeux brillants » aperçurent le paquet de papier et Kitty s'écria : « Le voici, le voici, grand-père, je savais qu'il y serait, Jésus me l'avait dit. »

« Jésus me l'avait dit. » — Chers petits amis, je n'ai plus qu'à vous dire que le livre fut acheté le même jour ; et maintenant encore, chaque fois que Kitty le regarde, elle se souvient de la leçon qu'elle avait apprise par son franc perdu, savoir : *que c'est toujours le mieux pour nous de dire à Jésus tout ce qui est dans nos cœurs sur toutes choses.*

Chers petits amis, êtes-vous affligés, quand de mauvais sentiments s'élèvent en vous, quand vous parlez avec aigreur ? Votre cœur est-il quelquefois très-peiné à cause de tous vos *petits chagrins* ? Vous voudriez être bons, et cependant vous ne pouvez jamais être aussi bons que vous le voudriez. — Vous voudriez aimer Jésus, mais vous ne savez pas où commencer pour y parvenir. Soyez sûrs de ceci : Jésus prend part à vos peines — *il vous aime beaucoup* ; et il connaît tout ce qui vous concerne et veut vous aider, si vous lui dites tout ce qui est dans votre cœur, quelque méchant qu'il soit. Il vous aidera, et vous enseignera le moyen d'obtenir de Lui un nouveau cœur, et alors quel heureux Nouvel-An ce sera pour vous ! Ah ! que Jésus soit, comme il veut l'être, votre grand Sauveur et votre cher Ami, qui aime que vous alliez à Lui et que vous ne craigniez pas de croire qu'Il fera tout ce qu'Il vous dit. Oui, chers enfants, *Jésus dit toujours la vérité*. Il vous aime et voudrait vous voir très-heureux, et vous lui faites de la peine si vous oubliez qu'Il vous aime et ne vous confiez pas en Lui, pour qu'Il vous sauve, qu'Il vous pardonne vos péchés et vous aide par son Esprit, à donner à Dieu tout votre cœur et à devenir des enfants de Dieu qui l'aiment et lui obéissent, au lieu d'être, ou de demeurer des enfants du Méchant.



PASSAGE DU JOURDAIN.

Hacan ou l'interdit.

Le même mot en hébreu signifie « voué ou consacré » et « interdit ou maudit. » Dans le sixième chapitre de Josué, quand Josué dit au peuple que Jéricho et tout ce qu'il contenait allait être détruit, il ajouta : « La ville sera *mise en interdit* à l'Eternel, elle et toutes les choses qui y sont. » Au lieu des mots « mise à l'interdit, » on pourrait dire, « vouée ou consacrée. » Toute la ville était *vouée* à l'Eternel, c'est-à-dire, entièrement livrée entre ses mains ; et tous ceux qui y habitaient, excepté Rahab et ceux qui étaient avec elle, étaient sous la redoutable sentence de périr par l'épée. Ils avaient comblé la mesure de leurs péchés,

et le jugement ne pouvait être différé plus longtemps. Mais que deviendraient leurs biens ? Ils étaient, comme les habitants, *voués* à l'Eternel, entièrement à lui. Mais tandis que sa justice était glorifiée par la destruction de ce peuple coupable, envers lequel toute sa patience avait été déployée en vain, sa volonté, quant à leurs propriétés, était qu'elles entrassent dans son trésor. « Mais tout l'argent et l'or, et les vaisseaux d'airain et de fer, seront sanctifiés à l'Eternel ; ils entreront au trésor de l'Eternel. » Vous pouvez facilement comprendre que, si un Israélite, par suite de quelque indulgence mal entendue, ou de quelque motif particulier, avait épargné quelqu'un de la race coupable vouée à la destruction, il aurait vu retomber sur lui-même la malédiction, sous laquelle ils devaient mourir. Il en était de même pour les objets. S'approprier ce qui était solennellement consacré à l'Eternel, qu'était-ce, sinon changer la chose *vouée* en *interdit* ou chose *maudite* ? De là vient que le vigilant Josué avait fait retentir ces paroles à leurs oreilles : « Mais, quoi qu'il en soit, donnez-vous de garde de l'interdit, de peur que vous ne vous mettiez en interdit, en prenant de l'interdit, et que vous ne mettiez le camp d'Israël en interdit, et que vous ne le troubliez. »

Nous allons apprendre, par l'histoire sacrée elle-même, à quoi pouvait servir un tel avertissement.

Si jamais il y eut des circonstances propres à faire impression sur l'esprit et à détourner du mal, c'étaient celles dans lesquelles se trouvaient les Israélites quand commence notre récit. Amenés à pieds secs à travers le Jourdain qui, à cette saison, débordait sur tous ses bords, ils avaient marché en procession so-

lennelle, jour après jour, autour de Jéricho coupable ; puis ils avaient été témoins de ce qui avait suivi les cris poussés par eux au commandement de Josué, quand, sans un seul coup frappé, sans un seul effort de leur côté, à part la marche et les cris, les murailles s'étaient abattues, et ils n'avaient rien eu à faire sinon, l'épée à la main, à exécuter la sentence de Dieu sur leurs ennemis ; comment auraient-ils pu ne pas comprendre que Dieu était là, trop près, trop fort, trop saint pour être joué ou méprisé par eux ? Au milieu de pareils déploiements de la présence et du pouvoir de Dieu, écrasant ses adversaires et couronnant de triomphe le peuple de son élection, comment était-il possible à l'un d'eux de penser à lui-même et d'essayer de s'enrichir en désobéissant à Dieu ? Hélas ! qu'y a-t-il dont le cœur de l'homme ne soit capable ? Il y en eut un assez égoïste, assez insensé, assez endurci pour profiter du moment du triomphe solennel de Jéhovah, comme d'une occasion de satisfaire son amour de l'or et ses convoitises. Hacan, fils de Carmi, fils de Zabdi, fils de Zara, de la tribu de Juda, prit de l'interdit. Puissions-nous, par la grâce de Dieu, avec tout le sérieux qui nous convient, considérer comment il fut tenté et conduit au péché, — comment il fut découvert et manifesté et combien à la fin il trouva amères les conséquences du péché.

I. La tentation et le péché d'Hacan. Nous avons à ce sujet un aveu douloureusement clair de sa propre bouche. Quand son péché lui eut été présenté et qu'il fut forcé de le confesser en présence de tous, voici quelles furent ses paroles : « J'ai vu, parmi le butin, un beau manteau de Sinhar, deux-cents sicles d'argent, et un

lingot d'or du poids de cinquante sicles ; je les ai convoités ; je les ai pris ; et voilà, ces choses sont cachées en terre, au milieu de ma tente, et l'argent est sous le manteau. » Ah ! chers enfants, cela a été l'histoire de maint autre péché, outre celui de Hacan. « Je vis, — je convoitai, — je pris. » N'en fut-il pas ainsi lors du premier péché ? « La femme donc, voyant que le fruit de l'arbre était bon à manger, et qu'il était agréable à la vue, elle en prit. »

Quel besoin nous avons de demander à Dieu : « Détourne mes yeux, de peur qu'ils ne regardent à la vanité » (Ps. CXIX, 37), et de nous souvenir des paroles de notre Seigneur : « Si ton œil est pour toi une occasion de chute, arrache-le ; il vaut mieux que tu entres borgne dans le royaume de Dieu que d'avoir deux yeux et d'être jeté dans la géhenne de feu, là, où leur ver ne meurt point et où le feu ne s'éteint point. » Si ton œil te fait broncher ; c'est-à-dire, si tu ne peux voir sans convoitise, mieux vaut ne pas voir du tout. Cela ne signifie sans doute pas que nous devons nous arracher réellement un œil. Pris ainsi littéralement, nous pourrions voir encore avec l'autre, et n'en être pas plus à l'abri du péché. Notre Seigneur veut dire que coûte que coûte nous devons nous garder de ce qui nous conduit au péché. S'il y a, dans une rue, quelque chose qui vous tente et vous porte au mal, prenez garde et passez par une autre. Si l'objet tentateur se trouve dans la vitrine d'un magasin, ne regardez pas la vitrine ; mais tournez vos yeux sur le pavé ou droit devant vous. Mieux vaut vous passer de voir une centaine de choses agréables que vous pouvez contempler sans danger que d'en regarder une

qui, vous le savez, éveillerait en vos cœurs de mauvais sentiments. Le Seigneur Jésus pouvait traverser le monde et toutes ses brillantes vanités, étalées devant lui, sans éprouver jamais le moindre désir d'aucune d'elles. D'où venait cela? Il est vrai, il était sans péché, et ainsi il n'y avait en lui rien, sur quoi ces objets tentateurs pussent agir; mais, quoique vrai homme, il ne se laissait pas prendre aux pièges de la tentation, et cela tenait au chemin qu'il suivait. Qu'était-ce? « Je me propose constamment l'Éternel devant moi, parce qu'il est à ma droite, je ne serai pas ébranlé » (Ps. XVI, 8). Si Hacan eût connu Jéhovah et se fût proposé Jéhovah devant lui, comme Jésus le faisait, il n'aurait pas *vu* le manteau, l'argent et le lingot d'or; ou s'il les avait vus, il n'en aurait reçu aucun mal. Leur vue n'aurait réveillé en lui aucune convoitise. Pussions-nous tous, vieux et jeunes, être tellement occupés de Jésus et regarder tellement à Dieu que nous sachions ne pas *voir*, ou si nous sommes obligés de voir, que nous sachions ne pas *convoiter*, ce qui nous conduirait au péché.

Un mot encore, chers enfants, avant d'aller plus loin. Satan peut mettre dans vos esprits de coupables pensées, ou ces pensées peuvent s'élever en vous à la vue de certains objets. Peut-être pensez-vous que vous pouvez regarder et même désirer posséder, et cependant éviter le péché de prendre ce qui n'est pas à vous. Mais non-seulement c'est un fait que le désir de pécher est un péché réel aux yeux de Dieu; non-seulement c'est un fait, mais il y a autre chose. *Vous n'êtes pas capables d'éviter l'acte du péché, si vous prenez plaisir à y penser.* Le péché est le maître de ceux qui

le traitent avec indulgence ; et nul d'entre eux ne peut dire jusqu'où ils iront et où ils s'arrêteront. Hacan ne pensait guère que son amour de l'or et de l'argent le conduirait à un pareil acte. Peut-être n'y pensait-il guère alors même qu'il commença à regarder le manteau de Sinhar et le lingot d'or. Mais en les regardant, il les désira, et il les désira si ardemment qu'il les prit ; et quand il eut pris l'interdit il le cacha dans sa tente. Ne vous abusez pas, cher lecteur. Si vous regardez le péché, si vous y pensez jusqu'à ce que vous désiriez pouvoir le commettre et échapper à ses conséquences, il n'est que trop probable que vos désirs coupables seront plus forts que vos craintes, et avant que vous vous en doutiez l'acte coupable aura suivi le désir coupable. Le seul moyen de sûreté est de suivre la sérieuse exhortation que nous adresse l'homme sage : « N'entre point au sentier des méchants, et ne pose point ton pied au chemin des hommes pervers. Détourne-t'en, ne passe point par là ; éloigne-t'en, et passe outre » (Prov. IV, 14, 15).

II. La découverte et la mise en évidence du péché de Hacan. Aucun œil humain, ce semble, n'avait été témoin du péché de Hacan. *Peut-être, au moment de commettre cet acte*, avait-il regardé tout autour de lui pour voir si quelqu'un n'était pas près de là. Nul œil ne le voyait, nul bruit ne le trahissait. Dans le silence et l'obscurité, il acheva son œuvre secrète. Dans une cavité creusée au milieu de sa tente « l'interdit » est déposé en sûreté, les meubles de la tente sont tous remis à leurs places, et tout paraît comme si rien n'eût été dérangé. Mais il y a un œil invisible — qui voit tout, quoique lui-même ne soit pas vu, qui fut témoin de

toute l'affaire. Le nom, la parenté, les circonstances du pécheur, tout est noté; et, au temps convenable, cet acte de ténèbres doit être amené à la lumière. « Car il n'y a rien de couvert qui ne doive être révélé; rien de caché qui ne doive être connu. »

Combien les voies de Dieu sont merveilleuses, soit en jugement soit en grâce! Tout Israël souffre tant que le transgresseur n'est pas découvert et manifesté. Tout ce que Hacan avait fait, c'est, dit Dieu, comme si Israël l'avait fait. Toute la congrégation est tenue coupable du péché de Hacan. Le péché de Hacan devenait ainsi la punition de l'orgueil et de la suffisance d'Israël. Parce que Jéricho était tombée si miraculeusement ils crurent qu'il n'était pas nécessaire que tout le peuple montât contre Haï! C'était une petite place et il n'était besoin que de peu de gens pour la soumettre. Comme si ç'avait été par la force et le nombre que Jéricho était tombée! Comme si ç'avait été, en quelque manière, par la force de leurs mains! Hélas! ils pensaient peu qu'il y avait au milieu d'eux quelque chose qui empêcherait l'Éternel d'aller avec eux, et qu'est-ce que tous auraient pu faire sans l'Éternel? Le petit nombre qui montèrent durent tourner le dos devant les hommes de Haï et trente-six d'entre eux furent tués. Josué fut dans une grande détresse et le cœur du peuple se fondit et devint comme de l'eau. Que doit avoir pensé Hacan, lorsque ce désastre tomba sur Israël? Mais Josué crie à l'Éternel et l'Éternel lui apprend pourquoi Israël a été défait, et comment le transgresseur doit être découvert. Les tribus passent en revue devant Josué, et la tribu de Juda est saisie. Les familles de Juda sont appelées, et celle de Zara est saisie. Les

diverses branches de cette famille suivirent, et celle de Zabdi est indiquée. Zabdi amène sa maison, homme après homme, jusqu'à ce qu'enfin le sort tombe sur le misérable; « et Hacan, fils de Carmi, fils de Zabdi, fils de Zara, de la tribu de Juda, est saisi. » En vain avait-il creusé dans sa tente pour cacher l'interdit après l'avoir pris. Il n'est plus possible de rien cacher. Il est obligé de faire confession, quand la confession ne peut plus servir à détourner le châtement de son péché, et ainsi nous voyons, comme nous l'avons déjà appris des propres lèvres du coupable, comment il *vit et convoita et prit et cacha* ce qui n'était pas à lui, — ce qui appartenait à Dieu, et ce qui devenait un interdit pour quiconque ne le regardait pas comme une chose *vouée, consacrée* à l'Eternel lui-même.

III. Le châtement de Hacan. Nous ne voulons pas nous étendre là-dessus. « Pourquoi nous as-tu troublés? » dit Josué: « L'Eternel te troublera aujourd'hui. Et tous les Israélites l'assommèrent de pierres, et les brûlèrent au feu, après les avoir assommés de pierres. Et ils dressèrent sur lui un grand monceau de pierres, qui dure jusques à ce jour. Et l'Eternel apaisa l'ardeur de sa colère. » Vraiment « c'est une terrible chose que de tomber entre les mains du Dieu vivant. » Le Jugement est son « œuvre étrange; » mais s'il « ne retire point sa colère, tous les hommes superbes sont abattus sous lui » (Job IX, 13).

Un trait du châtement de Hacan est des plus touchants. Pensez à l'angoisse que durent éprouver Carmi, Zabdi et peut-être Zara, d'avoir un fils qui agissait aussi follement en Israël! Aussi sa propre famille, ses fils et ses filles — furent ou les témoins ou les compagnons de son affreuse mort.

Chers enfants, n'ayez pas de repos avant d'avoir la certitude que, par le sang de Jésus-Christ, le Fils de Dieu, vous êtes purifiés de tout péché, et ayant cela soyez de vrais chrétiens. Ne craignez rien, si ce n'est le péché ; mais fuyez-le, dès ses premiers abords dans le cœur, et fuyez tout ce qui vous tente à pécher, comme vous fuiriez la peste. N'oubliez pas le péché de Hacan, sa découverte, et son châtement. Et puisse Dieu bénir pour nous tous la leçon qu'il nous donne. Amen.

QUESTIONS SUR « HACAN OU L'INTERDIT. »

1. Quels sont les deux mots français qui peuvent signifier un seul mot en hébreu ?
2. Dans quel sens Jéricho était-elle « vouée » à l'Eternel ?
3. Que devinrent ses habitants ?
4. Que devait-on faire de leurs biens ?
5. Comment la chose *vouée* pouvait-elle être changée en *interdi* ?
6. Quelle impression les circonstances des Israélites étaient-elles propres à produire sur eux ?
7. Qu'est-ce que, semble-t-il, ils doivent avoir éprouvé ?
8. Quelle sorte de méchanceté, en de tels moments, paraît presque incroyable ?
9. De quelle source avons-nous le récit le plus clair et complet de la tentation et du péché de Hacan ?
10. Quel autre péché ressemble singulièrement au sien ?
11. Nommez les points de ressemblance.
12. Le conseil d'arracher un œil qui fait broncher doit-il être pris à la lettre ? et sinon, pourquoi ?
13. Pour quelles deux raisons le Seigneur Jésus pouvait-il passer à travers le monde sans désirer quoi que ce soit que le monde présentât à ses yeux ?
14. Quels sont les deux faits qui montrent la folie de traiter légèrement les pensées et la vue du péché, dans l'espérance d'éviter l'acte lui-même ?
15. Quel est le seul moyen de sûreté ?
16. Quelle preuve avons-nous de l'orgueil et de la suffisance d'Israël, au temps du péché de Hacan.

17. Comment leur orgueil fut-il abaissé ?
18. Quelle information Josué reçut-il de l'Éternel ?
19. Quand Hacan fut-il obligé de faire confession ?
20. Quelle fut sa fin ?
21. Comment toute cette histoire nous enseigne-t-elle à fuir le péché ?



Êtes-vous prêts ?

Si vous vous étiez promenés sur les bords du lac de Joux un dimanche du mois de décembre 1853, vous auriez vu sa surface glacée, couverte d'un grand nombre d'enfants et de personnes plus âgées, patinant à qui mieux mieux ; il était gelé depuis peu de jours, ce qui arrive tous les hivers et il servait, dans ce moment, de rendez-vous à tous les patineurs de ses bords ; c'étaient des exclamations, des cris de joie, toutes les fois qu'un patineur, prenant son élan, devançait son voisin et, après maint circuit, revenait au point d'où il était parti ; toutes ces personnes, enfants et jeunes gens, étaient entièrement à leurs jeux, les uns heureux de profiter de ce jour de liberté et de cette glace vive et polie comme un miroir. Chacun se hâtait d'en jouir, car souvent elle ne dure ainsi que quelques jours, elle est bientôt recouverte par la neige qui tombe en abondance dans ces régions, et c'était plaisir de voir ces patineurs s'élançer, se courber, s'élançer de nouveau et dévorer l'espace avec la rapidité d'une locomotive ; ils paraissaient ne s'inquiéter, ni les uns ni les autres, du gouffre qui était sous leurs pieds, ils ne pensaient pas que quelques-uns d'entre eux seraient bientôt lancés

dans l'éternité et que ce serait, remplis de tristesse et d'effroi, qu'ils rentreraient chez eux.

Tout alla bien pendant le commencement du jour, à part quelques culbutes sans gravité et aussitôt réparées que faites, mais il n'en fut malheureusement pas ainsi tout le jour. Sur le soir deux garçons déjà grands, et dont l'un était là contre la volonté expresse de ses parents, s'aventurèrent sur une partie inexplorée de la glace, où elle était moins épaisse qu'ailleurs ; bientôt elle cède sous eux, ils veulent retourner en arrière, il est trop tard ; elle se fend et s'entrouvre et, malgré leurs cris et leurs efforts pour se maintenir à la surface de l'eau, ils disparaissent peu à peu. Bientôt on ne voit plus de ces deux malheureux que la tête et les mains, accrochées à quelques glaçons, encore un moment et tout sera fini !

Vous pouvez comprendre l'effroi et l'anxiété des témoins de cette scène ; le plus grand nombre n'osaient pas approcher, quelques-uns vont jusqu'au bord de l'eau, un plus courageux que les autres tend la main à l'une des victimes qui la saisit aussitôt, mais au lieu de l'attirer à lui il est attiré lui-même, et ils disparaissent tous les trois dans l'abîme.

C'était fini . . . l'éternité commençait pour eux — un cri sortit de toutes les poitrines ; quelques secondes avaient suffi pour terminer l'existence de ces trois jeunes garçons qui semblaient avoir encore de longues années à vivre. Le même jour leurs cadavres furent retirés de l'eau et deux jours après la poudre fut rendue à la poudre jusqu'au matin de la résurrection.

Ce récit n'éveille-t-il pas chez vous, chers enfants, de sévères réflexions. Sans vous rappeler que le jour

du Seigneur devrait être employé différemment, ne vous êtes-vous pas demandé : que sont-ils devenus ? étaient-ils prêts pour être ainsi subitement retranchés ? Avaient-ils déjà donné leurs cœurs à Jésus ? Ce sont autant de questions auxquelles je ne puis répondre, le grand jour de Jésus-Christ nous révélera ce que nous ignorons à leur sujet.

J'ai écrit ces lignes en vue des chers enfants qui lisent ce petit journal, puissent-elles vous rendre sérieux et vous faire comprendre que, lors-même que vous êtes jeunes, le moment du délogement peut arriver pour vous tout aussi promptement que pour des personnes âgées. La mort est-elle toujours pour vous le roi des épouvantements, ou bien êtes-vous prêts ? et pouvez-vous dire avec l'apôtre Paul, qu'il vous est avantageux de vous en aller pour être avec Christ. Oh ! il est important d'être prêt, prêt pour ce moment qui nous ouvrira l'éternité, que ce moment soit la mort ou la venue de Jésus, pour prendre avec lui ceux qui ont cru, pour les introduire là où il est, parce que c'est là qu'il veut que nous soyons avec lui, partageant sa gloire et son bonheur.

Par la mort notre âme est introduite dans le repos de Dieu, si nous mourons en Christ ; la venue de Jésus nous introduira en corps et en âmes dans le ciel, après la résurrection ou la transmutation, nécessaire pour nous mettre à même d'hériter de l'immortalité.

Puissiez-vous, chers enfants, avoir part à la première résurrection, la mort seconde n'a point de puissance sur ceux qui en sont participants, mais ils sont sacrificateurs de Dieu et règnent avec Christ.

C. B.





L'Être incomparable.

Durant le règne de Tibère, les belles villes qui entouraient le lac de Galilée, près des confins de l'Empire romain, furent choisies de Dieu comme un centre d'où il déploya sa puissance et sa grâce d'une manière plus merveilleuse que jamais auparavant, à la face de tous les peuples. Jour après jour leurs rues étaient foulées par des multitudes de toute condition, écoutant un étrange docteur, si différent, quant à la doctrine et quant à la manière, de ceux qu'ils avaient coutume d'entendre, qu'on disait généralement de lui : « Jamais homme ne parla comme cet homme. » Sur la place publique, sur le rivage, dans la cabane d'un pêcheur, ou sous le portique d'un temple, partout, découlaient de ses lèvres

vres des discours si saints et si purs , mais en même temps si doux et si attrayants, que les foules en étaient inexprimablement impressionnées. Le contact de ses doigts suffisait pour guérir des maladies mortelles, sa voix ressuscitait les morts et son message était la vie éternelle.

Je me suis souvent transporté en esprit sur le versant de la colline , avec la multitude , un soir que, regardant les palais de marbre de Capernaüm , il dénonçait solennellement la colère de Dieu contre cette cité ; puis, comme si, dans l'abattement de son esprit, il se détournait d'un monde qui, tout en se pressant pour l'entendre, le rejetait et le méprisait, il levait les yeux au ciel et disait : « Je te rends grâce, ô Père, Seigneur du ciel et de la terre , de ce que tu as caché ces choses aux sages et aux intelligents , et de ce que tu les as révélées aux petits enfants. Il est ainsi , ô mon Père ! parce que telle a été ta bonne volonté. » Puis abaissant ses regards sur le lac paisible, et jetant les yeux , d'abord sur les misérables esclaves , gravissant sous de pesants fardeaux la côte roide de la colline, au commandement de leurs durs et fiers maîtres Romains, puis sur les pauvres multitudes chargées de péchés et qui en sentaient si peu le poids, il s'écriait, avec un soupir de compassion indéfinissable : « Venez à moi , vous tous qui êtes travaillés et chargés , et je vous donnerai du repos. Chargez mon joug sur vous, et apprenez de moi , parce que je suis doux et humble de cœur ; et vous trouverez le repos de vos âmes. » Quelle tendresse dans cette expression divine, quelle profondeur de l'amour éternel ; et dans ces paroles quelle mélodie pour la pauvre âme char-

gée qu'elles atteignent. Mon cœur palpite et murmure intérieurement. « C'est Dieu lui-même, sous la forme d'un homme ! »



Marie

ou extraits de l'Histoire morale d'une jeune fille.

PREMIÈRE PARTIE. — *Son enfance.*

Celle qui fait le sujet de cet écrit, dont voici les premières pages, Marie, était la fille d'un éminent et zélé ministre de Christ, en Amérique. Il pourra sembler que ses remarques annoncent beaucoup de maturité chez une aussi jeune enfant, mais étant l'aînée de la famille, elle avait reçu de ses parents plus de soins que les autres. Son père surtout consacra beaucoup de temps pour l'instruire ; elle unissait à un esprit vif et désireux d'apprendre un grand goût pour la lecture, de sorte qu'il n'était pas étonnant qu'elle s'exprimât d'une manière au-dessus de son âge.

L'intérêt de Marie pour les sujets chrétiens commença à un âge très-tendre. Je n'en connais pas l'époque précise. Quand elle avait de deux à trois ans, elle s'asseyait sur un petit tabouret aux pieds de son père, tandis que les larmes coulaient en bas ses joues, lorsqu'il lui parlait de la méchanceté de son cœur et de l'impossibilité où elle se trouvait d'être jamais heureuse, tant qu'il ne serait pas changé. Ayant été malade quelque temps on avait dû la remettre dans une

couchette où on la berçait pour l'endormir, mais elle était si bien rétablie que sa mère jugea à propos de la coucher dans sa chambre. Supposant que l'enfant pouvait faire quelque objection à cela, elle se mit à lui parler en la mettant dans le lit, sur le devoir d'être obéissante, en lui disant que c'était le seul moyen d'être heureuse. Marie demanda soudain avec sa vivacité ordinaire : Maman, comment puis-je être bonne ?

Sa mère lui dit qu'elle devait pour cela avoir un nouveau cœur.

— Comment puis-je avoir un cœur nouveau ? Je veux ôter mon méchant cœur, dit-elle en décrochant son fourreau, marcher dessus et le battre, cela le rendra-t-il bon ?

Son père, entrant dans ce moment, entendit cette question. — Non, ma fille, dit-il, tu ne peux rendre ton cœur bon.

— Toi, alors, papa. Papa n'a-t-il pas fait son nouveau cœur ? Maman n'a-t-elle pas fait le sien ? Phœbé n'a-t-elle pas fait le sien ?

— Non, personne que Dieu ne peut faire des cœurs nouveaux ; et si tu en désires un, tu dois le lui demander. Après avoir encore un peu causé sur ce sujet, sa mère la mit au lit. Avant de la quitter, elle dit : Ma petite fille a-t-elle quelque chose à dire à sa mère ? espérant que Marie lui demanderait de prier ; mais, au lieu de ceci, elle joignit les mains et levant les yeux en haut avec un regard profondément sérieux elle dit :

— S'il te plaît, grand papa dans le ciel, ôte-moi mon méchant cœur.

Deux ou trois mois après cela, il y eut un changement si remarquable dans la conduite de Marie, elle

était tellement plus douce et soumise, que ses parents commencèrent presque à espérer que sa prière enfantine avait été exaucée.

Un jour, lorsque Marie avait près de trois ans, elle refusa de dire « S'il te plait, maman, » dans un cas où on lui avait appris qu'elle devait le dire. Sa mère raisonna avec elle pendant quelque temps, mais voyant que c'était inutile, elle dit à Marie d'aller dans le cabinet. Elle resta là pendant une demi-heure, sans donner aucun signe de vouloir obéir. Sa mère dit à la domestique, assez haut pour que Marie l'entendit : — Vous pouvez couvrir le feu, Nancy, c'est l'heure d'aller au lit. La petite fille se figura qu'elle allait passer la nuit dans le cabinet. Oh ! dit-elle d'un ton lamentable, que je voudrais pouvoir dire : S'il te plait, maman.

Son père entra justement et il apprit de quoi il s'agissait. Il sortit Marie du cabinet, lui mit son manteau et son chapeau, ouvrit la porte de la rue, et la mit dehors. — Marie, dit-il, peut s'en aller; nous n'avons pas besoin ici de petites filles qui n'ont point d'égards pour leur maman. L'enfant resta un moment confondue, puis elle fondit en larmes et dit en sanglottant : — S'il te plait, maman.

Une autre fois elle vint en pleurant vers son père pour lui dire qu'elle craignait que le ciel ne fût pas un lieu aussi heureux qu'on le disait.

— Pourquoi, ma chère, qu'est-ce qui te fait croire cela ?

— Parce que papa, s'il en est ainsi, qu'est-ce qui a pu faire pécher des anges ? Ils étaient heureux et savaient qu'ils étaient heureux ; n'est-ce pas, papa ? Alors pourquoi péchèrent-ils ?

En grandissant, elle proposa à différentes fois toutes les objections qui avaient été soulevées par ceux qui aiment à contester contre le christianisme, prouvant ainsi, comme son père en fit la remarque, qu'elles proviennent du cœur et non de la tête.

Marie n'aimait pas du tout à être convaincue qu'elle n'aimait pas Dieu et elle pleurait souvent parce que son père semblait douter de cette affection. Elle dit un jour qu'elle voudrait mourir, afin que son père la vit s'envoler au ciel, comme un petit ange et qu'il sût qu'elle aimait Dieu. Cependant cela s'effaça et pendant l'année qui précède le commencement de notre histoire, elle ne manifesta aucun intérêt particulier pour les sujets chrétiens et elle avait complètement oublié ses précédentes conversations là-dessus. On verra plus tard que, à cette époque, ses impressions se ravivèrent.

A suivre.



Mort d'Anna V.

(Correspondance.)

Je désire vous raconter un fait intéressant qui s'est passé ces derniers jours au milieu de nous. Il concerne une jeune fille que le Seigneur a réjouie pendant les derniers jours qu'elle a passés dans ce monde.

Son nom est Anna V., une de vos abonnées de 1862; je ne doute pas que votre petite publication pour les

enfants ne lui ait fait du bien, car elle aimait beaucoup à s'en occuper.

Anna était d'un caractère réservé, sérieux, assez timide. Elle ne recherchait pas la compagnie des jeunes enfants de son âge, chose étrange, car les enfants habituellement aiment à être ensemble pour se livrer aux jeux de leur âge. Elle prenait plaisir à se trouver avec les chrétiens, et même, je puis le dire, elle avait une manière d'agir propre à faire souvent honte à maints chrétiens.

Mais, comme nous le savons, ce ne sont pas nos bonnes qualités qui peuvent nous rendre heureux; cela est bon, il est vrai, à sa place; mais il nous faut Jésus-Christ et la paix de Dieu, sans laquelle aucune créature ne peut être heureuse.

C'était bien ici le cas de notre chère Anna: quoiqu'elle prit plaisir à se trouver avec les chrétiens, à assister aux réunions, avec tout cela elle n'était pas heureuse, elle cherchait la paix, je n'en doute pas, son désir était de se convertir et l'on pouvait même remarquer sur sa figure des traits qui exprimaient une certaine angoisse d'âme. Elle n'avait jamais pris la liberté de dire ses pensées, même à ses propres parents; souvent ils l'interrogeaient sur le salut de son âme, mais elle ne répondait mot, elle se mettait tout aussitôt à pleurer. Ç'aurait été un soulagement pour elle, si elle avait communiqué les choses qui l'embarraçaient: elle aurait désiré, nous disait-elle dans les derniers temps, de voir une jeune fille comme elle se convertir, et cela sans doute pour pouvoir lui communiquer ses pensées. Dieu la poursuivait continuellement, je n'en doute pas.

Ses parents résolurent de la mettre en apprentissage chez des chrétiens un peu éloignés de la maison, et comme elle avait du goût pour son métier, elle nous quitta sans trop d'hésitations. Mais Dieu en avait résolu autrement dans sa grâce, car nos pensées ne sont pas les siennes; et après huit mois de séjour hors de la maison, elle tomba malade, non pas de manière à devoir rester au lit, mais elle était d'une faiblesse extrême, pouvant à peine marcher. Son père alla la chercher et elle demeura dans cet état et dans celui que je vous ai dépeint à l'égard de son âme, jusqu'au 22 du mois d'octobre, où Dieu permit qu'elle tombât grièvement malade. Je n'ai pas l'intention de vous parler de ses souffrances qui furent aiguës, il est vrai; mais qui ne l'empêchèrent jamais de manifester beaucoup de calme.

Oh! cher frère, que le Seigneur est bon, que sa grâce est précieuse! Il nous a donné le privilège de voir notre chère Anna s'en aller en paix, et c'est pour cela aussi que je vous écris, afin que vous preniez part à la joie dont le Seigneur nous a comblés dans cette circonstance. Voyant que la maladie était devenue très-grave, nous primes à cœur (plus que jamais nous ne l'avions fait) de lui parler et de l'interroger au sujet de son âme, et il lui fut donné de pouvoir nous déclarer ses pensées. « Je crois, nous dit-elle, au Seigneur Jésus, mais malgré cela, je ne puis pas me réjouir. » Ces premières paroles nous donnèrent une entrée pour lui parler de la grâce de Dieu. Et il daigna se révéler à son âme, de telle manière qu'elle nous dit: « Oui, maintenant, je crois, et je puis me réjouir dans l'espérance de Jésus mon Sauveur. » Tels furent les pre-

miers rayons de lumière qui se firent jour dans son âme, et qui allèrent en croissant jusqu'à son départ. Tout son bonheur était d'entendre parler de Jésus et de l'amour de Dieu. « Oh ! combien le Seigneur est bon, nous disait-elle, combien peu je comprends cet amour. — Oh ! si nous savions mieux comprendre les pensées de Dieu à notre égard ! » La venue de Jésus l'occupait aussi beaucoup : Une nuit que nous veillions autour de son lit, elle disait : « Seigneur Jésus ! Viens bientôt ! oui viens bientôt. » Sa mère lui dit : « Tu désires d'être bientôt avec le Seigneur, n'est-ce pas, ma chère Anna ? » — Oui, répondit-elle, il me tarde d'être avec lui. Quand on lui parlait de son prochain déloge-ment, au lieu de la faire frissonner, comme cela arrive à celui qui n'a pas d'espérance, on voyait rayonner la joie sur son visage. « Oui, je vais vous précéder dans le repos, nous disait-elle, mais bientôt vous viendrez me rejoindre pour ne jamais plus nous séparer. » Oh ! précieuse pensée ! un jour étant au comble de la joie, elle disait à son père : « Que je suis heureuse maintenant, je suis convertie ! » Et, malgré ses souffrances, elle pouvait se réjouir en chantant des cantiques, elle répétait surtout les hymnes 65, 125, 132, et un jour elle voulut qu'on lui aidât à chanter ces deux versets :

Sur une harpe d'or, par mon Dieu préparée,
Je chanterai l'amour et le nom glorieux
Du Berger qui chercha sa brebis égarée
Et la prit dans ses bras pour la porter aux cieux.

Je reprendrai mes chants dans un plus beau langage,
Quand la mort aura clos mes lèvres à jamais
Et mon âme échappée à son dur esclavage
Changera d'instrument et non pas de sujets.

Cher frère, je ne puis vous dépeindre la joie et la paix qui rayonnaient sur son visage froissé par la maladie. Elle voyait venir avec bonheur le moment du départ, et elle disait, une fois, à sa chère mère : « Voilà, le Seigneur va me prendre ; que de peines, que de combats, il m'épargne. Ce serait maintenant le moment de la tentation, du désir de me lancer dans le monde ; mais voilà, le Seigneur m'épargne tout cela, en m'introduisant auprès de lui, pour être éternellement heureuse. » Une autre fois, son père lui demanda, si elle ne désirait pas se rétablir ; elle répondit qu'elle était soumise à la volonté de Dieu et que s'il voulait, il pouvait bien la relever, mais qu'elle serait bien plus heureuse de s'en aller.

Oh ! non, son désir n'était pas de rester plus longtemps ici-bas, elle mûrissait pour le ciel ; et plus le moment de son départ s'approchait, plus augmentait aussi sa joie. Une sœur lui disait : « Voilà, la volonté de Dieu est bonne—Oui, ajouta Anna, elle est bonne, agréable et parfaite. »

La dernière nuit que nous passâmes ensemble dans ce monde, quoique étant dans le délire, elle pût encore nous réjouir par cette parole. « Je suis heureuse, » en réponse à la question que je lui avais adressée. Et lorsqu'elle ne put plus nous répondre, nous pouvions remarquer qu'elle nous entendait, et qu'elle était heureuse, car le sourire était sur ses lèvres. Elle délogea le 6 novembre 1863, à 1 heure du matin. Maintenant elle est auprès de Jésus ; elle est là où elle désirait ardemment se trouver ; oui, elle nous a devancés, cette chère sœur Anna ; mais bientôt nous irons la rejoindre. Précieuse espérance, précieuse consolation dans nos plus

grandes peines, dans nos heures les plus amères! Plus qu'un moment et nous irons tous ensemble au-devant du Seigneur en l'air pour être toujours avec lui, oui, toujours, et cela pour ne plus jamais nous séparer.

Tel est, cher frère, le précieux souvenir que nous a laissé notre chère Anna. Je vous ai tracé ces quelques lignes, pour qu'elles soient insérées dans votre publication pour les enfants, désirant que le Seigneur les bénisse et qu'il les rende efficaces pour le bien de plusieurs de vos lecteurs.

E. C.



« Oui , chérie ; mais ne sois pas fâchée. »

Une charmante petite fille d'environ six ans, qui était depuis longtemps malade, et que le Seigneur prit peu après à lui, voyant sa sœur aînée tenir une Bible, la pria de lire le passage qui parle de Jésus bénissant les enfants. Quand la lecture fut terminée, elle dit : « Quel bonheur ! j'irai bientôt vers Jésus — bientôt il *me* prendra dans ses bras, il *me* bénira aussi : aucun disciple ne *me* repoussera. » Bientôt après, sa sœur se penchant vers elle et l'embrassant, murmura : « Anna, m'aimes-tu ? » Cette sœur n'oubliera jamais le regard de sainte joie qui illumina le visage de l'enfant mourante, tandis qu'elle répondait : « Oui, chérie ; mais ne sois pas fâchée — j'aime mieux Jésus. »



Le Guet.

Dès longtemps le soleil refusait sa lumière
 A l'asile opulent ainsi qu'à la chaumière,
 Et, de son voile épais, la ténébreuse nuit
 Recouvrait la cité, — tout à coup un long bruit
 Se répand dans les airs et qui prête l'oreille
 Perçoit distinctement cette phrase bien vieille :

« C'est le guet ! . . . Il a sonné dix !
 A sonné dix ! »

Et puis on n'entend rien ; le plus profond silence
 Se rétablit partout. Muette est la souffrance,
 Silencieux l'atelier, délaissés les travaux ;
 Tout dort, tout est plongé dans le plus grand repos.
 — Mais là-haut, au clocher, il est quelqu'un qui veille
 Et qui soudain redit cette phrase bien vieille :

« Voilà le guet ! . . . Onze ont sonné !
 Onze ont sonné ! »

Et tout bruit de nouveau s'apaise dans l'espace,
 Laisant au fond du cœur un frisson qui nous glace.
 Qui donc peut mesurer aux fragiles humains,
 Avec un tel sérieux, les jours de leurs destins ?
 — Et, d'un ton grave et fort, celui qui ne sommeille
 Répète lentement cette phrase bien vieille :

« Voilà le guet ! . . . Douze ont sonné !
 Douze ont sonné ! »

Chrétiens, le temps est court, la vie est passagère ;
 Il nous faut tous veiller, nous tenir en prière,
 Car bientôt dans les cieus, pour la seconde fois,
 Paraîtra le Seigneur, le Roi de tous les rois.
 — Bientôt nous entendrons, ô profonde merveille !
 Cette phrase angélique, à nulle autre pareille :

« Il est minuit ! . . . Voici l'époux !
 Voici l'époux ! »





Les ambassadeurs.

Supposez, cher lecteur, que vous eussiez été avec Samuel, quand l'Éternel l'envoya à la maison de Jessé, afin d'oindre comme roi un de ses fils; et supposez que, lorsque les fils furent assemblés, vous eussiez vu l'aîné, Eliab, qui était grand, avait une tournure noble et un port de prince, n'eussiez-vous pas été prêt à vous écrier avec le prophète : « Certes, l'oint de l'Éternel est devant lui ? » Mais, comme Samuel, vous auriez eu tort de dire cela. L'Éternel dut lui dire : « Ne prends point garde à son visage, ni à la grandeur de sa taille, car je l'ai rejeté : car l'homme a égard à ce qui est devant les yeux; mais l'Éternel a égard au cœur. » C'est précisément une semblable leçon que nous avons maintenant à apprendre dans un fragment bien ancien de

la sainte parole de Dieu. Pour la comprendre, nous devons nous rappeler certaines différences qui existent entre ces temps reculés et les temps modernes. Il n'y avait ni chemins de fer, ni diligences, du temps de Josué; il n'y avait pas non plus d'auberges, dans lesquelles les voyageurs pussent trouver la nourriture et les rafraichissements dont ils avaient besoin. A cette époque, lorsqu'on entreprenait un long voyage, on prenait ses vivres avec soi; et les vases destinés à contenir ces provisions n'étaient pas comme ceux dont nous nous servons aujourd'hui. On n'avait ni bouteilles de verre, ni vaisselle de terre. Si l'on avait du vin ou de l'eau à porter, on les mettait dans des outres de peau, qui étaient bien vite usées. C'est de pareils vases que parle notre Seigneur, lorsqu'il dit : « On ne met pas le vin nouveau dans de vieux vaisseaux; autrement les vaisseaux se rompent, et le vin se répand, et les vaisseaux périssent; mais on met le vin nouveau dans des vaisseaux neufs, et l'un et l'autre se conservent » (Matth. IX, 17).

Supposons maintenant, cher lecteur, que vous eussiez été témoin de la mort affreuse de Hacan, puis de la victoire des Israélites sur Haï et son roi; supposons que vous eussiez entendu dire que tous les rois de Canaan se réunissaient pour combattre contre Josué et Israël, et qu'alors vous eussiez vu quelques hommes avec de vieux sacs sur leurs ânes, et de vieilles outres de vin qui avaient été rompues, et qui étaient rapiécées; à leurs pieds de vieux souliers raccommodés, de vieux habits sur eux, et leur pain tout sec et moisi. Supposons que vous vissiez ces hommes s'inclinant humblement devant Josué et lui racontant comment

ils étaient venus d'un pays éloigné, n'auriez-vous pas été disposé à les croire? Qui aurait pu penser que tout cela n'était que fausse apparence et tromperie? Et cependant il en était ainsi; et Josué et les principaux d'Israël tombèrent dans le piège. Ils jugèrent par la vue de leurs yeux, ils eurent égard à l'apparence extérieure, et furent trompés.

Mais qui étaient ces hommes, et d'où venaient-ils? Quel était leur véritable but et pourquoi prétendaient-ils venir de si loin? Nous allons le voir.

C'étaient des habitants de Gabaon, envoyés par leurs compatriotes, afin de détourner, si possible, la destruction qui semblait si proche. Ils avaient ouï parler du destin de Jéricho et de Haï, et craignant que le leur ne fût aussi désastreux, ils employèrent ce moyen pour y échapper. Quelques-uns d'entre eux furent envoyés par les autres, comme s'ils avaient été des ambassadeurs venant de bien loin. Se présentant de la manière que nous avons décrite, ils dirent à Josué et aux anciens d'Israël : « Nous sommes venus d'un pays éloigné; maintenant donc, traitez alliance avec nous. » Mais les Israélites se doutant de quelque chose, répondirent : « Peut-être que vous habitez parmi nous; et comment traiterions-nous alliance avec vous? » — « Nous sommes les serviteurs, » répliquent-ils humblement à Josué, qui leur demandait qui ils sont et d'où ils viennent. « Tes serviteurs sont venus d'un pays fort éloigné, sur la renommée de l'Eternel, ton Dieu; car nous avons entendu sa renommée et toutes les choses qu'il a faites en Egypte; et tout ce qu'il a fait aux deux rois des Amorrhéens, qui étaient au delà du Jourdain, à Sihon, roi de Hesbon, et à Hog, roi de Basan. » Ils ne

disent rien du passage du Jourdain, ni de la chute de Jéricho. Ils prétendent qu'ils demeureraient à une trop grande distance, pour en avoir déjà entendu parler. Ils continuent en expliquant comment les anciens et tous les habitants de leur pays leur ont dit : « Prenez avec vous de la provision pour le chemin, et allez au-devant d'eux, et leur dites : Nous sommes vos serviteurs, et maintenant traitez alliance avec nous. » Puis ils exposent les preuves de leur long trajet : « C'est ici notre pain : nous le primes de nos maisons tout chaud pour notre provision, le jour que nous en sortîmes pour venir vers vous ; mais maintenant voici, il est devenu sec et moisi. Et ce sont ici les outres de vin que nous avions remplies toutes neuves ; et voici, elles se sont rompues ; et nos habits et nos souliers sont usés à cause du long chemin. » Leur artifice réussit. Josué et ses compagnons sont convaincus. Qui ne l'eût été ? Ah ! cher lecteur, Josué et les principaux d'Israël n'auraient pas été trompés, s'ils ne s'étaient pas appuyés sur leur propre intelligence : « *On ne consulta point la bouche de l'Éternel.* » Ils se confièrent en leur propre *force*, quand ils montèrent la première fois contre Haï ; et une triste défaite en fut le résultat. Ils se confièrent en leur propre *sagesse* dans le cas qui nous occupe, et ils découvrirent bientôt qu'ils avaient été trompés. « Josué fit la paix avec eux, et traita avec eux cette alliance, qu'il les laisserait vivre ; et les principaux de l'assemblée leur en firent le serment. Mais il arriva, trois jours après l'alliance traitée avec eux, qu'ils apprirent qu'ils étaient leurs voisins, et qu'ils habitaient parmi eux. » C'est ainsi qu'ils découvrirent bientôt la déception dont ils avaient été les objets.

Que fallait-il faire? Ils avaient mangé du pain des Gabaonites, ils avaient traité alliance avec eux et l'avaient confirmée par un serment. Ils avaient juré à leur propre dommage, et ils ne devaient rien y changer. Les Gabaonites durent être épargnés. Ils sont réduits à une totale servitude, et Israël prend possession de leurs villes; mais leurs vies sont épargnées.

Sans aucun doute les Gabaonites n'avaient pas besoin d'avoir recours à la tromperie. Vu ce qu'ils connaissaient des Israélites et du Dieu d'Israël, s'ils s'étaient confiés sans réserve à sa miséricorde et à celle de son peuple, ils n'auraient pas été repoussés. Ils durent donc se soumettre à la fin. « Et maintenant nous voici entre tes mains; fais-nous comme il te semblera bon et juste de nous faire. » Cher lecteur, ne vous êtes-vous jamais soumis vous-même à Dieu, eu égard à une destruction pire que celle dont les Gabaonites avaient peur? *Ils étaient effrayés.* « Après qu'il a été exactement rapporté à tes serviteurs, que l'Eternel, ton Dieu, avait commandé à Moïse, son serviteur, qu'on vous donnât tout le pays, et qu'on exterminât tous les habitants du pays de devant vous, *nous avons craint extrêmement pour nos personnes* à cause de vous, et nous avons fait ceci. » Et leurs vies furent sauvées. Avez-vous jamais craint pour la vôtre? Si vous n'êtes pas converti, pardonné, sauvé, vous avez sujet de craindre. Ce n'est pas la destruction de votre vie terrestre, ce n'est pas seulement la mort du corps dont vous êtes menacé. Non; c'est la perte de votre âme. C'est la seconde mort. Ne voulez-vous pas vous occuper sérieusement de ce qui vous attend, si vous deviez vivre et mourir tel que vous êtes? Vous, en tout cas, vous

n'avez pas besoin de vous déguiser, ni d'user de tromperie, cela ne vous servirait de rien. Ne vous séduisez pas, on ne se moque pas de Dieu. C'est avec lui que vous avez affaire; allez à Lui tout de suite : dites-lui que vous êtes perdu ; reconnaissez-vous coupable devant lui et demandez miséricorde. Vous pouvez lui dire que c'est au nom de son propre Fils Jésus-Christ et encouragé par sa propre parole que vous vous prosterner ainsi devant lui. Mais soumettez-vous à lui sans réserve. Prenez devant Dieu la place que ces Gabaonites prirent finalement devant Josué. « Et maintenant nous voici entre tes mains ; fais-nous comme il te semblera bon et juste de nous faire. » Il n'y a pas de doute possible sur ce que Dieu fera ; Il pardonnera vos péchés, Il sauvera votre âme. Il fera de vous son enfant ; non pas un coupeur de bois et un porteur d'eau, mais son propre enfant bien-aimé. Oh ! abandonnez-vous à sa miséricorde au nom de Jésus, sans renvoyer d'un jour — d'une heure — d'un instant. Que Dieu vous en fasse la grâce ! Amen.

QUESTIONS SUR « LES AMBASSADEURS. »

1. Quels sont les deux faits relatifs à l'Eternel lui-même et à l'homme, qui ressortent de la conduite de Samuel dans la maison de Jessé, et quel est le passage de l'Ecriture qui les affirme ?
2. Pouvez-vous indiquer (aussi brièvement que possible) quelques différences entre les anciennes et les nouvelles manières de voyager ?
3. Quelle espèce de bouteille était en usage dans les anciens temps ?
4. Dans quel passage notre Seigneur y fait-il allusion ?

5. Qu'est-ce que les Gabaonites désiraient faire croire à Josué et aux principaux d'Israël ?
6. Quels moyens employèrent-ils pour parvenir à ce but ?
7. Quel était leur motif en essayant ainsi de tromper les Israélites ?
8. Comment s'explique leur succès ?
9. Quel emploi fut donné aux Gabaonites par ceux qui épargnèrent leur vie ?
10. Avaient-ils réellement besoin d'employer la tromperie ?
11. Qu'auraient-ils dû faire pour que leurs vies fussent justement aussi bien que sûrement épargnées ?
12. Si vous n'êtes pas encore converti, qu'avez-vous sujet de craindre ?
13. Quelle est devant Dieu la position que vous devriez tout de suite prendre ?
14. Quel en serait le sûr résultat ?

Cher jeune lecteur, ce sera pour vous une chose bien sérieuse que de répondre à ces questions si, quand Christ apparaîtra ou quand vous serez devant le grand trône blanc, il se trouve que vous avez continué à vivre dans le péché, au lieu de vous soumettre ainsi à Dieu. Oh ! soumettez-vous à lui sans aucun retard !



Extraits de l'oncle Jabez. (7)

Un dimanche, comme nous étions à dîner, mon père nous raconta que deux juifs polonais convertis avaient

*) Ces extraits sont tirés d'un petit livre que nous pouvons, en toute confiance, recommander à nos jeunes lecteurs, com-

envoyé dire à un colporteur de Rotterdam, en lui faisant parvenir un morceau de sel : « Un homme ne peut vivre sans sel ; il ne peut non plus se passer de Christ. »

— « N'oubliez jamais cette vérité, mes enfants, » avait-il ajouté, « car c'est une grande vérité ; » et nous ne l'avons jamais oubliée depuis. Pendant longtemps, je ne prenais plus de sel sur mon assiette sans me souvenir des deux juifs polonais ; et, aujourd'hui encore, ce singulier message me revient souvent en mémoire quand je vois une salière.

Mon père ne se créait pas des soucis ; il n'allait pas à leur rencontre, comme quelques-uns le font. Quand les épreuves venaient (et à certaine époque de sa vie elles ne lui avaient pas été épargnées), il les portait au pied du trône de Dieu et les y laissait. Là était tout le secret de l'égalité d'humeur et de l'enjouement qu'il conservait, alors que bien d'autres eussent été surmontés et comme écrasés par le fardeau. Quel trésor qu'une foi si paisible en un Dieu toujours présent et toujours fidèle !

Je me souviens d'une petite prière qu'il nous avait apprise, et qu'il n'omettait probablement jamais lui-même dans ses dévotions particulières. Nous l'appelions « la prière de papa ; » mais elle n'était autre que celle d'un chrétien éminent.

La voici : « O Seigneur ! tu sais combien je vais être occupé aujourd'hui. Si je t'oublie, ne m'oublie pas. »

me instructif et édifiant. Il est intitulé « l'oncle Jabez ou les leçons de l'adversité, » et se trouve à Genève à la librairie E. Beroud.

Je trouvais cette prière très-belle, sachant combien j'oubliais facilement Dieu, et je la trouve telle encore maintenant.

Mon père était de ceux qui pensent que la prière doit servir « d'ourlet » à tous nos autres travaux, parce que seule elle peut empêcher le tissu de notre vie de « s'effiler. » Il commençait la journée par la prière et ne se couchait jamais sans avoir prié. Souvent, au milieu du tumulte des occupations ou des bruits de la rue, « pendant la chaleur du jour, » comme dans le silence des nuits, son âme s'élançait de la terre vers le ciel, et en redescendait presque aussitôt fortifiée et rafraîchie. Il n'est pas de cordial plus puissant ni plus efficace que celui-là. Ceux qui en ont fait l'expérience peuvent en rendre témoignage, et puisse leur exemple encourager ceux qui ne savent pas encore s'approcher de Dieu en Christ ! Christ s'approchera d'eux alors ; il les entendra tandis qu'ils parleront encore, et leur répondra en les exauçant.

Il est encore un trait de l'enfance de Guillaume que je désire placer ici. Je ne puis mieux faire que de le reproduire tel que ma mère nous le raconta un jour.

« J'étais, une fois, » dit-elle, « dans une grande affliction. Votre père était absent. Dans ma désolation et ma solitude, je sentais que les caresses de mon petit enfant pouvaient beaucoup pour adoucir mon épreuve. J'appelai donc Guillaume, qui, n'ayant alors que trois ans, s'en vint près de moi en clopinant. J'approchai ma joue brûlante de la sienne et lui demandai doucement : *Qui est-ce qui aime maman ?* Je m'attendais à ce qu'il jetterait ses petits bras autour de mon cou, en

s'écriant : *Notre Guillaume!* (c'était ainsi que nous l'appelions et qu'il se nommait lui-même.) Au lieu de cela, il me regarda d'un air sérieux et me répondit : *Le Seigneur Jésus aime maman.* Voilà justement ce qu'il me fallait et ce qu'il faut à toute âme affligée. Je n'ai pas besoin d'ajouter que je fus bien consolée.

Une carte de la Terre-Sainte nous permit d'étudier la géographie de la Palestine et d'en mieux comprendre l'histoire. Notre manière d'étudier la Bible avait quelque chose de très-pratique, et bien des fois, pendant que nous la lisions le soir, les scènes rapportées par les écrivains sacrés revivaient pour ainsi dire sous nos yeux. Nous pouvions voir Élim, avec ses douze sources d'eau et ses soixante et dix palmiers; — le puits de Jacob, auprès duquel le Sauveur s'était reposé des fatigues du voyage; — la mer de Galilée, avec ses eaux d'un bleu foncé, et tant d'autres choses. Quand, plus tard, je rencontrai des peintures de ces lieux, je les trouvai bien moins brillantes que celles que mon imagination avait gravées dans mon souvenir.

Ces palmiers d'Élim me rappellent qu'un jour mon père comparait cet arbre au chrétien. Il nous racontait qu'au dire de l'historien Josèphe, les anciens Orientaux avaient coutume de suspendre aux palmiers des poids très-lourds, qui les faisaient plier vers la terre; mais aussitôt que ces fardeaux étaient ôtés, les arbres se redressaient incontinent vers le ciel. « Il en est de même du vrai chrétien, » ajoutait mon père; « car, si parfois il plie sous l'épreuve, ce n'est que pour un temps. »

— « Le palmier, » continuait-il, « croît dans les lieux

déserts et réjouit l'œil du voyageur. Le croyant se tient de même en dehors du train du monde, et le pèlerin qui le rencontre sur la route de Sion se réjouit et se sent reconforté. Le tronc du palmier s'élève naturellement vers le ciel, et dans cette position aussi le jeune chrétien restera ferme dans sa foi. »



La vengeance du chrétien.

Un ouvrier de fabrique était, à cause de sa piété, l'objet de la risée de ses camarades et des sarcasmes de son contre-maître. Celui-ci, en toute occasion, se moquait de sa dévotion et des scrupules qui le tenaient éloigné du cabaret et des lieux de débauche, où les autres allaient passer leur dimanche.

Le pieux ouvrier souffrait en silence les railleries de son chef et de ses compagnons. Au lieu de répondre à l'outrage par l'outrage, il songeait à Celui qui n'ouvrit point la bouche quand on le mena à la tuerie. Unissant à la foi la charité, et à la charité la foi, il demandait à Dieu de convertir le cœur de ceux qui l'abreuyaient de leurs insultes.

Un jour qu'il se livrait à cette sainte occupation, et qu'avec plus de ferveur que jamais il priaït pour ses ennemis, le contre-maître passa près de son cabinet. Soit curiosité, soit malice, il s'arrête pour écouter. Il est question de lui. Son nom a été prononcé. C'est lui-même qui est l'objet des pressantes supplications qu'il entend. C'est pour le salut de son âme, que s'élèvent vers le trône de miséricorde cette voix suppliante, ces ardents soupirs, ces chaleureuses invoca-

tions. A l'étonnement qu'il avait d'abord éprouvé, succède une vive et profonde émotion. Le pauvre homme n'avait jamais connu la vraie nature de la prière; il ne se doutait pas des divines vertus qu'elle renferme; il ne pouvait comprendre cette éloquence, ce feu, cette abondance de paroles dans la bouche d'un simple ouvrier. « Jamais, se dit-il en lui-même, jamais je n'ai prié pour moi de cette manière. »

Le lendemain, prenant à part celui qui semblait si vivement s'intéresser au salut de son âme : « Jean, lui dit-il, il faut que vous me prêchiez. »

L'ouvrier croyait que le contre-maître se moquait de lui. « Vous savez fort bien, lui répliqua-t-il, que je ne suis pas prédicateur. Jamais je ne me suis donné pour tel. »

« Je le sais, mais je vous ai entendu hier si bien dépeindre la situation de mon âme, qu'il doit vous être facile de répondre à mon désir. »

« C'est vrai, je me suis souvenu de vous dans mes prières. »

« Eh bien donc ! répétez-moi, je vous en prie, ce que vous avez dit. Jamais de ma vie rien n'a produit sur moi une si vive impression. »

Jean ne résista pas davantage. Tous deux ils se jetèrent à genoux pour implorer les grâces et la bénédiction du Seigneur. Et leurs prières furent exaucées. A partir de ce jour ils se lièrent d'une étroite amitié. Ensemble ils allèrent entendre la Parole du Seigneur, ensemble ils chantaient les louanges du Crucifié. Le moqueur d'autrefois devint un courageux témoin de l'Évangile, un monument vivant de la grâce qui est en Jésus-Christ.



Le prisonnier racheté.

Je vais, mes chers enfants, vous raconter une histoire qui, j'espère, avec la bénédiction du Seigneur, vous sera profitable.

Il y a environ cinq ans, un monsieur allait en chemin de fer de B. à W., lorsque, à la station de D., un agent de police entra dans le wagon, avec un homme qu'il devait garder. Le pauvre prisonnier ayant des menottes, paraissait très-malheureux, comme vous pouvez penser. Mais il avait une figure si ouverte et si honnête que les passagers, qui le regardaient, se sentaient convaincus que ce n'était pas là un homme à qui le crime était familier. Un des passagers, marchand de chevaux, lui dit : « Eh bien, mon ami, avez-vous transgressé les lois du pays ? »

Cette question, suivie d'une ou deux autres, mit au

jour les faits suivants concernant le prisonnier. C'était un journalier employé dans une ferme à S. La veille, les gens du fermier avaient eu leur souper des moissons, après lequel ils avaient eu tous du vin à boire à discrétion. Ce pauvre homme en avait trop pris, ce qui l'avait rendu querelleur, et, ajouta-t-il, ils me dirent que j'avais frappé quelqu'un, mais je n'en savais rien, car j'étais ivre. Je fus donc cité devant le juge qui me condamna à une amende de 5 fr. ; les frais étaient de 35 fr. ; total 40 fr. Ne pouvant pas payer cette somme, je demandai la faveur de m'en acquitter peu-à-peu par des à-compte ; mais ils dirent qu'à moins de payer 25 fr. tout de suite, et le reste dans tant de jours, je devais aller passer six semaines en prison, c'est pourquoi l'on me conduit aux prisons de T. J'ai laissé à la maison une femme et plusieurs enfants qui, je pense, devront aller à l'hôpital.

Voyez, mes chers enfants, la souffrance et la misère que le péché amène toujours à sa suite. Ce pauvre homme avait bu à l'excès, puis dans son ivresse, il avait fait du mal à un autre ; se jetant ainsi lui-même dans la peine et non-seulement lui, mais encore sa pauvre famille sans ressources. Comme il était déplorable pour de chers petits enfants de voir leur père emmené en prison, tandis qu'ils étaient laissés, le cœur déchiré, non-seulement pour déplorer la douloureuse séparation et le malheur de leur père, mais aussi pour éprouver le dénûment de toutes les choses que leur procurait le travail de leur père.

Tous les voyageurs du wagon semblaient sympathiser avec ce pauvre homme ; ils en parlèrent ensemble et enfin le bienveillant marchand de chevaux dit : « Nous

ne sommes qu'à un mille ou deux de T. ; s'il y a quelque chose à faire , c'est le moment. Agent de police, pouvez-vous mettre cet homme en liberté, si l'on vous paye son amende et les frais ? »

— Oui, dit l'agent.

— Eh bien donc ! continua le généreux marchand, voilà un louis pour cela, si mes compagnons de voyage veulent faire le reste.

Le prisonnier, voyant qu'il y avait chance pour lui d'être mis en liberté, parut fort touché ; et sur ses joues hâlées les larmes coulaient l'une après l'autre, pendant qu'il essayait de les essuyer avec ses mains enchaînées. Chaque passager donna quelque chose et lorsque le tout fut réuni, il y avait assez pour répondre aux exigences de la loi quant au prisonnier. *La rançon était payée* ; l'agent de police sortit sa clef et ôta les menottes au prisonnier qui, en sentant les fers tomber de ses mains, éclata en pleurs et sanglota comme un enfant. Aussitôt après, le train atteignait T. ; mais au lieu d'en sortir, captif et criminel, pour aller subir les pénalités de la loi qu'il avait transgressée, il sauta sur le quai comme un *homme libre*, et sans doute peu d'heures après, il retourna chez lui auprès de sa femme et de ses enfants réjouis et étonnés.

N'était-ce pas réjouissant ? N'auriez-vous pas aimé à être là pour voir le pauvre prisonnier mis en liberté et ensuite, lorsqu'il entra dans la maison, voir ses chers petits enfants l'entourer joyeusement, tout surpris de le revoir si tôt ?

Mais ce petit récit ne nous enseigne-t-il pas quelque chose ? La position de ce pauvre prisonnier ne ressemble-t-elle pas à celle de tout pécheur, — de tout fils et

de toute fille d'Adam ? Par nature ne sommes-nous pas tous des pécheurs et par conséquent assujettis toute notre vie à l'esclavage ?

Oui, chers enfants, tous sont, par nature, sous la condamnation ; et Satan, comme l'agent de police, a des hommes en son pouvoir, tandis qu'eux, mains et pieds liés sous la domination du péché, n'ont aucune force pour se délivrer. Le temps, comme le train de chemin de fer, se précipite en avant avec eux. « Il est réservé aux hommes de mourir une fois, et après cela d'être jugés. » Quelle pensée sérieuse et solennelle ! Arriver au terme du voyage de cette vie, uniquement pour être enfermés à jamais dans cette affreuse prison, où l'homme riche de la parabole criait en vain pour avoir une goutte d'eau, afin de rafraîchir sa langue, tourmenté qu'il était dans la flamme ! N'auriez-vous pas pitié de quelqu'un qui se trouverait dans une telle condition ? Eh bien, mon cher enfant, tout jeune que vous soyez, si vous n'avez pas cru au Seigneur Jésus-Christ, vous êtes dans cette condition. Oui, quelque jeune que vous soyez, la Parole de Dieu déclare que vous êtes pécheur. Un pécheur est sous la domination du péché, et en la puissance de Satan ! Mais, il y a une délivrance pour vous. Oui, le Fils de Dieu éternellement béni, le Seigneur Jésus-Christ a PAYÉ VOTRE RANÇON PAR SON PROPRE SANG. Nous sommes tous des transgresseurs, — tous sous la sentence méritée de la condamnation ; tous, sans Lui, auraient dû être à la fin renfermés dans les ténèbres éternelles. Mais « il porta nos péchés en son corps sur le bois. » « Le sang de Jésus-Christ, Fils de Dieu, nous purifie de tous péchés. » Dieu l'a dit, et « celui qui croit a la

vie éternelle. » Oui, chers enfants, la RANÇON A ÉTÉ PAYÉE par le sang, le précieux sang du Fils bien-aimé de Dieu.

Maintenant, si lorsque les voyageurs du wagon payèrent à l'agent la somme qui devait servir de rançon, le prisonnier avait *refusé de croire* qu'il était libre, s'il avait insisté pour garder ses mains liées de chaînes et pour aller à l'affreuse prison, n'auriez-vous pas dit qu'il était insensé ? Eh bien, chers enfants, Dieu lui-même déclare que la rançon est payée, que tout « est accompli, » et que « tous ceux qui croient sont justifiés de toutes choses. » Mais il a aussi déclaré que « celui qui ne croit pas est déjà condamné. » Qu'il est sérieux d'être condamné après tout, pour avoir « fait Dieu menteur ! » Mais j'espère que plusieurs de ceux qui lisent ces pages ont cru et savent que leur rançon a été payée, parce que Dieu le dit. Comme ils doivent se sentir pleins de reconnaissance pour Celui qui a payé leur rançon par son propre sang ! et comme ils devraient sérieusement chercher à « lui plaire à tous égards ! » Mais s'il est quelque cher jeune lecteur qui n'ait pas encore cru, puisse-t-il ou puisse-t-elle recevoir la grâce de le faire maintenant. « Nous ne sommes qu'à un mille ou deux de T., » disait le généreux marchand de chevaux ; « s'il y a quelque chose à faire, C'EST LE MOMENT. » Et vous, cher petit lecteur, comme vous pouvez être près de la fin du voyage de votre vie ! « S'il y a quelque chose à faire, c'est le moment. » « Voici maintenant le temps favorable, voici maintenant le jour du salut. » « Crois au Seigneur Jésus-Christ et tu seras sauvé. »

Marie

ou extraits de l'Histoire morale d'une jeune fille.

DEUXIÈME PARTIE. — *Châteaux en Espagne.*

La petite Marie était assise un jour sur son tabouret, regardant attentivement le feu, mais sans se rendre compte de ce qu'elle voyait. Ses yeux étaient fixes et un demi-sourire se jouait sur sa figure, comme si ses pensées fussent agréablement occupées.

— A quoi penses-tu, Marie? lui dit enfin son père.

— Oh! papa, répondit la petite fille, je pensais à ce que je ferais si j'étais une fée.

— Eh bien! que ferais-tu, si tu étais une fée?

— Oh! que ce serait joli, papa! Si je voulais aller quelque part, je n'aurais qu'à le désirer et j'y serais; et si je voulais une belle maison, ou un jardin, ou des livres, ou quoi que ce soit au monde, je n'aurais qu'à frapper la terre, et tout arriverait aussitôt. Et puis, je pourrais toujours faire ce que je voudrais, et si maman m'appelait près d'elle, lorsque je lis, pour lui rendre quelque service, je n'aurais qu'à *souhaiter* sans me déranger, et tout ce dont elle aurait besoin lui serait donné. Oh! que ce serait amusant, poursuivit-elle en éclatant de rire, de voir les choses rouler en bas les escaliers!

Son père sourit aussi. « Cette dernière idée est vraiment très-importante, » dit-il.

— Oh! ce serait si joli! N'aimerais-tu pas que je fusse une fée, papa?

— Non, ma chère.

— Quoi ! papa, eh bien, je ne vois pas pourquoi. Tu sais que tu pourrais aussi avoir tout ce que tu voudrais. Je te bâtirais une belle maison, beaucoup plus confortable que celle-ci ; et tu aurais autant de livres que tu voudrais pour étudier, des chevaux, des voitures et tout au monde. *Maintenant*, ne l'aimerais-tu pas aussi, papa ?

— Non, ma chère.

— Que c'est étrange ! veux-tu me dire pourquoi, papa ?

— D'abord, parce que je ne pense pas que toutes ces belles choses nous rendraient le moins du monde plus heureux.

— Nous ne serions pas plus heureux avec tout ce que nous voudrions, papa ! Tu deviens de plus en plus étrange.

— Je ne crois pas pouvoir te faire comprendre cela, mais si tu vis encore quelques années, tu apprendras que notre bonheur dépend bien peu de pareilles choses.

— Pourtant, papa, il me semble que c'est *tout* ce qui rend des personnes plus heureuses que d'autres.

— Alors les riches sont toujours heureux, et les pauvres toujours malheureux, n'est-ce pas ?

— Non, papa. Je crois, je suis sûre que cela n'est pas. Tu connais cette petite fille qui fut si horriblement brûlée, et qui, en outre, était très-pauvre ; eh bien ! je suis certaine qu'elle paraissait beaucoup plus heureuse que M^r O. avec tout son argent.

— Ces deux cas semblent donc faire exception à ta règle.

— Oh ! papa, ce n'est pas du tout une règle ; car

maintenant je me souviens d'un grand nombre de cas tout à fait semblables ; ainsi , papa , je retire ce que j'ai dit , que l'argent rend heureux . Et cependant , reprit-elle après une pause , je ne puis m'empêcher de penser qu'il *me* rendrait heureuse ; il y a tant de choses que je voudrais avoir .

— L'argent pourrait-il te procurer tout ce que tu voudrais ?

— Non , papa , mais tu sais que si j'étais une fée , je pourrais tout avoir , qu'on pût l'acheter ou non , n'est-il pas vrai ?

— Comme je ne suis pas si bien initié que tu sembles l'être au pouvoir des fées , je n'entreprendrai pas de te répondre là-dessus .

— O papa ! à présent tu te moques de moi ; mais je ne suis pas si folle que de supposer qu'il existe des fées , — seulement s'il y en avait et si j'en étais une .

— Deux si très-importants . Mais supposons maintenant que tu essayes de remplir un creux et qu'à mesure que tu y jettes de la terre , il devienne toujours plus grand , serait-il jamais rempli ?

— Non , papa , dit Marie , s'étonnant beaucoup de cette question , qu'elle trouvait très-bizarre .

— Eh bien ! ma chère , essayer de satisfaire les désirs d'une personne est tout aussi impossible : car ils augmentent à mesure qu'ils sont satisfaits , et une telle personne n'est pas plus contente après qu'avant .

— Je ne vois pas comment cela peut être .

— N'en est-il pourtant pas ainsi de toi , Marie ? Tu pensais , il y a un mois , que tu serais parfaitement heureuse , si tu avais autant de livres que ta cousine Sara ; ton oncle te fit présent de toutes les Histoires de

M^{lle} C. pour les enfants ; et maintenant je voudrais savoir si tu en as été aussi heureuse que tu pensais l'être.

— Je le fus d'abord , papa.

— Je le sais , ma chère ; je n'ai pas oublié quels sauts de joie tu fis alors , au point que la maison en fut ébranlée ; mais au bout de quelque temps étais-tu parfaitement contente ?

— Non , papa ; je me souviens que je me mis à désirer d'avoir assez de livres pour remplir ma petite bibliothèque rouge. Et , papa , maintenant que j'y pense , je crois qu'il en est toujours ainsi ; car quand l'oncle me donna un franc le mois dernier , je commençai à désirer davantage , quoique jusqu'alors je n'y eusse pas du tout songé. Je pensais que si j'avais un écu , je serais contente ; et plus tard lorsqu'on m'en donna un , pour m'être laissée arracher ma dent , je n'en étais pas du tout plus contente.

— Eh bien ! maintenant , tu n'as qu'à mettre des milliers d'écus au lieu d'un , pour comprendre comment un homme riche peut être aussi mécontent de sa condition qu'un pauvre.

— Papa , reprit Marie après un silence , lors même que je te crois , je ne puis m'empêcher de désirer de pareilles choses ; maintenant , comme auparavant , je voudrais être une fée.

— Soit , ma chère , répondit son père en souriant.

— Papa , n'est-il donc personne qui soit heureux ?

— Personne dans ce monde n'est parfaitement heureux ; mais quelques-uns le sont plus que d'autres.

— Je suppose que tu veux dire les chrétiens , papa ?

— Oui , mais même parmi ceux qui sont chrétiens , les uns sont plus heureux que les autres.

— Quelle en est la raison, si d'être riche ou pauvre ne fait point de différence?

— Quelques personnes sont *disposées* à être contentes dans toutes les circonstances; elles sont toujours sereines et de bonne humeur et rendent heureux tous leurs alentours. D'autres ont un caractère chagrin et maussade, qui les rendrait malheureux, lors même qu'ils posséderaient le monde entier. Tu as vu des exemples de ces deux sortes de personnes.

— Vraiment, papa, qui sont-elles, je m'étonne? Oh! je sais, cousine Sara est une de celles qui sont toujours heureuses.

— Eh bien! il n'est pas nécessaire de chercher qui est l'autre. J'ai une chose de plus à te dire, c'est que tout nous paraît plus agréable à distance que de près. Je pourrais te raconter une histoire qui le prouve.

— Oh! oui, papa, s'il te plaît, raconte-la-moi.

— Eh bien! ma chère, il y avait une fois une petite fille, à laquelle on avait promis qu'elle irait passer quelques jours à la campagne avec ses parents. Elle s'en réjouissait beaucoup et pendant plusieurs jours ne parla d'autre chose. Elle avait lu une histoire de deux petits agneaux, qui s'appelaient Paix et Inexpérience, et pensait qu'elle verrait des agneaux tels que ceux-là. Elle était si impatiente qu'elle put à peine retenir ses larmes, lorsqu'elle vit qu'on partirait une heure plus tard qu'elle ne croyait. Quand ils arrivèrent à leur destination, son père la descendit de voiture, mais son pied avait à peine touché le sol, qu'elle aperçut deux ou trois sales brebis dans un pâturage à quelques pas de là: « Oh! s'écria-t-elle, voilà Paix et Inexpérience, » et elle s'élança à leur poursuite. Son père la laissa

aller et entra dans la maison ; mais au bout d'une demi-heure, la petite fille revint, couverte de boue et l'air tout triste.

— Eh bien ! ma chère, lui dit son père, la campagne est-elle aussi agréable que tu t'y attendais ?

— Oh ! papa, répondit-elle, elle est aussi différente que possible. Je croyais que les agneaux seraient de jolies et blanches petites créatures, qui viendraient quand je les appellerais, et mangeraient dans ma main ; mais, au lieu de cela, ce sont de grandes choses noires et laides, et quand j'essayais de les attraper, ils sautaient ailleurs ; et plus je les appelais, plus ils s'enfuyaient vite. Puis, au lieu de l'herbe verte et jolie, c'est justement comme un marécage ; aussi ai-je souvent glissé, perdu mes souliers et sali ma robe. Je suis sûre que je n'aurai plus envie de revenir à la campagne.

Marie avait écouté cette histoire, en rougissant et souriant ; et pour conclusion, elle dit : « Oh ! papa, je sais ce que tu entends ; mais la raison pour laquelle j'étais si désappointée était que tous les livres que j'avais lus parlaient de leurs *toisons blanches comme la neige*, et de leurs jeux et de leurs gambades ; c'est pourquoi je pensais que ce devait être ainsi. »

— Tu verras un de ces jours que tout n'est pas vrai dans les livres. Et maintenant, ma chère, il est temps d'aller au lit. Bonne nuit.

— Bonne nuit, papa.

A suivre.

La petite Adeline.

Près de sa jeune fille, une épouse fidèle

Exhalait en sanglots ses amères douleurs.

Elle venait d'apprendre une affreuse nouvelle ;

Son époux était mort, soudainement, loin d'elle ;

Et cette perte, hélas ! faisait couler ses pleurs.

« Que pleurez-vous, maman ? » lui dit, tout étonnée,

Sa fille qui comptait à peine cinq printemps.

« Je pleure sur ton sort, » répond l'infortunée :

« Te voilà, pauvre fille, orpheline à cinq ans ! »

— « Orpheline, maman ! Qu'est-ce qu'une orpheline ? »

— « Tu le sauras trop tôt, ô ma bonne Adeline !

« Car tu n'as plus que moi pour guide et pour support :

« Ton père, chère amie... » — « Eh bien ! » — « Ton père
est mort. »

— « Mort !! » répète l'enfant ; et malgré son jeune âge,

L'angoisse de son cœur se peint sur son visage ;

Les pleurs, en deux torrents, ruissèlent de ses yeux.

Mais bientôt ses regards se tournent vers les cieux :

« Rassurez-vous, » dit-elle, en embrassant sa mère,

« Le bon Dieu n'est pas mort, et j'ai toujours un père. »



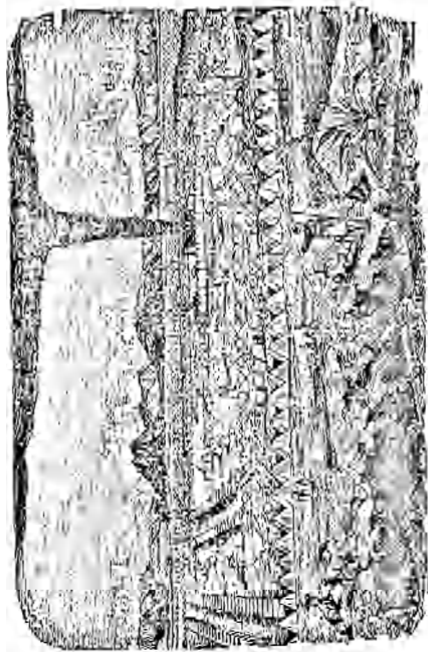
Dieu règne dans le ciel ! comment peut-il entendre

Les vœux d'un enfant tel que moi ?

— Sur la terre, ô mon fils ! Dieu se plaît à descendre,

Et son oreille est près de toi.





LE TAFELBUCH DES 18 JAHRE.

Caleb,

ou

l'homme qui persévéra à suivre l'Eternel.

Quoique notre sujet de ce mois nous ramène en arrière dans le désert, il est pourtant en rapport avec la terre de la promesse. Ce fut dans le pays de Canaan que Caleb reçut la réponse de Dieu à la foi qui avait été exercée dans le désert. Ce fut dans le désert qu'il manifesta le caractère fréquemment mentionné dans l'Écriture, comme celui d'un homme qui « avait persévéré à suivre l'Eternel, le Dieu d'Israël. »

Dans le treizième chapitre des Nombres, Caleb est nommé pour la première fois, comme étant un des douze hommes, dont chaque tribu fournissait un, envoyés pour reconnaître le pays de Canaan. Un peu plus d'une année après leur départ d'Égypte, les Israélites avaient atteint Kadès-Barné, aux confins du pays de la promesse. D'après l'un des récits de l'Écriture, il semblerait que la pensée d'envoyer des espions pour reconnaître le pays avait pris naissance chez le peuple lui-même. D'après un autre récit, il est cependant tout à fait positif, que l'Eternel permit et même sanctionna la chose; car ce fut par son ordre que Moïse agit ainsi. Ils devaient visiter le pays, voir ce qu'il était, bon ou mauvais; et ce qu'étaient les gens qui l'habitaient, s'ils étaient forts ou faibles, en petit ou en grand nombre; ils devaient agir de bon courage et rapporter des fruits du pays. Tel était le message pour lequel ils étaient envoyés.

Quelle occasion pour la foi ! Si ces hommes croyaient réellement à la parole de Dieu , déclarant que Canaan était le pays qu'il avait promis à leurs pères , comme ils devaient d'avance être sûrs que c'était un bon pays. En l'inspectant à la lumière de son choix et de sa promesse , combien ses collines et ses vallées leur eussent paru aimables ; ses plaines , fertiles et bien arrosées ; ses villes et ses villages , intéressants et attrayants ! Il y avait , il est vrai , des villes fortifiées , et des hommes d'une taille de géants qui les défendaient ; mais qu'était cela pour le Dieu d'Israël , ou pour le peuple qui était conduit par lui à la victoire et au repos ? Dieu leur ayant promis ce bon pays , ne les y introduirait-il pas ? Ainsi eût raisonné la foi , — ainsi raisonna-t-elle , — car deux des espions , Josué et Caleb , étaient des hommes de foi . Mais , hélas ! leurs compagnons étaient d'une tout autre trempe . Dès l'abord , ils ne purent nier que le pays ne fût fertile . Ils en avaient rapporté des fruits , entr'autres une seule grappe de raisins si énorme , que deux hommes durent la porter sur un levier . Il est probable que les deux qui portaient ainsi en triomphe le fruit du bon pays de l'Éternel , étaient Josué et Caleb . Le commencement du rapport des espions est très-favorable . Ils dirent à Moïse : « Nous avons été au pays où tu nous avais envoyés ; et véritablement c'est un pays ruisselant de lait et de miel , et c'est ici de son fruit . » Ils continuent cependant à parler du peuple , comme étant très-robuste , et des villes , comme étant closes et fort grandes ; puis , ajoutent-ils , « nous y avons vu aussi les enfants de Hanak . » Cela semble avoir grandement découragé le peuple et provoqué parmi eux un esprit de mécontentement ; car

nous lisons que « Caleb fit taire le peuple devant Moïse, et dit : Montons hardiment, et possédons ce pays-là, car certainement nous y serons les plus forts. » Ce n'était pas le langage d'une vaine confiance, comme si *par eux-mêmes* ils pouvaient prendre possession du pays. Non, c'était parce que Caleb se confiait en Dieu, croyait en sa parole et savait qu'il était au milieu de son peuple, qu'il parlait avec une si sainte assurance du succès. Mais la foi de Caleb met en évidence l'incrédulité de ses compagnons. « Les hommes qui étaient montés avec lui, dirent : Nous ne saurions monter contre ce peuple-là, car il est plus fort que nous. » Ce n'est pas tout; ayant commencé par douter du pouvoir de Dieu pour y introduire son peuple, ils en viennent jusqu'à dire du mal du pays lui-même. Ils se contredisent, il est vrai, mais l'incrédulité ne s'inquiète guère de ses inconséquences. « Ils décrièrent le pays . . . disant : Le pays par lequel nous sommes passés pour le reconnaître, est un pays qui consume ses habitants; et tout le peuple que nous y avons vu, sont des gens de grande stature. Nous y avons vu aussi des géants, des enfants de Hanak, de la race des géants; et nous ne paraissions auprès d'eux que comme des sauterelles. »

Vous pouvez vous figurer, cher lecteur, l'effet que produisirent ces paroles sur un peuple comme les enfants d'Israël. Toute l'assemblée éleva sa voix et pleura; ils murmurèrent contre Moïse et Aaron, ils dirent que Dieu les avait amenés dans le pays pour les faire périr, que mieux eût valu pour eux de mourir en Egypte ou dans le désert et allèrent si loin dans leur rébellion, qu'ils s'écrièrent : « Etablissons-nous un chef, et retournons en Egypte. » C'était là un moment solennel

pour les Israélites. Moïse et Aaron tombent sur leurs visages devant l'Éternel, tandis que Josué et Caleb continuent à plaider pour Dieu avec le peuple. Ayant « déchiré leurs vêtements, ils parlèrent à toute l'assemblée des enfants d'Israël, en disant : Le pays par lequel nous avons passé pour le reconnaître, est un fort bon pays. Si nous sommes agréables à l'Éternel, il nous fera entrer en ce pays-là, et il nous le donnera. C'est un pays ruisselant de lait et de miel. Seulement ne soyez point rebelles contre l'Éternel, et ne craignez point le peuple de ce pays-là ; car ils seront notre pain ; leur protection s'est retirée de dessus eux, et l'Éternel est avec nous ; ne les craignez point. » Telles furent les courageuses paroles de ces deux hommes fidèles.

Mais tout ce qu'ils purent dire fut inutile. Le peuple était sur le point de les lapider, quand apparut la gloire de l'Éternel, qui était prêt à les consumer instantanément. Moïse intercède. A sa requête l'Éternel les épargne, mais une sentence est prononcée : « Quant à tous les hommes qui ont vu ma gloire, et les signes que j'ai faits en Egypte et au désert, qui m'ont déjà tenté par dix fois, et qui n'ont point obéi à ma voix ; s'ils voient jamais le pays que j'avais juré à leurs pères de leur donner ! Tous ceux, dis-je, qui m'ont irrité par mépris, ne le verront point. Mais parce que mon serviteur Caleb a été animé d'un autre esprit, et qu'il a persévéré à me suivre, aussi le ferai-je entrer au pays où il a été, et sa postérité le possédera en héritage. » Quel témoignage honorable et béni est rendu par l'Éternel à son serviteur. Il était animé d'un autre esprit et persévérerait à suivre l'Éternel. Lui, avec son compagnon Josué, seraient seuls, par exception, à l'abri de

la terrible sentence, en vertu de laquelle tous ceux qui étaient âgés de vingt ans et au-dessus en quittant l'Égypte, devaient tomber dans le désert. « Si vous entrez au pays pour lequel j'avais levé ma main, jurant que je vous y ferais habiter, excepté Caleb, fils de Jéphunné, et Josué, fils de Nun! et quant à vos petits enfants, dont vous avez dit qu'ils seraient en proie, je les y ferai entrer, et ils sauront quel est ce pays que vous avez méprisé. Mais, quant à vous, vos cadavres tomberont dans ce désert. »

Telles furent les paroles de l'Éternel, et elles s'accomplirent. Pendant quarante ans, le peuple chemina dans le désert, jusqu'à ce que tous ceux qui s'étaient défiés de Dieu et lui avaient désobéi fussent morts. Caleb et Josué cheminèrent avec eux, mais ils ne tombèrent pas dans le désert. L'un, comme nous l'avons vu, devint le chef de la nation à la mort de Moïse, et les conduisit dans le pays à travers le Jourdain. Et ne savons-nous rien de plus de l'autre? L'Écriture ne nous dit-elle pas ce que devint Caleb? Oui: quand Jérico et Haï, et leurs rois, et trente et un autres furent tombés par l'épée de l'Éternel et de Josué; quand ce dernier répartit en paix leurs territoires entre les tribus victorieuses d'Israël, nous lisons que les enfants de Juda vinrent à Josué en Guilgal. « Et Caleb, fils de Jéphunné, Kénizien, lui dit: Tu sais la parole que l'Éternel a dite de moi et de toi à Moïse, homme de Dieu, en Kadès-Barné. J'étais âgé de quarante ans, quand Moïse, serviteur de l'Éternel, m'envoya de Kadès-Barné pour reconnaître le pays, et je lui rapportai la chose comme elle était en mon cœur. Et mes frères, qui étaient montés avec moi, faisaient fondre le cœur du peuple;

mais je persévérerai à suivre l'Eternel, mon Dieu. Et Moïse jura en ce jour-là, disant : Si la terre sur laquelle ton pied a marché n'est à toi en héritage, et à tes enfants pour jamais ! parce que tu as persévéré à suivre l'Eternel, mon Dieu. Or maintenant, voici, l'Eternel m'a fait vivre selon qu'il en avait parlé : il y a déjà quarante-cinq ans que l'Eternel prononça cette parole à Moïse, lorsque Israël marchait par le désert, et maintenant, voici, je suis aujourd'hui âgé de quatre-vingt-cinq ans ; et je suis encore aujourd'hui aussi fort que j'étais le jour que Moïse m'envoya, et j'ai maintenant la même force que j'avais alors pour le combat, et pour aller et venir. Maintenant donc, donne-moi cette montagne, de laquelle l'Eternel parla en ce jour-là : car tu entendis en ce jour-là que les Hanakins y habitent, et qu'il y a de grandes villes fortes ; peut-être que l'Eternel sera avec moi, et je les déposséderai, comme l'Eternel en a parlé. » Représentez-vous, cher lecteur, ce vétéran à cheveux blancs. A quarante ans, lorsque tous ses compagnons, sauf un seul, ne rapportent que des paroles décourageantes, il soutient que, par la force de l'Eternel, ils sont capables d'entrer. Que sont des villes fortifiées et des fils de Hanak pour l'Eternel ? Pendant quarante ans il marche avec ses frères ; et maintenant, à quatre-vingt-cinq ans, quand l'Eternel a accompli sa parole, en les introduisant ; quand trente-et-un rois sont tués et que les tribus se partagent leurs possessions ; Caleb, aussi fort pour la guerre qu'à Kadès-Barné, quarante-cinq ans auparavant, ne demande pour héritage aucune place déjà conquise. Non ; il voudrait faire d'autres conquêtes encore, et prouver par de nouveaux faits que Dieu

a la puissance de lui donner la victoire sur ces mêmes fils de Hanak, dont, au nom de l'Éternel, il avait jadis fait si peu de cas. Il demande leur montagne et leur forteresse pour son héritage, ne doutant point que l'Éternel ne les lui donne en possession. « Peut-être que l'Éternel sera avec moi, et je les déposséderai, comme l'Éternel en a parlé. »

Rien d'étonnant que nous lisions ensuite : « Josué donc le bénit, et donna Hébron en héritage à Caleb, fils de Jéphunné. » Et en prit-il possession ? Oh ! oui ; il lui fut fait selon sa foi. « Et Caleb déposséda de là les trois fils de Hanak : savoir, Sésaï, Ahiman et Talmaï, enfants de Hanak. » Ainsi sera-t-il fait à celui que l'Éternel se plaît à honorer. Caleb avait honoré l'Éternel en se confiant en lui, quand tous les autres, excepté un, faisaient tout le contraire ; il avait honoré l'Éternel en comptant sur Lui et sur son bon pays, et en ne faisant aucun cas du tout des gigantesques fils de Hanak ; et l'Éternel l'honora en lui donnant, quarante-cinq ans plus tard, de chasser ces mêmes adversaires et de prendre Hébron, leur forteresse, pour sa portion dans le pays.

Chers lecteurs, ce n'est pas à une Canaan terrestre, mais à une céleste, que nous sommes appelés. Ce n'est pas à un pays ruisselant de lait et de miel et produisant des grappes d'Escol, et tout ce dont on peut jouir pour la vie présente et passagère, mais à un « héritage incorruptible, qui ne se peut souiller ni flétrir, conservé dans les cieux pour nous, qui sommes gardés par la puissance de Dieu, par la foi, afin que nous obtenions le salut. » Mais la foi qui entend cet appel et par laquelle nous sommes gardés pour cet héritage, est une

foi qui surmonte le monde. Si nous avons « *nos biens* » ici-bas, nous renonçons à l'héritage céleste. Nous ne pouvons avoir Christ dans le ciel comme notre trésor et notre portion, et avoir en même temps le monde comme notre portion. Si les revers de ce monde, si toutes les épreuves et les difficultés qui sont inséparables d'un sentier qui mène au ciel, nous paraissent comme des « *filis de Hanak,* » impossibles à surmonter, alors nous ne sommes pas comme Caleb. Où est notre foi? Quelles pensées devons-nous avoir de Christ et du ciel, si nous ne sommes pas prêts, par la force de Dieu, à souffrir pour l'amour d'eux? Cher lecteur, puisse quelque vieux Jéphunné trouver sa joie en vous, comme en un jeune Caleb, qui persévère à suivre le Seigneur, qui estime qu'il vaut la peine de souffrir quelque chose pour Christ et pour le ciel, fût-ce même la perte de toutes choses. Puissiez-vous avoir foi en Dieu comme Caleb, vous confier en lui pour traverser tout ce qui pourrait contrarier ou entraver votre marche, et être gardés par sa puissance pour le salut éternel.

QUESTIONS SUR « CALEB. »

1. Où fut exercée la foi de Caleb?
2. Où reçut-elle une réponse?
3. De quels douze hommes Caleb faisait-il partie?
4. Chez qui la pensée de les envoyer semble-t-elle avoir pris naissance?
5. De quels passages concluez-vous cela? (Donnez les paroles aussi bien que l'endroit.)
6. Sous la sanction de qui Moïse agit-il en les envoyant?
7. S'ils eussent été des hommes de foi, de quoi leur foi les eût-elle assuré?
8. Lesquels d'entre eux furent des hommes de foi?

9. Qui, pensez-vous, étaient les deux qui portaient la grappe de raisins sur un levier ?
10. Que dut faire Caleb, ce qui montre que les paroles de ses compagnons avaient excité du mécontentement parmi le peuple ?
11. Quelles furent les paroles de Caleb à cette occasion ?
12. Pourquoi Caleb parla-t-il ainsi ?
13. Quel fut le progrès en mal que causèrent les dix méchants espions ?
14. Jusqu'où alla le peuple dans sa rébellion ?
15. Pendant que Moïse et Aaron s'étaient jetés sur leurs visages devant l'Éternel, que faisaient Josué et Caleb ?
16. Quel en fut l'effet sur le peuple ?
17. Qu'est-ce que l'Éternel était sur le point de faire ?
18. Comment se fit-il qu'il épargna le peuple ?
19. Comment furent-ils punis de leur rébellion ?
20. Comment la fidélité de Josué fut-elle récompensée ?
21. Quelle preuve Caleb donna-t-il d'une foi et d'un courage inébranlables, quand ils eurent passé plusieurs années en Canaan ?
22. Pouvez-vous citer un passage dans le chapitre II du premier livre de Samuel, qui se vérifie dans le fait, que l'Éternel *honorait* Caleb qui l'avait *honoré* ?
23. Quelle place reçut Caleb on héritage ?
24. Qui étaient ceux qu'il en chassa ?
25. A quoi sommes-nous appelés ?
26. Par quoi sommes-nous gardés pour l'héritage céleste ?
27. Qu'est-ce qui peut nous paraître, dans la vie, comme les fils de Hanak sur notre chemin ?
28. Comment peut-on les surmonter ?



Le pain, soutien de la vie.

Il y a beaucoup de petits garçons et de petites filles, mangeant du pain chaque jour, qui ne savent pas de quoi, ou comment il est fait. Ils seront peut-être bien aises de lire quelques détails sur ce sujet.

On fait le pain avec du blé. On l'appelle le soutien de la vie, parce que nous pourrions mieux nous priver de toute autre nourriture que de pain ou d'aliments faits avec du blé. Dieu menaçait les Juifs de leur rompre le bâton du pain, s'ils péchaient contre lui (Lév. XXVI, 26; Ps. CV, 16; Ezéch. IV, 16; V, 16; XIV, 13) et le prophète Esaïe fut invité à parler dans le même sens, lorsqu'il avertit le peuple de Juda des conséquences de leurs péchés (Es. III, 1). Les enfants devraient se passer de gâteaux, de poudings et de beaucoup d'autres bonnes choses, s'il n'y avait point de blé. Quand les Israélites étaient dans le désert, où ils avaient de la manne (qui était bonne et très-agréable au goût) et des cailles chaque jour, ils murmuraient cependant constamment, parce qu'ils n'avaient point de pain (Nombres XXI, 5).



Le Labourage. — Vous savez, sans doute, que le blé sort de la terre, mais il y a beaucoup à faire pour cela, autrement il ne croîtrait pas bien. Les agriculteurs doivent d'abord labourer le sol, car il est dur, et la semence ne pourrait pas lever, si la charrue n'avait pas auparavant broyé la terre en y tra-

çant des sillons, prêts à recevoir la semence. Deux personnes regardaient un jour un homme qui labourait. Une d'entre elles dit à l'autre : « Ce champ me rappelle l'état de mon cœur ; car mon cœur était aussi dur que l'est ce terrain avant d'être labouré et je n'aurais jamais reçu la bonne semence de la Parole de Dieu, si Dieu ne me l'eût brisé par la puissance du Saint-Esprit. » Ceci est très-vrai de nous tous, et nous devons nous rappeler qu'il n'y a que Dieu qui puisse préparer nos cœurs, par son Saint-Esprit, à écouter sa parole.



Les Semailles. — Quand le sol est prêt, le semeur vient. Il parcourt le champ en y répandant sa semence de tous côtés jusqu'à ce qu'il en ait parsemé tout le terrain. On ramène ensuite la terre dans les sillons, au

moyen d'une herse, et la semence se trouve alors abritée et couverte. La parole de Dieu, c'est-à-dire la prédication de Christ crucifié, est comparée à de la semence; elle est semée dans le cœur, lorsque vous l'entendez prêcher et que vous la croyez.

La semence étant semée, les oiseaux viennent et essayent de l'enlever; il est nécessaire de placer un garçon pour veiller sur le champ, afin de les chasser. Lorsque nous entendons annoncer l'Évangile ou que nous prions Dieu, de mauvaises pensées montent souvent dans nos cœurs et nous font oublier ce qu'on nous dit ou ce que nous voulions dire. Nous devons prier Dieu de les éloigner.

Christ se compare à un semeur qui sème de la bonne

semence dans les cœurs des hommes, par la puissance du Saint-Esprit, pour leur faire produire des fruits de justice. Rappelez-vous la parabole du semeur. Puissez-vous être un de ceux qui reçoivent la semence dans la bonne terre !

Nous vous rappellerons aussi que le produit de la moisson est toujours de la même nature que la semence jetée en terre ; le froment produit du froment et ainsi de même des autres espèces de grains. La Bible y fait allusion, lorsqu'elle nous dit que « celui qui sème l'iniquité moissonnera la vanité » et que « ce qu'un homme aura semé, il le moissonnera aussi. »



La Moisson.— Le temps se passe, l'automne arrive et le blé est mûr. Les moissonneurs viennent le faucher et le lient ensuite en faisceaux ou en gerbes. C'est le plus beau moment de l'année pour le paysan ; il a été plusieurs mois dans l'inquiétude au sujet de son blé et maintenant il recueille le fruit de ses peines. De même, un vrai croyant moissonnera les fruits de sa foi au jour où Christ viendra ; et il sera recueilli par Christ dans les cieux, comme les gerbes sont recueillies dans le grenier.

Les journaliers sont payés davantage au temps de la moisson, que de coutume, aussi attendent-ils avec joie ce moment-là. De même les imitateurs de Christ recevront leur meilleure récompense à la fin. C'est alors que l'on voit si le blé a reçu quelque dommage pendant sa croissance, ou non ; si les insectes ou quel-

que autre chose lui ont causé du préjudice, les effets en sont maintenant apparents et on ne peut plus rien faire pour l'améliorer. L'ivraie croît souvent mêlée avec le blé et lui fait beaucoup de mal; lorsque le temps de la moisson est venu, elle ne peut plus lui causer de dommage. De même dans le ciel, le méchant ne pourra plus inquiéter, et ceux qui sont fatigués y trouveront le repos. La moisson est souvent mentionnée pour nous rappeler le jour du jugement. Nous sommes invités d'aller au Sauveur et il nous est dit que MAINTENANT est le jour du salut; mais quand la mort nous aura enlevés, alors ce sera trop tard. Rappelez-vous la promesse : « Ceux qui me cherchent de bonne heure me trouveront. » Vous rappelez-vous l'histoire de Ruth? Je crois qu'elle chercha le Seigneur de bonne heure.

A suivre.



Marie

ou extraits de l'Histoire morale d'une jeune fille.

TROISIÈME PARTIE. — *Un cœur trompé.*

— Papa, dit un jour tout à coup Marie, après avoir réfléchi quelque temps, papa, qu'est-ce que le cœur?

— Tu sais, ma chère, que ton cœur, dans le sens où ce mot est employé dans l'Écriture, n'est pas quelque chose que tu puisses voir.

— Oh! oui, papa, je sais cela; mais j'aimerais savoir ce que c'est.

— Tu sais qu'il y a en toi quelque chose qui aime et qui hait ; ce quelque chose est ton cœur. Quand Dieu dit : « Mon enfant, donne-moi ton cœur, » il veut dire : « Aime-moi. »

— Papa, il me semble que j'ai besoin d'aimer Dieu, mais je ne sais comment y parvenir.

— Tu sais comment tu m'aimes, n'est-ce pas ?

— Oh ! oui, papa.

— Pourtant je ne t'ai jamais dit comment tu dois m'aimer.

— Oh ! mais c'est bien différent.

— Différent . . . comment ?

— Quoi ! papa, je te vois, et je sais tout ce qui te concerne, et puis tu m'aimes.

— N'est-il personne que tu aimes, sans l'avoir jamais vu, Marie ?

— Je ne sais pas, papa ; oh ! oui, pour sûr, j'aime grand-papa, et oncle Charles et tante Caroline. Mais aussi, c'est que tu m'as souvent parlé d'eux, papa, et je sais que *tu* les aimes ; et ils m'ont envoyé des cadeaux.

— Je t'ai aussi parlé de Dieu, et tu sais que je l'aime, et il t'a fait plus de présents que qui que ce soit au monde. En outre, tu aimes quelquefois des gens qui ne t'ont jamais rien donné, et qu'aucun de nous n'a jamais vus. Ne te souviens-tu pas du petit Henri et de son porteur ?

— Oui, papa, j'aime Henri, j'en suis sûre.

— Tu vois donc qu'il est possible d'aimer les caractères de gens qu'on n'a jamais vus. Eh bien ! le caractère de Dieu est infiniment aimable ; il mérite d'être aimé plus que tout le reste ensemble. Et si tu aimes ceux qui ont été bons pour toi, pense seulement

à ce que Dieu a fait en ta faveur. Il t'a donné des parents pour prendre soin de toi, quand tu ne pouvais le faire toi-même; il t'a donné de la nourriture et des vêtements, la santé et des amis. Il a veillé sur toi de nuit et de jour; et quand tu étais malade, il t'a rétablie. Et maintenant, quand, après tout cela, il vient te dire : « Ma fille, donne-moi ton cœur, » tu réponds : « Non, je ne le puis, je ne sais pas comment m'y prendre; je puis aimer papa, maman, mes frères et mes sœurs; mais je ne puis pas aimer Dieu, qui me les donna tous. »

Marie, éclatant en sanglots, répondit : « Oh ! papa, je veux l'aimer, je l'aime. »

— Tu penses peut-être ainsi maintenant, Marie.

— Oh ! je l'aimerai toujours; je sais que je l'aimerai. — Son père sourit.

— Papa, tu ne peux voir dans mon cœur; comment sais-tu que je n'aime pas Dieu ?

— Supposons que tu viennes chaque jour me dire : Oh ! papa, combien je t'aime ! et qu'ensuite tu t'en ailles et me désobéisses, — pourrais-je te croire ?

— Non, papa.

— Eh bien ! ma chère, comment puis-je croire que tu aimes Dieu, quand, chaque jour, je te vois faire ce qu'il défend.

Marie ne put rien répliquer, ce qui mit fin à la conversation. Elle était obligée de s'avouer à elle-même que son père lui avait dit la vérité, mais cependant elle pensait que ce n'était pas là une preuve qu'elle n'aimait pas Dieu. « Je ne me serais jamais figuré, se disait-elle, que quand je suis brusque avec Georges ou que je fais quelque autre chose semblable, je

pèche contre Dieu ; au moins , je n'aurais jamais cru qu'il y fit attention et je ne m'imaginai pas non plus qu'il fût si bon ; mais maintenant je m'en souviendrai , je n'agirai plus jamais ainsi et alors papa *verra* bien que j'aime Dieu. »

Marie fut fort surprise de voir combien il était plus difficile d'être bonne qu'elle se l'était imaginé. Il lui sembla même qu'elle commettait plus de fautes que d'habitude, maintenant qu'elle désirait ardemment faire le bien ; mais c'était parce qu'elle veillait sur elle de plus près qu'auparavant. Elle ne se découragea pourtant pas, les deux ou trois premiers jours ; si elle bronchait un jour, elle recommençait le jour suivant ; mais à la fin, elle commença à s'impatienter, et se lassa d'une vigilance aussi constante. Enfin, lorsque sa résolution fut tout à fait oubliée et que, sans s'en rendre compte, elle fût peu à peu retombée dans toutes ses anciennes habitudes, elle fut ramenée à la réflexion par le récit que lui fit son père des souffrances et de la mort de Christ. Elle écouta avec une vive attention, puis d'un air indigné, elle se mit à exprimer sa haine pour les Juifs et sa compassion pour le Sauveur.

— Papa, combien y a-t-il d'années que Christ était sur la terre ?

— Environ dix-huit-cents ans, ma chère.

— Oh ! papa, n'aurais-tu pas aimé à vivre dans ce temps-là ; quant à moi, je l'aurais bien voulu. Je lui aurais donné ma maison, mon lit, tout ce que j'aurais eu, et il n'aurait pas dit : « Le Fils de l'Homme n'a pas un lieu où reposer sa tête. » Combien j'aurais voulu vivre alors ! nous aurions empêché ces vilains, ces cruels

Juifs de le tuer. Oh ! combien je les déteste, et, toi, papa ?

— Je n'ose pas dire ce que j'aurais fait, Marie ; si nous avons vécu quand Christ vivait, nous l'aurions probablement traité comme les Juifs l'ont fait.

— Papa, tu ne penses pas que j'aurais aidé à crucifier le Christ ?

— Comment puis-je ne pas croire la Bible, Marie ? la Bible qui nous dit que tous les cœurs sont semblables.

— Oh ! papa, je n'aurais jamais, jamais . . .

— Marie, ces mêmes « vilains et cruels Juifs » pensaient d'eux-mêmes, précisément ce que tu penses de toi. Ils disaient : « Si nous avons été dans les jours de nos pères, nous n'aurions pas pris part avec eux au sang des prophètes » (Matth. XXIII, 30), et pourtant tu vois qu'ils firent infiniment plus mal que leurs pères.

Une pause.

— Mais, papa, je ne vois pas que cela me regarde ; je n'ai jamais fait de telles choses.

— Ma chère, tu n'as point eu d'occasion de montrer ta haine et ton mépris de Christ de la même manière que les Juifs ; mais ne l'as-tu pas fait tout aussi évidemment en d'autres manières ? Tu dis comment tu aurais aimé le Sauveur, si tu avais vécu alors, — pourquoi ne l'aimes-tu pas maintenant ? Tu dis que tu lui aurais donné tout ce que tu aurais eu, mais quel sacrifice as-tu jamais fait pour lui ? Tu aurais voulu être un de ses disciples, mais tu lui désobéis chaque jour. Quand je te verrai maîtriser tes penchants, devenir aimable, douce et soumise, faisant tout ce qui est en ton pouvoir pour plaire à Christ, je serai plus disposé

à croire que, si tu avais vécu lorsqu'il était sur la terre, tu aurais tout quitté pour le suivre.

Marie, toute désolée, se mit à pleurer bien fort. Elle ne pouvait croire que son cœur fût aussi mauvais que son père le décrivait, et cependant elle n'osait pas le dire, tandis que sa conduite n'était pas meilleure. Elle se souvenait de sa première conversation avec son père et des efforts passagers qui en étaient résultés et elle s'étonnait de les avoir déjà oubliés. Cependant, elle résolut « d'essayer de nouveau » et de commencer le lendemain matin, — car Marie, comme d'autres personnes plus âgées, ne datait jamais ses plans de réforme du moment *présent* — pour faire tout ce qu'elle pensait qui plairait à Christ. Pour le présent, elle renvoyait la chose, quelque peu consolée par ses bonnes résolutions, et elle s'en alla s'amuser à faire des maisons avec son frère Georges. Tant les impressions de l'enfance sont fugitives.

A suivre.



Extrait de « Mon frère Ben ».)

J'en viens maintenant à l'accident qui m'arriva vers la fin de ma troisième année de service. Il s'agit d'une

*) Cet extrait est tiré d'un petit livre, intitulé « Mon frère Ben », ouvrage écrit dans le même esprit que « l'oncle Jabez », dont nous avons parlé le mois dernier. Tous les deux ont été traduits de l'anglais par M. S. Bérard, Pasteur, à Aigle, et se trouvent en vente à la librairie E. Beroud, à Genève.

chute que je fis du haut d'un escalier, en trébuchant sur une cruche d'eau qu'on avait laissée sur le palier par inadvertance. J'avais un enfant dans les bras, ce qui m'empêcha d'apercevoir la cruche et de reprendre mon équilibre. Je ne sais comment cela se fit, mais quand j'y songe, je suis encore toute émue de reconnaissance à la pensée que la chère petite créature que je portais n'eut aucun mal. On la trouva serrée dans mes bras, tandis que je gisais sans connaissance au pied de la rampe. Mais j'étais, par contre, tellement blessée moi-même que je ne pouvais me mouvoir et que, lorsque l'on essaya de me relever, je poussai de douloureux gémissements. Je ne me rappelle que très-indistinctement ce qui se passa les jours suivants; seulement, je sais qu'on envoya chercher ma mère et monsieur Scott, et que ma bonne maîtresse me témoigna une grande affection.

Après quelques semaines de souffrances continuelles, je pus enfin être transportée à la maison; mais monsieur Scott et d'autres chirurgiens secouaient la tête tristement. Ils me dirent avec ménagement que jamais je ne serais capable de rentrer en service, et que je ne recouvrerais peut-être jamais le libre usage de mes membres. L'épine dorsale avait reçu une commotion si terrible, que je resterais probablement, et pour le reste de mes jours, disaient-ils, à la charge des miens.

Impossible de décrire le chagrin, le désespoir que me causa cette nouvelle! Je ne pouvais m'empêcher de murmurer et de me révolter contre cette dispensation. — « Cela est cruel, bien cruel! » m'écriai-je, le cœur plein d'amertume, et, dans l'excès de ma douleur, je refusais toute espèce de consolation.

Ma bonne mère essaya de me ramener à de meilleurs sentiments, et la chère petite Patience mêlait ses pleurs aux miens. Elle se penchait sur ma couche, m'embrassait et m'accablait de caresses, me suppliant de prendre courage. Mais tout cela demeurait sans effet, et mon âme révoltée était pleine de mauvaises pensées contre Dieu.

Enfin, mon frère Ben vint me voir, et sa présence me rendit un peu de calme. Mais, dès qu'il fut reparti, mes sombres pensées, mon insurmontable tristesse et mon désespoir m'assaillirent de nouveau.

Je ne veux pas perdre trop de temps ici à parler de moi ; j'ajouterai donc en peu de mots que Dieu me prit en pitié et se servit de cet accident pour faire un grand bien à mon âme. Cette partie de mon histoire serait longue et douloureuse s'il fallait tout raconter ; mais je sortis victorieuse enfin de cette épreuve, et je pus dire : *« Il m'a été bon d'avoir été affligée, afin que j'apprenne les statuts. »* (PSAUME CXIX, 71.)

Au bout de plusieurs mois de souffrance, on pensa nécessaire de me transporter à Londres, pour y consulter un des plus habiles chirurgiens de la capitale. C'était la dame chez laquelle j'avais servi qui nous donnait ce conseil, et qui voulait absolument se charger de toute la dépense. On en écrivit donc à mon frère, qui s'empessa de quitter son étroit logement pour en prendre un plus vaste et plus commode, où je serais plus rapprochée du célèbre docteur. Lorsque tout fut prêt, je partis accompagnée de ma mère. Le voyage fut très-fatigant, car j'étais très-faible, et on était obligé de me porter dans la voiture et de m'en descendre comme un petit enfant.

Je fus profondément touchée et attendrie, en voyant les preuves de sollicitude et de tendresse que Ben me prodigua à cette époque, en songeant aux grandes dépenses que je lui occasionnais, sans que je pusse en aucune façon alléger pour lui ce fardeau. Je me souviens qu'un jour, tandis que j'étais étendue sur un sofa et qu'il était assis près de moi, je lui en dis quelques mots. Il me répondit en riant : « Chère petite folle de Caroline, pour quelle raison penses-tu donc que les frères viennent au monde, si ce n'est pour aider à leurs sœurs, quand elles sont dans la peine, et pour leur servir en tout temps d'appui et de soutien ? »

Alors, il me pria de chasser de mon esprit toute préoccupation au sujet de ses dépenses, attendu, disait-il, qu'il pouvait très-bien les supporter, puisqu'il avait maintenant de très-bons appointements.

— « Je ne serai jamais bien riche, je présume, ma chère Caroline, dit-il un autre jour, quoique je ne dédaigne point l'argent, je te l'assure; mais, si je ne pouvais en partager la jouissance avec ceux que j'aime le plus, je préférerais presque n'en point avoir. »

Que répliquer à de telles paroles? aussi me contentai-je de saisir sa main et de la presser sur mes lèvres.

Au bout d'un certain temps, je repris des forces et je commençai à marcher, quoique très-péniblement. Un peu plus tard encore, mes forces ayant augmenté, il fut question que nous retournerions chez nous, maman et moi. Mais Ben ne voulut pas entendre parler de départ pour moi, et il fut convenu, en définitive, que maman rejoindrait seule le reste de la famille, tandis que Patience viendrait me soigner à sa place.

Tous ces mouvements causaient de nouvelles dépenses à mon frère ; mais il faisait tout avec tant de joie et de bonne humeur qu'il nous imposait silence. Il nous disait qu'avec des émoluments comme les siens plus d'un père de famille suffirait aux besoins de sa maison. Comme on reconnaissait bien là ce bon frère ! ce qui n'empêche pas que, comme je l'ai su plus tard et comme je m'en doutais bien alors, il était obligé de s'imposer de grandes privations, pour pouvoir suffire à tout.



Que nos jours sont rapides.

Notre temps passe, et notre enfance
S'écoule et fuit sans s'arrêter ;
Et chaque jour notre existence
Semble plus vite se hâter.
A peine on voit le printemps naître,
Que de l'été suivent les jours,
Puis vient l'automne et, comme un maître,
L'hiver en termine le cours.

Où sont maintenant les années
Où j'étais un petit enfant ?
Hélas ! elles se sont fanées
Comme la faible fleur d'un champ !
Il me semblait que de leur course
Je ne verrais jamais la fin :

Mais, comme périt une source,
Leurs jours se sont taris soudain.

Ainsi passera ma jeunesse :
Ses ans aussi seront très-courts.
Oui, comme au soir le soleil baisse,
Bientôt se tariront mes jours.
Et si Dieu veut que sur la terre
J'arrive jusqu'aux cheveux blancs,
Au bout de ma longue carrière
Comme un songe seront mes ans.

Ah ! je veux donc en ce voyage,
Si court, si prompt, si passager,
Comme un agneau docile et sage,
Marcher tout près du bon Berger.
Sous son regard, toute ma vie
S'écoulera comme un beau jour,
Et la route en sera finie,
Quand il voudra, dans son amour.

Tiens donc, Jésus, en ta clémence,
Tiens mon âme bien près de toi !
Qu'ainsi ma rapide existence
Se passe toute sous ta loi !
Et si tu veux qu'à mon enfance
Se borne ma course ici-bas,
Je sais, ô Dieu ! qu'en ta présence
M'introduira mon dernier pas.

Toute chair est comme l'herbe, et toute la gloire de l'homme comme la fleur de l'herbe : l'herbe est séchée et sa fleur est tombée ; mais la parole du Seigneur demeure éternellement ; et c'est cette parole qui vous a été évangélisée. (1 Pierre I, 24, 25.)



ENTRÉE DE BETHLÉEM.

Guilgal et Bokim.

Que de pensées et de souvenirs se rattachent parfois aux noms de certains endroits! Aux lecteurs de l'histoire suisse il n'est pas besoin d'expliquer les allusions que l'on fait au Grutli et à Morgarten. Le serment des Trois anciens patriotes et la première victoire des Confédérés sont si bien connus, que le nom de l'endroit suffit pour rappeler l'événement qui y eut lieu. Si nous en venons à l'Écriture, des noms tels que Bethléem, Gethsémané, le Calvaire, se lient instantanément aux souvenirs sacrés de Celui qui naquit dans le premier, qui fut en agonie dans le second, et dont la croix fut dressée sur le troisième. De

telles associations d'idées ne sont pas rares avec les noms de l'Ancien Testament. Quel est le lecteur attentif de la Bible, auquel Babel ne suggère pas la pensée de *confusion* ? Béthel, celle de *la maison de Dieu* ? et Gossen, celle de *l'abondance* ? Les deux noms qui se trouvent en tête de cet article ne sont pas tout d'abord aussi significatifs ; mais les idées qu'ils rappellent, si l'on étudie ce sujet, seront bientôt jugées propres à faire placer ces noms sur le même rang que ceux que nous avons cités.

Guilgal était le lieu du premier campement d'Israël dans le pays de Canaan. Là ils dressèrent les douze pierres, prises du Jourdain, comme témoignage des merveilles que Dieu avait faites en les amenant à pied sec à travers le grand fleuve. Là furent circoncis tous les hommes d'Israël qui étaient nés dans le désert. Ce fut même de ce fait que la place tira son nom. « Et l'Eternel dit à Josué : Aujourd'hui j'ai roulé de dessus vous l'opprobre d'Egypte. Et ce lieu a été nommé Guilgal (c'est-à-dire *roulant*) jusques à aujourd'hui. » Le peuple était maintenant entièrement consacré à Dieu, selon l'ordonnance divine et la position glorieuse à laquelle la puissance de Jéhova les avait amenés. Ce fut à Guilgal qu'ils firent la pâque et le lendemain ils mangèrent du vieux blé du pays que l'Eternel leur avait donné. Ce fut de Guilgal qu'ils partirent pour aller assiéger et prendre Jérico, et ils y retournaient chaque soir de la semaine, pendant laquelle ils faisaient le tour de la ville. De Guilgal, le lieu de la consécration à Dieu, ils allèrent en avant vers le jour glorieux dont il est dit : « Et il n'y a point eu de jour semblable à celui-là, ni avant, ni après, l'Eternel exau-

çant la voix d'un homme ; car l'Eternel combattait pour les Israélites ; » et ils retournaient à Guilgal après les victoires de ce jour-là et de chaque jour. « Après quoi Josué, et tout Israël avec lui, s'en retournèrent au camp à Guilgal. » Ces mots reviennent plusieurs fois et donnent à Guilgal une importance que le nom lui-même n'aurait jamais fait supposer. *Le lieu de la complète et permanente séparation d'avec les nations et consécration à Dieu est le lieu de la victoire et de la force permanentes.* Ah ! que mes jeunes lecteurs chrétiens s'en souviennent ! La mort à tout ce que nous sommes naturellement, comme étant « dans la chair, » est le sentier de la vie, le secret de la force et le gage d'un triomphe certain sur tous nos ennemis spirituels. Pour nous, chrétiens, la « circoncision » n'est pas celle qui est « faite par dehors en la chair, » mais « celle qui est du cœur, en esprit, non pas dans la lettre ; et la louange n'en est point des hommes, mais de Dieu. » « Nous sommes la circoncision, » dit encore Paul, en parlant de lui-même et de ses frères en Christ ; « nous qui servons Dieu en esprit, et qui nous glorifions en Jésus-Christ, et qui n'avons point de confiance en la chair. » Tels étaient, mais seulement extérieurement, Josué et Israël, pendant les jours de Josué. Le camp fut à Guilgal jusqu'à ce que la guerre avec les Cananéens eût mis Israël en possession du pays ; alors Silo, où fut dressé le tabernacle du Seigneur, devint leur paisible rendez-vous. Il y a deux passages qui montrent, de la manière la plus impressive, ce qui résulta de ce fait, qu'Israël était ainsi gardé dans le lieu de la séparation et de la consécration à Dieu. « L'Eternel donc donna à Israël tout le pays qu'il avait juré de

donner à leurs pères; et ils le possédèrent et y habitèrent. Et l'Éternel leur donna un parfait repos tout alentour, selon tout ce qu'il avait juré à leurs pères; et il n'y eut aucun de tous leurs ennemis qui subsistât devant eux; mais l'Éternel livra tous leurs ennemis en leurs mains. Il ne tomba pas un seul mot de toutes les bonnes paroles que l'Éternel avait dites à la maison d'Israël; tout arriva » (Jos. XXI, 43-45). C'est le premier passage. Avant de citer le second, je voudrais faire remarquer que nous ne devons pas supposer que tous les Cananéens avaient été détruits. Un grand nombre l'avaient été, et l'on s'était emparé d'une portion assez considérable du pays pour que le peuple de Dieu pût s'y établir tranquillement, s'il voulait. Mais ils n'auraient pas dû s'y établir ainsi; et dans l'autre passage, trop long pour le rapporter en entier, Josué leur rappelle, d'un côté, ce que l'Éternel avait fait pour eux, et de l'autre, il les encourage à persévérer dans le sentier où la victoire est assurée. « Je suis devenu vieux, fort avancé en âge. Vous avez vu aussi tout ce que l'Éternel, votre Dieu, a fait à toutes ces nations à cause de vous; car l'Éternel, votre Dieu, est celui qui combat pour vous. » Il leur dit comment il a partagé entre eux par le sort les contrées encore occupées par les nations, et il ajoute: « Et l'Éternel, votre Dieu, les chassera de devant vous et les dépossèdera. Fortifiez-vous donc de plus en plus pour garder et faire tout ce qui est écrit au livre de la loi de Moïse. » Il les met en garde contre l'idolâtrie et dit: « Mais attachez-vous à l'Éternel, votre Dieu, comme vous avez fait jusqu'à ce jour. C'est pour cela que l'Éternel a dépossé de devant vous des nations grandes et fortes; et, quant

à vous, nul n'a subsisté devant vous jusqu'à ce jour. » Il les avertit encore solennellement de se garder de toute alliance avec ceux qui restent et dit : « Or voici, je m'en vais aujourd'hui par le chemin de toute la terre ; et vous connaîtrez dans tout votre cœur et dans toute votre âme, qu'il n'est point tombé un seul mot de toutes les bonnes paroles que l'Éternel, votre Dieu, a dites de vous : tout vous est arrivé ; il n'en est pas tombé un seul mot. »

Cher jeune lecteur chrétien, désirez-vous au terme de votre course terrestre, avoir l'assurance bien évidente à vos yeux de la fidélité du Seigneur à chaque parole qu'il a prononcée ? Demandez-vous comment vous pouvez être comme Paul qui, dans sa dernière lettre, s'écrie : « Car, pour moi, je vais maintenant être mis pour l'aspersion du sacrifice, et le temps de mon départ est proche. J'ai combattu le bon combat, j'ai achevé la course, j'ai gardé la foi. Au reste, la couronne de justice m'est réservée ; et le Seigneur, juste juge, me la rendra en cette journée-là ? » — Désirez-vous ressembler à ce fidèle soldat de Jésus-Christ, et demandez-vous comment cela pourra jamais être ? *Que Guilgal vous donne la réponse.* Vous avez déjà cherché un refuge contre le juste jugement de Dieu sous le sang de Christ, votre Pâque, qui a été sacrifié pour vous. Vous êtes déjà devenu vivant, de mort que vous étiez, par celui qui fut livré pour vos offenses et qui est ressuscité pour votre justification. Dieu s'est ainsi montré *pour* vous, comme il était *pour* Israël, en les amenant à travers la Mer Rouge. Vous avez déjà traversé le Jourdain, et vous êtes uni à Christ, non-seulement comme ressuscité, mais comme monté au

ciel. « Vivifiés ensemble, ressuscités ensemble et assis ensemble dans les lieux célestes, en Jésus-Christ. » C'est seulement en tant qu'un avec Christ, que vous êtes exhorté à laisser tout ce qui est de l'Égypte derrière vous, comme cela eut lieu à Guilgal. « Faites votre compte que vous êtes mort au péché, mais vivant quant à Dieu, par Jésus-Christ notre Seigneur. » C'est là être vraiment circoncis de cœur. Soyez, en pratique, ce que vous êtes en Christ. Ne vous contentez de rien moins que cela. Ne vous permettez rien autre. Ne donnez aucune occasion à la chair. Ne cherchez jamais à vous complaire à vous-mêmes. Ne désirez ou n'essayez jamais de faire votre propre volonté. Soyez ce que vous faites profession d'être — chrétiens. C'est ainsi que Dieu sera avec vous ; ainsi que vous triompherez dans vos luttes, et que vous ferez des progrès dans les voies de Dieu. Non pas que, par là, vous ayez ou vous désiriez avoir un fondement quelconque pour la propre satisfaction. Non ; Christ sera votre seul fondement et votre seul appui ; mais, à la fin, au lieu de regarder en arrière avec des regrets inutiles sur une vie dépensée pour vous-mêmes, pour le monde et pour le péché, et sur votre âme sauvée tout juste et comme à travers le feu, vous jouirez de Christ comme de celui qui, dans son amour, vous a conduit dans le chemin, à l'issue duquel vous le voyez prêt à vous recevoir. Sans doute nous aurons tous assez de choses à regretter, en faisant la revue de notre pèlerinage ; mais nous ne voyons aucun mot de regret dans les derniers adieux de Paul. Josué aussi et Caleb ne parlent que de la fidélité de l'Éternel, dont ils avaient fait amplement et pleinement l'expérience ; et ce que Dieu fit pour ces

trois, il peut le faire pour nous. Oh ! de la foi ! un œil simple ! un entier dévouement ! Puissions-nous apprendre la leçon de Guilgal, éprouver la force et moissonner les victoires dont cette leçon est le secret.

Quel lieu différent que Bokim ! « Or l'Ange de l'Eternel monta de Guilgal à Bokim, et dit : Je vous ai fait monter hors d'Egypte, et je vous ai fait entrer au pays dont j'avais juré à vos pères, et j'ai dit : Je n'enfreindrai jamais mon alliance que j'ai traitée avec vous ; et vous aussi vous ne traiterez point d'alliance avec les habitants de ce pays ; vous démolirez leurs autels. Mais vous n'avez point obéi à ma voix. Qu'est-ce que vous avez fait ? Et j'ai dit aussi : Je ne les chasserai point de devant vous, mais ils seront à vos côtés, et leurs dieux vous seront en piège. » Ainsi vous voyez que l'ange Jéhovah avait été à Guilgal. Non que sa présence se fût montrée là par quelque victoire signalée sur l'ennemi, ou par une délivrance d'Israël, comme à la Mer Rouge, au Jourdain ou à Jéricho ; non ; c'était en secret que l'Eternel avait été à Guilgal, mais sa présence là avec le peuple qui était si entièrement séparé pour lui, était ce qui les faisait réussir partout ailleurs. Et maintenant il a quitté Guilgal et se fait connaître à Bokim ; mais comme sa voix est changée. Le peuple n'était plus les circoncis de Guilgal, morts à l'Egypte et consacrés à l'Eternel, qui les avait amenés dans son bon pays. Hélas ! non : « Et le peuple avait servi l'Eternel tout le temps de Josué, et tout le temps des anciens qui avaient survécu à Josué, et qui avaient vu toutes les grandes œuvres de l'Eternel, lesquelles il avait faites pour Israël. » Mais cette génération avait passé et leurs descendants avaient péché contre l'E-

ternel, comme Lui-même, sous la forme d'un ange, le déclara à Bokim. Et quel fut l'effet des paroles de l'ange? « Et il arriva qu'aussitôt que l'Ange de l'Éternel eut dit ces paroles à tous les enfants d'Israël, le peuple éleva sa voix et pleura. C'est pourquoi ils appelèrent ce lieu-là Bokim [c'est-à-dire *pleureurs*]; et ils sacrifièrent là à l'Éternel. » Ce n'est pas que l'Éternel abandonne son peuple. Il daigne même accepter leurs sacrifices, leur culte; mais Guilgal est changé en Bokim. La douleur pour le péché et ses tristes conséquences prend la place du bras étendu de l'Éternel, donnant la force et la victoire au peuple qui était mort à lui-même et au péché, et entièrement consacré au service et à la gloire de l'Éternel. Tout le livre des Juges, pour le fond et pour la forme, rappelle Bokim plutôt que Guilgal. Il raconte l'infidélité d'Israël, les châtimens qu'il recevait, la compassion de l'Éternel envers eux lorsque leurs cœurs étaient brisés et affligés, et ses diverses interventions, par des juges successifs, pour les délivrer. Comme cela diffère de cette carrière de victoires ininterrompues, dont le livre de Josué est le récit.

Cher jeune lecteur chrétien, Guilgal et Bokim sont tous deux devant toi. Que le Seigneur t'accorde d'être fidèle à ton appel céleste, mort à tout ce qui ne se rapporte pas à Christ, et ainsi, par le Saint-Esprit, occupé de Lui, afin qu'il soit glorifié dans ton corps, soit par la vie, soit par la mort. Une vie de péché et de repentir, de chutes et de relèvements, peut, par la grâce infinie de Dieu et la valeur du précieux sang de Christ, avoir le ciel pour issue. Mais c'est notre privilège béni de vivre d'une vie céleste sur la ter-

re, d'exercer une céleste influence sur nos alentours et, comme les vainqueurs dans Apocalypse II et III, d'hériter des riches résultats, pendant toute l'éternité, de la vertu de Christ accomplie dans notre faiblesse.

QUESTIONS SUR « GUILGAL ET BOKIM. »

1. Pouvez-vous rapporter, très-brièvement, quelques-uns des principaux événements qui eurent lieu à Guilgal ?
2. Qu'est-ce qui avait eu lieu dans ce jour duquel il est dit qu'« il n'y a point eu de jour semblable à celui-là ? » et où en avons-nous le récit ? (Josué X.)
3. Quel est le lieu de la victoire et de la force ?
4. Quelle fut la durée du camp à Guilgal ?
5. Quel fut plus tard le paisible rendez-vous du peuple ?
6. Jusqu'où s'était étendue la conquête du pays, lorsque Josué dit au peuple : « Je suis devenu vieux, fort avancé en âge ? » (Jos. XXIII.)
7. Qui est-ce qui entreprit de chasser le reste des habitants du pays ? et en quels termes ?
8. Quelle preuve frappante Dieu donna-t-il de sa fidélité ?
9. Quel grand exemple avons-nous dans le Nouveau Testament de la fidélité d'un chrétien ? et où avons-nous son témoignage rendu à l'époque de sa mort ?
10. Sous quel caractère, sommes-nous exhortés, dans le Nouveau Testament, à laisser tout ce qui est de l'Égypte derrière nous, comme Israël à Guilgal ?
11. De quoi l'ange Jéhovah menaçait-il Israël à Bokim ?
12. Pourquoi ce lieu fut-il appelé Bokim ?
13. Quel est, outre le salut pur et simple à la fin, le privilège du chrétien ?

L'invitation acceptée.

Un simple campagnard, doué d'une ardente piété, s'était rendu à l'église pour y assister au service du Lundi de Pâques.

Après la lecture de l'Évangile selon Jean, chap. XXI, 5-14, il se sentit tellement ému qu'il se mit à prier à voix basse, mais de manière cependant que son voisin put entendre ses paroles : « Mon cher Seigneur Jésus-Christ ! Je te prie de me faire la grâce de venir dimanche prochain dîner avec moi et ma famille. Je ne suis, à la vérité, qu'un simple paysan, mais Tu as souvent bu et mangé avec des gens de mon espèce ; je sais que tu ne me mépriseras pas. »

Tous les jours de la semaine suivante il répéta sa prière. Enfin le samedi matin il dit à sa femme : « Mon enfant, tue aujourd'hui ta plus belle poule, demain nous aurons un hôte, hôte de haut rang, et qui nous est bien cher à tous. Mets les habits de fête à nos enfants, et fais que la maison soit propre. » — La femme et les enfants se tourmentaient l'esprit pour savoir quel était cet hôte extraordinaire. Le père leur en fit un mystère, et se borna à recommander qu'on disposât toutes choses au mieux.

Ses ordres furent ponctuellement suivis. Le dimanche arriva. Notre homme était de retour de l'église. Il a sonné midi, la table est dressée, la nappe est mise et les mets sont cuits à point ; mais d'hôte, il n'en est pas venu. On attend : la femme avec anxiété, le mari avec un calme parfait.

« Tu le vois bien , il ne viendra pas , » dit la première. »

— « Oh ! que si , aie seulement patience. »

On attend encore quelque temps. Les enfants ont faim. La pauvre femme craint que les mets ne soient brûlés. — Enfin le mari , convaincu que son attente ne sera pas trompée , ordonne que l'on serve le diner.

« Venez , mes enfants , dit-il , faisons la prière. »

Toute la famille fut bien vite rangée autour de la table et le père pria :

« Viens , Seigneur Jésus , sois notre hôte , et bénis les mets que ta main nous présente. »

En ce moment on entend heurter à la porte. La femme s'empresse d'ouvrir. Qui entre ? C'est un pauvre vieillard à cheveux blancs , qui supplie au nom de Jésus qu'on lui donne un morceau de pain. Le père de famille n'en attend pas davantage. Au nom de Jésus , il se lève , s'avance vers le vieillard , le prend par la main et le fait asseoir au haut bout de la table. « Sois le bienvenu , mon cher hôte , lui dit-il , nous t'attendions. Voici la place qui t'était réservée. » Puis se tournant vers les siens : « Voyez , mes chers , ajouta-t-il , j'avais invité le Seigneur Jésus à notre diner. Je savais bien qu'Il ne me refuserait pas. Le voici , en effet , dans la personne de son pauvre frère. »

Nous ne garantissons pas l'authenticité de cette anecdote. Peut-être n'est-elle qu'une fiction. Mais même comme fiction , elle recèle , dans sa suave naïveté , des leçons que nous laissons à chacun de nos lecteurs le soin de découvrir lui-même.



Une leçon de foi.

Parabole tirée de la nature.

Si l'homme meurt, revivra-t-il ?
J'attendrai donc tous les jours
de mon combat, jusqu'à ce qu'il
m'arrive du changement.

Job XIV, 14.

— Permettez-moi de vous engager comme nourrice pour mes pauvres enfants, — disait un papillon à une chenille, qui se promenait, à sa manière indolente, le long d'une feuille de chou. — Voyez ces petits œufs, — continua le papillon ; je ne sais jusqu'à quelle époque ils resteront sans vie, et je me sens bien affaibli et malade ; si je mourais, qui prendrait soin de mes petits papillons après moi ? Ne voulez-vous pas vous en charger, bonne et douce chenille verte ? Mais prenez garde à ce que vous leur donnerez à manger ! ils ne peuvent naturellement pas vivre de votre nourriture grossière. Donnez-leur de la rosée du matin et du miel des fleurs. Vous ne les laisserez voler qu'un tout petit bout au commencement, parce que c'est impossible qu'ils sachent bien employer leurs ailes tout de

suite. Ah ! quel dommage que vous ne sachiez pas du tout voler. Mais, hélas ! je n'ai pas le temps de chercher une autre nourrice, ainsi j'espère que vous ferez aussi bien que possible. Je ne sais pas au monde pourquoi je suis venu pondre mes œufs sur cette feuille de chou. Quel singulier endroit pour la naissance de jeunes papillons ! Cependant vous serez bonne avec ces pauvres petits, n'est-ce pas ? Venez ici, prenez cette poudre d'or sur mes ailes pour récompense. Oh ! quel vertige je ressens. Chenille, vous vous appellerez pour la nourriture. A ces mots le papillon ferma les yeux et mourut — et la chenille verte qui n'avait pas même eu le temps de répondre oui ou non à sa requête, resta seule à côté des œufs du papillon.

— Pauvre dame ! la jolie nourrice qu'elle a choisie, s'écria-t-elle, et la jolie tâche qu'elle me met sur les bras ! Mais il faut qu'elle ait perdu le sens, pour demander à une pauvre créature rampante comme moi, d'élever ses beaux petits ! Ils vont bien s'inquiéter de moi, quand ils sentiront leurs ailes bigarrées sur leur dos et qu'ils pourront s'envoler aussi loin qu'ils voudront ! Ah ! comme il y a des gens bêtes, quand même ils ont des habits de couleur et de la poussière d'or sur leurs ailes !

Cependant le pauvre papillon était mort, les œufs étaient là sur la feuille de chou et la chenille verte avait bon cœur, c'est pourquoi elle résolut de faire de son mieux. Mais elle ne put dormir cette nuit-là ; elle était trop inquiète. Elle se fit mal au dos à force de marcher tout autour de ses jeunes pupilles, de peur qu'il ne leur arrivât malheur. Le matin elle se dit : « Deux têtes valent mieux qu'une. Je vais consulter

quelque animal sage en ces matières et me procurer des conseils. Comment une pauvre créature rampante comme moi, saurait-elle s'en tirer sans consulter ses supérieurs? — Mais il y avait une difficulté. — « Qui consulterait-elle? » Le chien hérissé entraînait bien quelquefois dans le jardin, mais il était si malhonnête. Pour sûr il arracherait tous les œufs de la feuille de chou par un seul mouvement de sa queue, si elle l'appelait près d'elle pour lui parler, et elle ne se serait jamais pardonné cela. Il y avait Minon, le chat, qui s'asseyait souvent au pied du pommier pour s'étendre et chauffer sa pelisse au soleil : mais il était si égoïste, si indifférent ! — Inutile d'espérer qu'il se donnât la peine de songer à des œufs de papillon.

— Je m'étonne qui est l'animal le plus sage que je connaisse? se dit la chenille en soupirant de détresse, — puis elle pensa, pensa — jusqu'à ce qu'elle se souvint de l'alouette. Elle s'imagine que celle-ci devait avoir beaucoup d'esprit et savoir bien des choses, parce qu'elle volait si haut et que personne ne savait où elle allait. Car aller très-haut (ce qu'elle ne pouvait jamais faire) était pour notre chenille l'idée de la gloire parfaite.

Dans le champ de blé voisin, vivait une alouette et la chenille lui envoya un message, pour l'engager à venir lui parler. Lorsqu'elle arriva, la chenille lui conta toutes ses difficultés et lui demanda son avis sur la manière d'élever et de nourrir des créatures si différentes d'elle-même. — « Peut-être pourrez-vous vous en informer et en apprendre quelque chose la première fois que vous irez dans vos hauteurs, » — ajouta-t-elle timidement. L'alouette dit que cela était

possible, mais elle ne satisfit pas autrement la curiosité de la pauvre nourrice. Bientôt après cependant, elle s'éleva en chantant dans le ciel bleu. Par degrés sa voix s'éteignit dans la distance, au point que la chenille verte n'entendit plus le moindre ton. C'est peu de chose de dire qu'elle la perdit de vue, car pauvrete, elle ne voyait pas loin et avait par nature une difficulté à regarder en haut, même lorsqu'elle se redressait avec le plus de soin, ce qu'elle faisait maintenant, mais en vain — de sorte qu'elle retomba sur ses pattes et recommença sa promenade autour des œufs de papillon, grignotant un brin de la feuille de chou ici et là, tout en continuant sa marche.

— Comme il y a longtemps que l'alouette est partie, s'écria-t-elle enfin. Que j'aimerais savoir où elle est dans cet instant ! Je donnerais toutes mes pattes pour le connaître ! Il faut qu'elle ait volé plus haut qu'à l'ordinaire cette fois. Comme je voudrais savoir où elle va et ce qu'elle entend dans ce ciel bleu ! Elle chante toujours en montant et en descendant, mais elle ne laisse échapper aucun secret. Elle est très, très... prudente !

Et la chenille fit encore une fois le tour des œufs de papillon.

Enfin on entendit la voix de l'alouette. La chenille sauta presque de joie et ne fut pas longtemps sans voir l'oiseau s'abattre sur le jardin en baissant la voix.

— Des nouvelles ! des nouvelles ! de glorieuses nouvelles, amie ! gazouilla l'alouette ; mais le mal, c'est que vous ne voudrez pas me croire.

— Moi, je crois tout ce qu'on me dit, répliqua tout de suite la chenille.

— Très-bien, alors je vais vous dire premièrement ce que mangeront ces petites créatures— et l'alouette fit signe du bec vers les œufs. — Que pensez-vous que ce soit? Devinez!

— De la rosée et du miel des fleurs, à ce que je crains, soupira la chenille.

— Rien de cela, vieille dame! Quelque chose de plus simple. Quelque chose que vous pourrez vous procurer très-facilement!

— Il n'y a rien du tout que je puisse me procurer facilement... excepté des feuilles de choux, — murmura la chenille avec détresse.

— Excellent! ma bonne amie! s'écria l'alouette; vous avez trouvé. C'est avec des feuilles de choux en effet que vous devez les nourrir.

— Jamais! cria la chenille indignée. Les dernières paroles de leur mère mourante me l'ont défendu.

— Leur mère mourante n'entendait rien à cela, — continua l'alouette; pourquoi donc me questionner, puis ne pas croire ce que je dis? Vous n'avez ni foi, ni confiance.

— Oh! je crois tout ce qu'on me dit, répondit la chenille.

— Mais non, vous ne le faites pas, répliqua l'alouette, Vous ne voulez pas même me croire pour la nourriture et ce n'est que le commencement de mon histoire. Dites, chenille, que sortira-t-il de ces œufs?

— Des papillons, certes, dit la chenille.

— Des chenilles, chanta l'alouette, et vous le verrez en son temps. — Là-dessus elle s'envola, car elle n'avait pas envie de rester à contester sur ce point avec son amie.

— Je croyais l'alouette sage et bonne, — observa la douce chenille, recommençant sa ronde autour des œufs, — mais au lieu de cela, je vois qu'elle est folâtre et impertinente. Peut-être que cette fois-ci elle est montée trop haut. Ah ! c'est une pitié lorsque des gens qui planent si haut sont ignorants et grossiers malgré cela. Je m'étonne également de ce qu'elle peut voir là-haut et de ce qu'elle y fait.

— Je vous le dirai, si vous voulez me croire, — chanta l'alouette en descendant de nouveau.

— Je crois tout ce qu'on me dit, répéta la chenille d'un air et d'un ton aussi graves, que s'il en était bien réellement ainsi.

— Alors je vous dirai encore une chose, s'écria l'alouette, car la meilleure de mes nouvelles la voici : Un jour vous serez vous-même un papillon.

— Vilain oiseau ! vous méprisez mon infériorité — vous êtes, je le vois, aussi cruelle que folle ! Allez-vous-en ! dit la chenille, je ne veux plus de vos avis.

— Je vous l'ai bien dit que vous ne me croiriez pas, fit l'alouette piquée à son tour.

— Je crois tout ce qu'on me dit, répondit la chenille, c'est-à-dire..... elle hésita, tout ce qu'il est raisonnable de croire. Mais venir me dire que les œufs de papillons sont des chenilles, et que les chenilles cessent de ramper pour avoir des ailes et devenir papillons ! — Alouette ! vous êtes trop sage pour croire de pareilles bêtises, parce que vous savez que c'est impossible !

— Je ne sais point cela, — répondit l'alouette avec chaleur. Que je rase les champs de blé de la terre, ou que je monte dans les cieux profonds, je vois tant de

choses merveilleuses, que je ne sais pas de bonne raison pour n'en pas découvrir davantage. Oh ! chenille, c'est parce que vous rampez, parce que vous n'allez jamais plus loin que votre feuille de chou, que vous pouvez dire d'une chose quelconque : Elle est impossible.

— Absurde, cria la chenille, je sais tout aussi bien que vous, d'après mon expérience et ma capacité, ce qui est possible et ce qui ne l'est pas. Regardez mon long corps vert et cette quantité de jambes, et puis après parlez-moi d'ailes et d'une robe de plumes colorées. Folle !

— Folle vous-même, Madame Sagesse, riposta l'alouette indignée, folle d'essayer de raisonner sur ce que vous ne pouvez comprendre. N'entendez-vous pas comme mon chant s'enfle de réjouissance, lorsque je m'élève vers ce monde de mystère et de merveilles là-haut ? Oh ! chenille, ce qui vous vient de là, recevez-le comme moi par la confiance.

— C'est ce que vous nommez...

— Foi, interrompit l'alouette.

— Comment apprendrai-je la foi ? demanda la chenille.

A ce moment elle sentit remuer quelque chose à son côté. Elle se retourna — huit ou dix petites chenilles vertes se mouvaient sous ses yeux et avaient déjà fait un semblant de trou à la feuille de chou. Elles sortaient des œufs du papillon.

La honte et l'étonnement remplirent notre verte amie, mais la joie les remplaça bientôt, car, si le premier miracle était possible, le second pouvait l'être aussi. — Enseignez-moi votre leçon, alouette, dit-

elle — et l'alouette lui chanta les merveilles de la terre et les secrets du ciel. Et tout le reste de sa vie, la chenille parla à ses parents du moment où elle deviendrait papillon.

Mais personne ne la crut. Malgré cela elle avait appris de l'alouette la leçon de la foi et lorsqu'elle entra dans sa tombe de chrysalide, elle répéta : « Un jour je serai papillon. » Ses parents crurent qu'elle perdait la tête et dirent en soupirant : « Pauvre amie ! »



Marie

ou extraits de l'Histoire morale d'une jeune fille.

QUATRIÈME PARTIE. — *Efforts inutiles.*

Le lendemain, Marie se leva, la tête pleine de sa résolution et avec l'ardente espérance qu'elle parviendrait à l'observer. Pendant la matinée rien ne vint la troubler et elle se réjouissait déjà à la pensée d'avoir passé la moitié d'une journée sans commettre une faute. L'après-midi, elle était assise près du feu et lisait une nouvelle, lorsque sa mère lui demanda d'aller chercher dans la chambre voisine une écuelle de lait pour le hébé. Marie en était justement à l'endroit le plus intéressant de l'histoire ; elle n'était pas du tout disposée à quitter son livre, elle marchait lentement en continuant à lire, jusqu'à ce que sa mère lui dît de mettre son livre de côté, vu qu'elle ne pouvait faire deux choses à la fois. Alors elle

jeta le livre et courut chercher le lait avec une telle précipitation qu'elle en versa une partie en chemin. « Doucement, doucement, ma fille, » dit sa mère; Marie vola relever son livre; mais lorsqu'elle vint reprendre sa place, elle vit que Georges avait pris la petite chaise sur laquelle elle avait été assise et qu'il la traînait en triomphe par la chambre.

— C'est ma chaise, Georges; laisse-la-moi, dit-elle avec impatience. L'enfant n'y fit pas attention, mais continua à traîner la chaise en l'appelant son poney.

La mère demanda à sa fille si une autre chaise ne lui irait pas tout aussi bien; mais Marie l'avait déjà arrachée à son frère qui se mit à pleurer.

— Marie! dit sa mère d'un ton de reproche.

— C'est ma chaise.

— Je le sais, ma chère; mais n'aurais-tu pas pu en prendre une autre? cela aurait obligé ton frère, et il ne t'aurait pas longtemps privée de la tienne.

— Je n'aime pas les autres chaises, elles sont si hautes.

— Mais ne devons-nous jamais faire ce que nous n'aimons pas? Si tu n'y avais pas tenu si fort, tu n'aurais eu aucune difficulté à la lui céder. En outre, ton frère t'aurait rendu la chaise, si tu avais parlé avec douceur et bonté, en lui offrant quelque autre chose à la place.

— Je ne le crois pas, il me prend toujours tout.

— J'espérais, Marie, que tu aurais reconnu ta faute, mais puisque tu persistes à te justifier, je veux que tu ailles dans ta chambre et que tu y restes jusqu'à ce que tu sois dans un état d'esprit plus convenable.

Ce fut pour Marie une triste conclusion de la journée.

Elle employa le premier quart d'heure à pleurer, en partie de dépit d'avoir dû laisser le livre qu'elle lisait, en partie du chagrin d'avoir manqué à sa résolution, et en partie de colère. Alors elle repassa toutes les circonstances de sa faute et essaya de les faire paraître pour elle aussi favorables que possible. D'abord, elle se dit qu'elle ne redescendrait pas du tout ce soir-là, elle voulait ainsi se punir elle-même, afin que sa mère s'alarmât de ce qu'elle restait si longtemps au froid. Cependant en réfléchissant que, dans ce cas, son père serait informé de sa mauvaise conduite, elle s'efforça de prendre un air serein, quoique sans aucun sincère sentiment de repentir et d'humilité. En descendant au parloir, elle trouva sa mère occupée aux soins domestiques. Son père n'était pas rentré et lorsqu'il le fut on ne fit aucune allusion à la faute de Marie. Il était exténué de fatigue et ne parla pas avec ses enfants comme de coutume. On les envoya au lit de bonne heure, mais Marie ne reposa pas sa tête sur son oreiller avec le même doux sentiment de propre satisfaction. Malgré les excuses dont elle cherchait à apaiser sa conscience, elle ne pouvait s'empêcher de trouver que sa conduite avait été bien différente de celle qu'aurait approuvée le doux et humble Jésus. Mais c'était la première tentation, et c'était si vexant d'être interrompue lorsqu'elle lisait et de devoir toujours céder à Georges. Le lendemain elle voulait essayer de nouveau, ne pas se fâcher et laisser faire à Georges ce qu'il voudrait.

Peut-être que si la tentation se fût présentée de la manière qu'elle s'y attendait, elle aurait tenu cette résolution ; mais elle vint sous une forme à laquelle elle n'était pas préparée. Son père promit, si rien d'inat-

tendu ne survenait, de prendre Marie et son frère l'après-midi pour une promenade en voiture. C'était un plaisir dès longtemps espéré et cette perspective la mit de bonne humeur. Chacun sait combien il est facile de bien faire en de telles circonstances. Marie s'acquitta de tout ce qui lui était demandé à la satisfaction de sa mère, elle était disposée à obliger chacun, elle caressa William, lui permit de jouer avec sa poupée et sut retenir une exclamation passionnée qui s'élevait sur ses lèvres, quand elle vit un des bras de la poupée disloqué par le rude traitement du petit garçon.

Fière de cette victoire et contente d'elle-même et de tout le monde, Marie pleine de joie dansait dans la chambre, en attendant que son père l'appelât, ayant mis son chapeau une demi-heure avant le moment, quand le père fut soudainement appelé à aller visiter une personne que l'on croyait mourante. Il partit immédiatement, disant à Marie qu'il était fâché de ce désappointement, mais qu'il la prendrait un autre jour. Le mécompte de Marie fut en proportion de sa satisfaction précédente. Fondant en larmes aussitôt que son père eut quitté la maison, elle se mit à dire qu'il en était toujours ainsi; qu'elle était continuellement désappointée, et que maintenant elle ne croyait pas aller jamais en voiture.

Après avoir écouté quelque temps ses murmures impatients, sa mère lui demanda si elle comprenait à qui ses plaintes s'adressaient et qui était celui qui ordonnait tous les événements. Marie le savait bien, mais elle ne trouvait pas pour cela qu'il fût plus facile de se soumettre; sa volonté était en opposition à la volonté de Dieu, et son cœur se rebellait contre lui.

Quoique n'ayant qu'imparfaitement la conscience de ces sentiments, ils l'effrayèrent pourtant et elle s'efforça de les bannir, mais en vain. Même lorsqu'elle avait, par un violent effort, réussi à apaiser, pour quelques instants, ses murmures de rébellion, l'imagination lui peignait sous de vives couleurs les plaisirs qu'elle aurait eus, et de nouveau son dépit et sa vexation reprenaient le dessus. On pourrait supposer que Marie aurait été convaincue, par ces mauvais sentiments, que son père avait dit la vérité, en affirmant qu'elle n'aimait pas Dieu ; mais ce ne fut pas le cas. Le cœur humain est si ingénieux pour trouver des excuses à ses fautes, que Marie se persuada qu'on ne pouvait attendre de personne d'être patient dans une aussi cruelle affliction et que si elle était vexée pour un petit moment, ce n'était rien, pourvu qu'elle aimât Dieu tout le reste du temps.

Nous ne pouvons décrire tous les efforts que fit Marie, et leurs résultats. Comme dans le premier cas, ils furent peu à peu abandonnés et oubliés ! Ils ne furent pas cependant tout à fait inutiles, car au bout de quelque temps, elle commença, malgré qu'elle en eût, à admettre la conviction, qu'il n'y avait point d'amour pour Dieu dans son cœur. D'abord elle avait pris l'amour et la gratitude égoïstes, que chacun peut éprouver en retour de bienfaits reçus, pour une affection sincère. Elle était trop contente d'elle-même, à cause de ses bonnes résolutions, et s'imaginait que Dieu aussi était content d'elle. Dans ces circonstances il n'était pas difficile pour elle de se tromper relativement à ses sentiments envers lui.

Mais lorsque ses tentatives de réforme échouèrent,

l'impatience et le mécontentement qu'elle en éprouva contre elle-même s'étendirent aussi jusqu'à Dieu. Il lui devint désagréable de penser à Dieu, et elle chercha, autant que possible, à ne plus y penser. Ainsi avec sa *propre* satisfaction intérieure, sa satisfaction envers Dieu disparut.

Cependant ce ne fut que bien lentement, que Marie y devint sensible. Comme ses sentiments étaient ardents et facilement excités, elle fut généralement fort affectée et pleura abondamment, en écoutant la conversation de son père; or, il était aisé de prendre ces émotions naturelles pour de l'amour et de la reconnaissance. Et si elle trouvait difficile de croire qu'elle n'aimait pas Dieu, bien moins encore pouvait-elle être convaincue qu'elle le haïssait. Son père se donna beaucoup de peine pour la convaincre de l'inimitié de son cœur et de la nécessité d'être née de nouveau.

A suivre.



J'étais mort dans ma misère,
 Sans Dieu, sans espoir, sans foi;
 Quand j'appris que sur la terre
 Jésus était mort pour moi.
 Jésus, mon ami suprême,
 Sur moi veille, Il l'a promis,
 J'aime Jésus; Jésus m'aime
 Comme un berger sa brebis.





LA PETITE MARIE DANS SON CABINET D'ÉTUDE.

Marie

ou extraits de l'Histoire morale d'une jeune fille.

CINQUIÈME PARTIE. — *Nouveaux efforts.*

Après la conversation, dans laquelle le père de Marie avait cherché à la convaincre qu'en réalité elle n'aimait pas Dieu, Marie ne prit plus le même plaisir à penser à Dieu. Elle ne pouvait voir pourquoi sa sainteté et sa justice étaient si essentielles à sa gloire, ou pourquoi un Être moins sévère n'aurait pas droit à autant d'amour et de respect. En même temps, elle ne pensait pas plus mal d'elle-même ; il lui semblait que Dieu était devenu moins aimable, tandis qu'elle aurait dû précisément comprendre qu'elle ne l'aimait pas.

Elle ne savait encore rien de la méchanceté désespérée de son cœur, mais elle ne tarderait pas à l'apprendre par une douloureuse expérience.

Un jour son père, en revenant à la maison, trouva Marie en larmes. « Qu'y a-t-il, ma chère ? » demandait-il. Marie sanglota plus violemment qu'auparavant mais ne répondit pas.

Sa mère dit que Marie s'était fâchée contre Georges et lui avait pris un de ses livres avec tant de violence qu'elle l'avait blessé. Son père parut fort préoccupé de la chose, mais il ne dit rien durant un moment, tandis que Marie, qui ne craignait rien tant que le déplaisir de son père, était accablée de honte et de détresse. Enfin il dit :

— Marie, lorsque tu commis une semblable faute la semaine dernière, je te dis que, comme tu étais un être raisonnable, je préférerais te diriger par la raison plutôt que de te réprimer par la crainte. Je t'expliquai ce qui résulterait pour toi de la tendance de te laisser aller à ton caractère, et je te dis combien il te serait plus difficile dans quelques années d'arriver à avoir de l'empire sur toi-même. Je croyais que tu m'avais alors promis de faire un effort pour te surmonter, n'en fut-il pas ainsi ?

— Oui, papa, dit Marie en sanglotant ; je voulais essayer et je pensais, quand tu me parlais si amicalement, que je ne me fâcherais plus jamais de ma vie. J'essayai pendant quelque temps, mais je l'oubliai de nouveau, et — et —

— Mais, ma chère enfant, comment puis-je avoir quelque confiance en tes promesses ? tu y as si souvent manqué.

— Je le sais, papa, je ne puis pas en dire la raison. Si jamais un jour je me crois sûre de ne plus faire le mal, le jour suivant j'oublie tout et fais les mêmes choses.

— Je puis t'en dire la raison, Marie; c'est ton mauvais cœur dont je t'ai si souvent parlé.

— Je ne vois pas ce que je puis y faire alors, papa.

— Tu dois d'abord sentir que tu es blâmable, que c'est ta propre faute si tu ne peux faire mieux; et alors, comme une pécheresse perdue, tu dois aller à Christ pour être sauvée. Tes efforts n'ont pas réussi, parce qu'ils ont été faits par ta propre force; et tant que tu compteras sur toi-même, tu ne réussiras jamais.

— Papa, crois-tu que si j'essayais de toutes mes forces, je ne pourrais m'empêcher de me mettre en colère?

— (*Souriant.*) Je croyais, ma chère, que tu avais déjà essayé de toutes tes forces!

— (*Rougissant.*) Eh bien, papa, — tu sais — mais —

— Mais tu pensais que tu pourrais faire un peu plus encore, si tu essayais de toutes tes forces. Eh bien, ma chère, je crois que tu ne peux te garder d'aucun péché sans le secours de Dieu.

— Pas même pendant un jour, papa?

— Pas pour un moment.

— Oh! papa, je pourrais m'enfermer seule dans une chambre, et ne parler, ni bouger de tout le jour.

— Cela ne ferait rien à la chose; tu pourrais encore pécher.

— Comment, papa?

— La parole de Dieu défend tout aussi bien les pen-

sées et les sentiments coupables, que les paroles et les actions, et la solitude donnerait abondamment occasion aux premières. Mais, mettant de côté pour le moment les pensées et les sentiments, tu ne serais pas même capable de passer un jour sans commettre quelque faute évidente, à moins que tu n'eusses l'assistance du Saint-Esprit.

L'orgueil de Marie prit fin à cette remarque. Elle était sûre qu'elle n'était pas tout à fait aussi mauvaise. Elle serait certainement bonne pendant un jour et elle l'avait déjà été auparavant. Elle ne le dit pas à son père, car elle craignait qu'il ne lui fit une leçon sur sa bonne opinion d'elle-même; mais il le lut sur son visage.

— Je vois, dit-il, que tu ne me crois pas. Eh bien, ma chère, essaye par toi-même. La dépravation du cœur est une vérité que chacun doit apprendre pour lui-même; et on ne l'apprend que par de vains efforts souvent répétés, et sous l'enseignement de l'Esprit de Dieu.

Quant à Marie elle n'avait pas oublié ses chutes précédentes; mais avec les illusions ordinaires à un cœur non-renouvelé, elle se flattait de pouvoir faire encore mieux. Son orgueil était mortifié à l'idée de reconnaître sa dépendance, et elle résolut de faire tout son possible pendant un jour au moins.

Le lendemain matin, Marie dormit plus tard que de coutume, et la domestique qui vint la réveiller eut quelque peine à y réussir. C'était une bonne fille, mais ce matin-là, étant pressée, et voyant qu'il était impossible de réveiller Marie par des paroles, elle la saisit et la secoua un peu rudement. Cela, il faut l'avouer, n'était

pas très-agréable, et Marie ne le trouva nullement de son goût.

— Laissez-moi ! dit-elle avec dépit ; je ne me lèverai pas la moitié si tôt, puisque vous m'avez secouée ainsi.

— Votre papa et votre maman sont levés et le déjeuner est presque prêt, dit la fille.

Le nom de son père rappela heureusement à Marie sa résolution et la réveilla tout à fait, quelque peu honteuse. Elle se leva silencieusement et tâcha de se rappeler ce qu'elle avait dit, et de rechercher si elle avait manqué à sa résolution. Somme toute, elle conclut que cela « n'était rien, » d'autant plus qu'elle était à moitié endormie lorsqu'elle parlait. Ainsi bien décidée à redoubler de vigilance, elle descendit pour déjeuner. Après le déjeuner et la prière, Marie, comme de coutume, s'assit près de sa mère pour coudre pendant une heure. Elle n'aimait guère l'ouvrage à l'aiguille, et les heures assignées à cette occupation l'enuyaient ordinairement beaucoup, à moins que sa mère ne les rendit moins longues en racontant une histoire. Ce matin-ci il n'y eut ni histoire ni conversation, car sa mère avait des lettres à écrire. Pour suppléer à cette privation, Marie s'abandonna follement à penser combien ce serait « joli, » si elle n'avait point d'ouvrage à faire, et si elle pouvait lire des livres d'histoire tout le jour, ou si elle était la fille d'un gentilhomme, et avait des domestiques pour la servir et une voiture pour se promener, un beau palais et un jardin à elle. Marie ne considérait pas que ces vaines et folles imaginations ne faisaient que rendre sa situation réelle plus désagréable.

Elle se laissa tellement dominer par ces idées que son ouvrage était à peu près terminé, avant qu'elle s'aperçût qu'elle cousait du mauvais côté.

— Oh, quelle honte ! s'écria-t-elle. Maman, je devrai défaire tout ce que j'ai fait.

Sa mère regarda, et dit à Marie qu'elle était très-fâchée, ajoutant qu'elle ne devait pas parler avec tant d'impatience ; personne n'était à blâmer qu'elle-même. La meilleure chose qu'elle pût faire maintenant, c'était d'en prendre joyeusement son parti.

Mais Marie ne se sentait pas du tout disposée à être gaie ou de bonne humeur. Dépitée et mécontente, elle se mit à défaire l'ouvrage en disant que cela lui prendrait toute la matinée et qu'elle ne pourrait pas lire un mot. Elle n'oubliait pas sa résolution cette fois, le souvenir en était assez fort pour retenir toute autre manifestation de ses sentiments, mais non pas pour l'empêcher de s'y laisser aller intérieurement. Elle tira le fil et l'ouvrage dans toutes les directions, cependant, à la fin, faisant de nécessité vertu, elle s'appliqua sérieusement et la tâche fut achevée. Elle ne pouvait décider bien positivement si la journée était perdue ; « elle s'était, il est vrai, impatientée un moment, et qui ne l'aurait fait ! » mais elle eut bientôt passé là-dessus.

Quand sa mère eut fini d'écrire, elle coupa une orange en deux parties, en invitant Marie à en prendre une et à donner l'autre à Georges. Un des morceaux était un peu plus grand que l'autre, et Marie se disant à elle-même : « Je suis la plus grande et ainsi je dois avoir le plus grand, » prit celui-ci et donna l'autre à Georges. Elle agissait d'après l'impulsion égoïste du moment, mais un instant après, sa conscience lui fit des

reproches. Elle regarda pour voir si sa mère l'avait observée ; elle l'avait fait évidemment, quoiqu'elle ne dit rien, et Marie se sentit mortifiée et vexée.

— Je puis aussi bien renoncer d'essayer pour aujourd'hui, pensa-t-elle. Combien j'ai été nigaude, pour un petit morceau d'orange ! Il est sûr qu'il n'y a rien là de *très-mal*, mais, — le souvenir du matin lui revenant — je crois que ce jour est gâté, j'essayerai de nouveau demain.

Marie éprouvait ce qu'éprouvent quelques enfants lorsqu'ils ont fait une tache à leur cahier d'écriture. « Oh ! peu importe comment le reste de cette page est écrite, nous voulons l'arracher et faire mieux la suivante. » Aussi comme elle avait « renoncé à essayer, » elle semblait se sentir libre de faire tout ce qui lui plairait.

Il faudrait trop de temps pour détailler chacun des efforts de Marie et ses résultats — ils échouèrent tous complètement ; elle ne fut jamais capable de se rappeler avec satisfaction les événements du jour. Ou elle avait manqué de respect à sa mère, ou elles s'était impatientée contre Georges, ou elle avait été désobligeante, égoïste, ou de quelque autre manière, elle avait succombé à la tentation. Une des raisons, pour laquelle elle était si souvent désappointée, consistait peut-être dans le fait que ses efforts ne duraient jamais plus de deux ou trois jours, au bout desquels elle était généralement mal à l'aise et retombait dans ses habitudes ordinaires d'inattention et de négligence.

Ces chutes réitérées la surprenaient pourtant et l'affligeaient. Qu'est-ce que cela voulait dire ? Parfois elle s'expliquait la chose par les circonstances particu-

lières de sa faute, qui semblaient la pallier en quelque sorte. D'autres fois elle s'adressait à elle-même toute espèce de rudes épithètes sur sa négligence et sa folie. En même temps, si quelqu'un d'autre lui avait appliqué les mêmes titres, elle en aurait été grandement offensée. Elle n'était pas non plus disposée à reconnaître sa dépendance et à sentir le besoin de la force divine. Au contraire, elle n'en devenait que plus déterminée à remporter la victoire à chaque nouvel effort, car son orgueil était engagé et intéressé dans la lutte, et l'orgueil est merveilleusement persévérant.

La pauvre Marie pensait qu'elle n'avait jamais rencontré la moitié autant de tentations et de difficultés qu'alors, qu'elle essayait d'être bonne. Il lui semblait que chacun et chaque chose conspiraient contre elle. En cela elle avait peut-être raison; depuis qu'elle avait expérimenté la perversité de son cœur, les tentations pouvaient être nécessaires pour la développer. Beaucoup ont, sans doute, réussi à effectuer une réforme extérieure sur les mêmes principes d'orgueil et de propre justice, avec lesquels Marie commença ses efforts; mais comme il vaut mieux être enseigné par des succès à sentir le besoin d'une nouvelle vie et de la force d'en haut, que de bâtir sur un fondement de justice propre et de périr à la fin.

Marie, cette fois, avait tellement fait l'expérience de son inhabileté à faire le bien que, dans son entendement et sa conscience, elle était convaincue du besoin qu'elle avait de l'assistance divine. Mais, comme nous l'avons observé, cette conviction ne produisit pas l'humilité, ou du moins ne toucha pas son cœur, qui était toujours orgueilleux et rebelle contre Dieu. Elle se re-

gardait comme infortunée plutôt que coupable; comme un être qui faisait les plus grands efforts pour faire le bien, mais qui en était empêché par son mauvais cœur, — par quelque chose, selon elle, tout à fait distinct d'elle-même.

Cependant, comme maintenant elle se sentait disposée à reconnaître sa dépendance en paroles, elle supposa que c'était tout ce que son père avait désiré. « Papa avait raison, » pensa-t-elle, en disant que je ne pourrais pas être bonne sans la force de Dieu, mais maintenant que j'en suis convaincue, je veux le prier chaque jour.

Elle sentit comme s'il y avait quelque chose de très-méritoire à faire cet aveu et comme si Dieu lui aurait des obligations de ce qu'elle le prierait. Sans doute, elle supposait que sa prière serait immédiatement exaucée, et que toutes difficultés s'évanouiraient maintenant devant elle.

A suivre.



L'incendie.

Un de vos jeunes amis, qui vous aime beaucoup, désire vous raconter quelque chose et en même temps, avec l'aide du Seigneur, vous adresser un sérieux avertissement. Que Dieu, dans sa grâce, bénisse ces lignes pour le bien éternel de vos âmes.

Je fus témoin, il y a quelque temps, d'une terrible scène. Si vous eussiez été à D... par une soirée froide du mois de Janvier 1864, vous auriez pu entendre les pas précipités de beaucoup de gens criant : « Au

feu ! au feu ! » ainsi que le roulement du tambour qui annonçait que véritablement il s'agissait d'un incendie.

A cet appel, hommes, femmes et enfants s'acheminaient avec rapidité au lieu indiqué pour porter secours. Arrivés sur la scène, vous auriez vu une immense manufacture de laine dévorée par les flammes qui sortaient déjà par de nombreuses fenêtres. Autour de la maison une foule de personnes, mettant en usage tous les moyens possibles, formant diverses chaînes pour alimenter les pompes à incendie, jouant de leur mieux, sans pouvoir empêcher la fureur du feu qui, dans quelques instants, envahit toute la manufacture. C'était un affreux spectacle ; les flammes qui s'élevaient dans les airs avec impétuosité, comme des fusées, répandaient une grande clarté tout autour et consternaient tous les assistants.

En ce moment je rencontraï une jeune personne de ma connaissance qui, toute impressionnée à la vue de ces choses, m'adressa ces paroles : « Que c'est triste ! » — Oui, lui répondis-je, et très-sérieux. Et que sera-ce, quand la terre et tout ce qu'elle renferme brûlera entièrement, selon le témoignage de la Parole de Dieu ? »

Je vous prie, chers amis, d'ouvrir votre Nouveau Testament et de lire avec tout le sérieux convenable ces passages, 2 Pierre, III, 7, et 2 Thess. I, 7-8.

Permettez, je vous prie, ces quelques questions que je me propose d'adresser à votre conscience, en désirant qu'elles vous rendent sérieux, car elles sont de toute importance pour le bien éternel de vos âmes.

Jeunes amis, en présence de ces vérités solennelles, exposées dans les versets que vous avez lus, quel est l'objet de vos affections ? Est-ce Jésus ou le monde ?

A quoi aimez-vous à consacrer votre temps et à quoi prenez-vous surtout plaisir ? Est-ce à la bonne Parole de la grâce de Dieu et à ce qui est durable, ou bien est-ce aux amusements et aux vanités trompeuses de ce pauvre monde qui passe ? Oh ! chers enfants, je vous en supplie au nom de vos plus chers intérêts, réfléchissez sérieusement à ces choses.

Si c'est Jésus que vous aimez, mes chers enfants, si c'est Lui qui tient la première place dans vos cœurs ; si c'est Lui que vous avez pris pour votre refuge assuré, comme étant la véritable Arche préservatrice contre les jugements, — alors vous êtes heureux certainement, vu que vous êtes unis étroitement avec celui qui bientôt va paraître pour exercer ces jugements. Mais s'il n'en est pas ainsi (comme cela est peut-être le cas de plusieurs d'entre vous), chers enfants, ne mettez pas de retard à vous occuper sérieusement de ces choses, ne vous donnez pas de repos jusqu'à ce que vous ayez trouvé la paix en Jésus-Christ, ne cherchez pas, je vous en supplie, à vous étourdir sur ce sujet, car le temps est court, très-court ; d'un moment à l'autre, vous pourriez passer de ce monde dans l'éternité. Sans retard donnez votre cœur au Seigneur Jésus, dont l'amour pour vous a été manifesté si grandement à la croix. Aujourd'hui ou peut-être jamais !

Bientôt la voix de l'Archange se fera entendre et Jésus apparaîtra dans la nue. Bienheureux sont ceux qui iront à sa rencontre, (et qui est celui d'entre vous qui ne le désire pas ?) car la tribulation et les jugements seront le partage de ceux qui resteront.

Chers enfants, rappelez-vous la sentence qui a été prononcée sur ce pauvre monde coupable.

Le pain , soutien de la vie.

(Suite et fin de la page 86.)



Séparation du froment d'avec la paille. — Quand le blé est moissonné, on l'amène à la maison. Dans certains pays les gerbes sont entassées et recouvertes de chaume; dans d'autres, on les serre dans des granges.

Lorsque le paysan pense que le moment est venu d'envoyer vendre son blé au marché, il se met à le battre; c'est-à-dire que des hommes frappent les gerbes avec un instrument, appelé fléau, pour séparer le grain de la paille*; puis on le vanne pour en chasser la balle. Ce grain est alors mis dans des sacs. La balle est très-légère et s'envole facilement par le vent; elle est d'une petite valeur en comparaison du grain. Aussi notre Sauveur compare les hommes méchants à de la balle et ceux qui l'aiment, à du froment.

Voici encore en quels termes Jean-Baptiste parle de Jésus (Matth. III, 12): « Il a son van en sa main, et il nettoiera entièrement son aire; et il assemblera son froment au grenier, mais il brûlera la balle au feu qui ne s'éteint point. »

* On a maintenant des machines pour battre le blé et d'autres pour le vanner.

Le blé réduit en farine. — Le blé doit être ensuite porté au moulin; là il est mis entre deux pierres, l'une d'elles tourne et le grain est bientôt réduit en poudre. Il y a plusieurs sortes de farines : Les unes



sont beaucoup plus belles et plus fines que les autres, et c'est avec celle-là que l'on fait le pain le meilleur et le plus blanc. Les Israélites devaient offrir de la farine dans leurs sacrifices à l'Éternel, et ce devait être de la plus fine farine. Souvenons-nous que, dans le service de Dieu, nous devons nous efforcer de faire sa volonté aussi parfaitement que nous en sommes capables. Nous recevons tous, chaque jour, beaucoup de grâces, mais nous sommes enclins à les oublier; et nous sommes encore plus enclins à oublier les plus grandes grâces; celles qui se rapportent à notre éternel bonheur. Oh! puissions-nous ne pas être reconnaissants!

Fabrication du pain.

— La farine est maintenant prête à être changée en pain. Pour cet effet elle est mélangée avec de l'eau et un peu de sel, et pétrie, ce qui en fait ce qu'on appelle la pâte; on y met aussi du



levain, ce qui rend le pain léger et agréable au goût. On chauffe le four et quand il est prêt on y met la pâte en forme de pains, pour les cuire. Un four doit être

très-chaud. Le prophète Malachie, parlant du jugement de Dieu contre les méchants, dit : « Voici, le jour vient, ardent comme un four; tous les orgueilleux, et tous les méchants seront comme du chaume; et ce jour qui vient, a dit l'Éternel des armées, les embrasera et ne leur laissera ni racine, ni rameau. » Qui pourra subsister devant ce feu éternel ? Oh ! mes chers enfants, tournez-vous donc vers le Sauveur, il est prêt, il veut vous sauver, et seul il peut vous sauver de la colère à venir. Quand vous mangez du pain, pensez au bon Sauveur, qui est le véritable *Pain* qui descendit du ciel pour nourrir et rassasier nos âmes. Il dit : « Je suis le Pain vivifiant qui suis descendu du ciel; si quelqu'un mange de ce pain il vivra éternellement » (Jean VI).



Conclusion. — Maintenant vous savez comment croît le blé et comment on en fait du pain. Peut-être vous ne pensiez pas à toute la peine qu'il faut prendre pour faire du pain. Vous souvenez-vous d'où vient

tout ce travail ? Quand Adam eut péché, Dieu lui dit : « Tu mangeras ton pain à la sueur de ton visage, » ce qui signifie qu'il n'obtiendrait pas de pain sans beaucoup de peine.

Mais il est aussi écrit que l'homme ne vivra pas de pain seulement. Le pain ne nourrit que son corps, il ne peut nourrir son âme, c'est pourquoi Christ descendit du ciel, afin que nous fussions sauvés. Il dit : « Je suis le Pain de vie. Celui qui croit en moi, n'aura point

de faim ; » ce qui signifie que tous ceux qui sentent les misères du péché et qui, craignant la colère de Dieu, viennent à Jésus, reçoivent le pardon et la paix, sont aimés de Dieu, et rendus capables aussi de l'aimer et de faire sa volonté. C'est là le vrai bonheur. Ne voulez-vous pas dire comme les disciples : « Seigneur, donne-nous toujours de ce pain-là » ?

Mes chers enfants, si vous vous reconnaissez coupables devant Dieu, si vous sentez le mal qui est dans vos propres cœurs, si vous désirez être délivrés du péché et de la condamnation, criez à Jésus et il vous entendra. Il dit : « Je ne mettrai point dehors celui qui viendra à moi. » Demandez à Dieu qu'il vous amène à comprendre le besoin que vous avez du Sauveur et de son salut. Souvenez-vous aussi que comme le pain nourrit et fortifie le corps, ainsi le Sauveur, qui s'appelait lui-même le Pain qui est descendu du ciel, fortifie l'âme. Il descendit du ciel, et souffrit la mort de la croix, afin de nous laver de nos péchés dans son sang précieux. C'est Christ seul qui opère en nous, par la puissance du Saint-Esprit, nous excitant à vouloir et à faire ce qui lui est agréable. Le pain rend les gens bien portants et propres à supporter la fatigue. Ainsi Christ peut nous fortifier, et nous rendre capables d'accomplir sa volonté. Nous avons chaque jour besoin de pain ; nous avons chaque jour et tout le jour besoin de la grâce et de la force de Christ. La prière du Seigneur nous enseigne à dire : « Donne-nous aujourd'hui notre pain quotidien, » et ainsi nous devrions chaque jour rechercher Christ, le suppliant d'être toujours avec nous, et lui rappelant sa promesse : « Je ne te laisserai point, je ne t'abandonnerai point. »

Le message inattendu.

Mes jeunes lecteurs n'ont-ils jamais été témoins de l'effet produit par un message inattendu ? Vous étiez peut-être tous assis à table comme à l'ordinaire ; vos parents, frères, sœurs, hôtes, tous à leur place. Le repas était commencé ; le père découpait, la mère servait ses alentours ; et vous paraissiez tous heureux. De douces plaisanteries, des sourires aimables, des éclats de joie, tout disait combien vos esprits étaient libres et déchargés de tout fardeau ; quand tout à coup quelqu'un est entré et a chuchoté à l'oreille de votre père, ou donné un billet à votre mère. Que pouvait-ce être ? Leurs joues pâlissent ; leur front se contracte ; la parole leur manque ; ils bégayent quelques mots entrecoupés d'excuses presque inintelligibles. Sous le poids affreux de la douleur, la mère s'évanouit, le père quitte la chambre et tous les assistants tombent des hauteurs de la réjouissance dans les profondeurs de l'angoisse et de la détresse. Quel *était* le message ? Que *contenait* ce billet ? Peu importe. La douleur est sacrée, et ce n'est pas à nous de fouiller dans ses retraites, de pénétrer ses ombres lourdes et profondes. Ce peut être la mort de quelque parent ; ou la ruine, pire que la mort, de quelque bien-aimé absent. Eh bien ! cela suffit, ne cherchez pas davantage ; mais, cher lecteur, si vous avez eu le sort d'être témoin d'une telle scène, le jour qui l'a vue est un jour marquant dans l'histoire de votre vie. Vous ne l'avez pas oublié et vous ne l'oublierez jamais. Jusqu'à votre

dernière heure, ce jour-là et les effets de ce message inattendu seront gravés dans votre souvenir en caractères que rien ne peut effacer.

Dans le cas que nous considérons maintenant le temps manquait complètement pour que de tels effets fussent produits, et le porteur du message fut le seul témoin de ce qui se passa.

Mais d'abord, je veux rappeler à mes jeunes amis ce qui leur a déjà été souvent répété : la différence entre les temps de l'Ancien et ceux du Nouveau Testament. Durant presque tout le temps de l'Ancien Testament, Dieu demeurait au milieu de son peuple terrestre, Israël, les gouvernant comme leur Roi, et traitant les nations d'alentour suivant la manière dont elles traitaient son peuple d'Israël. Même pour ce peuple, la loi d'alors était : « œil pour œil, dent pour dent ; » or le Seigneur Jésus, en citant ces paroles, ajoute : « Mais moi, je vous dis : Ne résistez point au mal ; mais si quelqu'un te frappe à la joue droite, présente-lui aussi l'autre. » Il est nécessaire de se rappeler ce changement total de dispensation, lorsque nous jetons un regard rétrospectif sur les scènes que décrit l'Ancien Testament.

Nous avons vu, le mois dernier, comment, au commencement du livre des Juges, l'ange de l'Eternel monta, — de Guilgal où l'opprobre d'Egypte avait été roulé de dessus le peuple, — à Bokim, le lieu des pleurs. Dans ce livre, par conséquent, nous ne voyons pas l'Eternel conduisant ses armées à la victoire comme dans Josué ; mais Dieu ayant pitié de ce peuple et suscitant des Juges pour les délivrer, quand, par leurs péchés, ils s'étaient attiré la misère et avaient

été livrés aux nations d'alentour qui les avaient asservis. Si Israël eût été fidèle, — s'il eût gardé la position de vraie séparation pour Dieu, dont Guilgal était l'expression — ils eussent été maîtres de toutes ces nations-là. Mais, hélas ! ils péchaient contre l'Eternel ; et l'Eternel permit qu'un ennemi d'abord, puis un autre les opprimât. Ces oppresseurs étaient de méchants hommes, ennemis de Dieu aussi bien que de son peuple ; et quand les enfants d'Israël s'humiliaient, déploraient leurs péchés et criaient à Dieu pour être délivrés, il leur envoyait la délivrance en suscitant quelqu'un pour frapper et détruire leurs ennemis.

Un des premiers de ces oppresseurs fut Cusan-Rischathajim, roi de Mésopotamie, auquel Israël fut asservi pendant huit ans. L'Eternel les délivra de sa main au moyen de Hothniel, fils de Kénaz, frère cadet de Caleb. Après cela le pays fut en repos pendant quarante ans. Puis Hothniel mourut, « et les enfants d'Israël se mirent encore à faire ce qui déplait à l'Eternel, » ce qui amena de nouveau sur eux les châtiments de sa main, et celui dont il se servit cette fois comme d'une verge fut Héglon, roi de Moab. Il avait pour alliés les enfants de Hammon et d'Hamalek, et pendant dix-huit ans les Israélites furent asservis à ce puissant ennemi. A la fin de cette terrible période, les enfants d'Israël crièrent à l'Eternel, et l'Eternel leur suscita un libérateur, Ehud, Benjamite, homme perclus de la main droite. Les enfants d'Israël envoyèrent par lui un présent à leur tyran. Selon toute apparence, ils ignoraient ses intentions, lorsqu'il se mit en chemin pour faire leur message. Il avait aussi un message de la part de Dieu. A nous, dans les temps du Nouveau

Testament, un tel message paraît étrange, mais l'Écriture dit expressément, que « l'Éternel leur suscita un libérateur ; » et nous ne devons pas oublier le droit de Dieu de punir ses ennemis et de délivrer son peuple par les moyens qu'il juge à propos d'employer pour cela.

Ehud se fait une épée à deux tranchants longue de huit pouces environ. Il la cacha sous son vêtement, quand il apporta le présent à Héglon, lequel, est-il dit, « était un homme fort gras. » Il paraît que le présent était porté par d'autres, et que Ehud fut celui qui parla au roi en le lui offrant. Représentons-nous le monarque, triomphant à la pensée du total abaissement auquel il a réduit les Israélites, qui reconnaissent ainsi son autorité sur eux, non-seulement en payant le tribut qu'il leur imposait, mais en lui envoyant ce présent de grande valeur par les mains d'Ehud. Mais soudain, Ehud revint vers lui et lui dit : « O roi ! j'ai à te dire quelque chose en secret. » « Tais-toi, » dit le monarque, et tous ses courtisans se retirèrent aussitôt. Le roi est assis dans une salle d'été ; lourd et peut-être à charge à lui-même, car il est si gras, il s'assied pour entendre le message secret que l'ambassadeur veut lui communiquer. Quel moment ! Ehud dit : « J'ai un message de Dieu pour toi. » Le roi se lève, Ehud avance sa main gauche, prend son épée de dessus sa cuisse droite, l'enfonce dans le ventre du roi, sort par le porche, fermant à clef derrière lui les portes de la chambre. Les serviteurs viennent et, trouvant les portes fermées à clef intérieurement, ils en concluent que leur maître a couvert ses pieds et s'est endormi. Ils attendent tant qu'ils en sont honteux, et alors, ouvrant les portes, ils trouvent « leur

seigneur étendu mort à terre. » Cependant Ehud a eu le temps de s'échapper. Il sonne la trompette, proclame la mort d'Héglon, et rassemble les enfants d'Israël autour de lui. Ils se saisissent des passages du Jourdain contre les Moabites, et ayant gagné cet avantage, dix mille Moabites sont tués, Israël est délivré, Moab est soumis et le pays jouit du repos pendant quatre-vingts ans.

« J'ai un message de Dieu pour toi. » C'était un message de jugement: message solennel et terrible, en vérité. Sans avoir le temps d'*expliquer*, d'un côté, et d'*écouter*, de l'autre, ce qu'était ce message, l'épée fut plongée dans le flanc du monarque et sa vie retirée en un instant. L'épée était le message. Dans un sens, Dieu n'envoie pas de tels messages maintenant. Sapa-
role n'autorise personne à ôter la vie à son prochain, à l'exception du magistrat lequel est investi du pouvoir de vie et de mort, « et qui ne porte pas l'épée en vain. » Dieu a ainsi voulu, que « celui qui répand le sang de l'homme, par l'homme son sang sera répandu. » Mais tandis que la parole de Dieu dans l'Évangile parle de son amour et nous commande de nous aimer l'un l'autre, nous ne devons pas oublier que, comme Dieu de providence, il dirige toutes choses. Pas un passe-
reau ne peut tomber à terre sans sa permission; et ainsi, tous les événements, agréables ou douloureux, peuvent être considérés comme autant de messages de Dieu. Dans ce sens, il peut y avoir encore des messages de jugement. L'orage qui brise ou renverse le bateau, faisant une partie de plaisir le dimanche, porte sur ses voiles ce texte: « J'ai un message de Dieu pour toi. » A qui est-il adressé? Peut-être à un

élève de l'école du Dimanche que son maître a anxieusement attendu pour commencer la classe. Peut-être à quelque jeune homme que ses parents ont averti et supplié, mais en vain, et maintenant la cruelle tempête s'élève avec son « message de Dieu, » plonge le jeune téméraire sous la vague également cruelle, et, comme Héglon, il est précipité en la présence de Dieu qu'il a défié. La balle qui, sur quelque champ de bataille en Amérique ou ailleurs, perce la poitrine de quelque débauché, qui, après avoir brisé le cœur de ses parents, s'enrôla sans un accès de désespoir, est bien aussi comme l'épée d'Ehud et pourrait porter de même ces paroles : « J'ai un message de Dieu pour toi. »

Mais le grand message de Dieu maintenant est un message de miséricorde. Cet écrit que vous lisez, chers enfants, vous arrive avec ces paroles : « J'ai un message de Dieu pour toi. » Remarquez l'individualité de ce message : « pour toi ; » pour toi qui as entre les mains le quarante-deuxième numéro de la **BONNE-NOUVELLE**. Peut-être as-tu lu tous les quarante-un numéros précédents, et, en outre, cherché les passages dans la Parole de Dieu pour répondre aux questions et entendu la bonne nouvelle des livres de nombreux messagers de Dieu qui te l'ont proclamée. Serais-tu encore inconverti ? encore loin de Dieu, étranger à Christ, sans paix, esclave de Satan et exposé à une mort plus affreuse que celle à laquelle Héglon, roi de Moab, succomba. Cher lecteur, « j'ai un message de Dieu pour toi ! » Quel est-il ? Qu'il y a encore de l'amour dans le cœur du Père pour t'accueillir, si comme un enfant prodigue, périssant de faim, tu es disposé à retourner dans la maison d'un Père. Il y a encore dans le sang

de Christ, rédemption et pardon des péchés. Il y a encore une porte ouverte pour entrer dans les demeures du repos sans fin. Dieu veuille faire parvenir ce message à ton cœur ! Le monde est une pauvre, une misérable part. Vous pouvez en essayer, mais il ne vous satisfera jamais. Vous pouvez essayer de porter à vos lèvres sa coupe de plaisir, mais ceux qui l'ont vidée avant vous ne parlent que de l'amertume et de l'angoisse qui étaient au fond. Croyez-les, croyez la parole de Dieu, et ne recommencez pas l'expérience pour vous-mêmes. Croyez le message de miséricorde, de grâce, d'amour, de paix céleste et des joies les plus pures, — le message qui, dans ce moment, est mis une fois de plus sous vos yeux. Il vient de Dieu. Il s'adresse à toi. Ne le méprise pas ; ne le néglige pas. Ne mets pas le livre de côté avant que tu puisses dire : « J'ai entendu le message de miséricorde de Dieu, et je le crois. Il me dit que Dieu est amour, et je le crois. Il me dit qu'il a donné son Fils, et je le crois. Il me dit que Christ est mort et je le crois. Il me dit que, quoiqu'il ne pût être injuste, même pour me pardonner et me sauver, il a établi Christ comme propitiatoire, par la foi en son sang, afin qu'il pût être juste et justifier celui qui croit en Jésus. Il me dit cela, et je le crois. Je crois en lui. Il est juste en me justifiant, encore que mes péchés soient rouges comme le cramoisi et accumulés comme une montagne. Toutelouange à son glorieux nom. Il me dit qu'il a ressuscité Christ d'entre les morts, et je le crois. Il me dit que, par Lui, tous ceux qui croient sont justifiés, et je le crois, et ainsi je suis justifié. Oh ! puissé-je l'aimer ! puissé-je le servir ! recevoir la grâce de confesser son

nom, de faire sa volonté, de rechercher sa gloire! Il dit qu'il me la donnera, et je le crois. Il dit que sa grâce me suffit et je le crois; et que sa force s'accomplira dans ma faiblesse, car il le dit, et je crois sa parole. »

Oh! puisses-tu, cher lecteur, qui que tu sois, être rendu capable de recevoir ainsi le message de Dieu qui t'est adressé par cet écrit! ce n'est pas un nouveau message, quoiqu'il puisse être nouveau pour toi. Et pourtant il est toujours nouveau; car le cœur qui le croit ne se lasse jamais de l'entendre répéter, mais il trouve constamment de nouvelles sources de joie, de nouvelles merveilles d'amour dans ce message béni, glorieux, chaque fois qu'il le lit ou qu'il l'entend. Crois-le, cher lecteur, et sois sauvé; crois-le, et sois heureux; crois-le, et sois saint. Dieu le veuille pour l'amour du Seigneur Jésus-Christ. Amen.

QUESTIONS SUR LE « MESSAGE INATTENDU. »

1. Pouvez-vous citer une grande différence entre les temps de l'Ancien et du Nouveau Testament, que notre Sauveur lui-même indique?
2. Qu'aurait été la position des Israélites, s'ils fussent demeurés fidèles?
5. Quel était alors le cours des événements?
4. Quand Dieu intervenait-il en faveur de son peuple?
5. Comment les délivrait-il?
6. Pouvez-vous nommer un de leurs premiers oppresseurs, et l'un de leurs premiers libérateurs?
7. De combien la seconde période d'esclavage d'Israël fut-elle plus longue que la première?
8. Quel fut leur oppresseur durant cette longue période?

9. Quel fut leur libérateur, et quelle infirmité corporelle avait-il?
10. Quel instrument Ehud prépara-t-il?
11. A quelle occasion put-il en faire usage?
12. Quelles furent les premières paroles d'Ehud, en retournant auprès du roi?
13. Quelles furent celles qui suivirent?
14. Où furent-elles prononcées?
15. Lorsqu'Ehud eut tué le roi et se fut échappé, où alla-t-il d'abord?
16. Comment obtint-on la victoire sur les Moabites?
17. Quelle était la nature du message d'Ehud à Héglon?
18. Dans quel caractère Dieu dirige-t-il toutes choses?
19. Quels sont les deux exemples supposés d'un message de jugement de la part de Dieu sous ce caractère?
20. Quel est le grand message de Dieu maintenant?

Que tous mes lecteurs se demandent bien sérieusement devant Dieu : « *Ai-je reçu le message de miséricorde de Dieu? Sinon, puis-je refuser plus longtemps de le recevoir? Puis-je me détourner de Christ, le seul Sauveur des pécheurs?* »



Dieu règne dans le ciel! peut-il voir ma faiblesse,
Quand je fais le mal ici-bas?

— Oui, mon fils, il le peut; ses yeux veillent sans cesse,
Nuit et jour ils suivent tes pas.

Dieu règne dans le ciel! sait-il quand je déguise
Ou quand je tais la vérité?

— Oui, mon enfant, si bas que ta bouche le dise,
Vers lui ce mensonge est monté.





Le jeune aveugle.

Lettre aux élèves d'une école du Dimanche.

Mes chers petits amis,

Thomas H — , qui fait le sujet de cette lettre, naquit il y a environ onze ans. Il était tout à fait aveugle et il séjourna quelque temps à l'Asile des aveugles à Bristol. Dans ce temps-là il n'avait que de l'indifférence pour les choses de Dieu, et il continua dans cette voie jusqu'au mois de Mars 1862 : il avait été passer une journée avec quelques amis chrétiens qui étaient dans des bains. Ils virent que la santé de Thomas déclinait et envoyèrent chercher sa mère qui le leur recommanda ; mais son état empirant toujours plus, il dut retourner à la maison. Ce fut alors qu'il commença à sentir qu'il était pécheur, et que, dans

peu de temps, il comparait devant un Dieu saint. Ces pensées le troublaient excessivement ; et nombreuses et amères furent les larmes qu'il répandit. Satan, aussi, était très-empressé à lui suggérer que c'était trop tard. Ah ! ce fut un triste temps pour le petit aveugle ; mais on faisait pour lui beaucoup de prières, qui furent entendues et exaucées. En dépit de toutes les insinuations de l'Adversaire, il avait une grande confiance en la prière, et qu'est-ce, pensez-vous, qu'il désirait que ses bons amis demandassent pour lui ? Ceci : « Demandez au Seigneur de me donner un peu de force, afin que je puisse aller le matin à la chapelle. » Il lui fut accordé selon son désir et il se sentit soulagé. Le matin venu, il était si faible et si malade que sa mère jugeait qu'il lui était impossible de sortir, mais Tom pensait différemment et dit : « Maman, il faut que j'aille, cela me fera du bien. » On l'habilla et on le porta à la chapelle car il était beaucoup trop faible pour marcher. Il y avait quelque temps qu'il ne marchait plus. N'auriez-vous pas aimé à le voir, chers enfants ? Un pauvre garçon aveugle, si faible et malade, et cependant si altéré du Dieu vivant, qu'il veut qu'on le sorte de son lit pour le porter à une réunion de prières. Oui, c'était un beau spectacle, que même les anges auront admiré. Thomas fut ramené à la maison, rafraîchi d'esprit et de corps. Il dit qu'il avait senti qu'il était bon d'être là ; mais cependant il n'était pas satisfait ; il sentait qu'il n'était pas revêtu de cette « meilleure robe, » dans laquelle le pécheur sauvé paraît devant Dieu, et une fois encore il désira que ceux qui l'entouraient priassent pour lui. Cela avait lieu à environ cinq heures

du soir. Il avait été profondément absorbé dans ses pensées, tout le jour. Après la prière et la lecture de la Parole, il demeura très-tranquille, et à six heures et un quart Jésus lui-même s'approcha et fit, pour ce pauvre enfant, ce qui a été placé fort souvent devant vos yeux, d'une manière si claire. D'abord il lui montra qu'il l'avait *nettoyé*; puis qu'il l'avait *revêtu*; et ensuite qu'il allait le *couronner*.* Quel bonheur pour le pauvre enfant qui dit : « Je n'ai jamais éprouvé rien de semblable. Je n'ai qu'un désir maintenant — c'est d'être pour toujours avec le Seigneur qui m'a lavé dans son précieux sang. Je n'ai nulle crainte de mourir ou d'aller en enfer, mes terreurs sont dissipées et maintenant je souhaite de déloger et d'être avec Jésus. » Il persévéra dans cet état d'esprit et tout ce qu'il désirait, c'était : « Demandez seulement au Seigneur. » S'il souffrait de violentes douleurs : « Demandez seulement au Seigneur de me donner un peu de relâche; » ou s'il avait besoin de dormir : « Demandez seulement au Seigneur de m'accorder un peu de sommeil; » et bientôt ses amis l'entendaient dire : « Béni soit son nom, cette prière est exaucée. » Le mardi matin il eut des convulsions, mais fut bientôt soulagé et peu à peu se calma — si bien qu'ils pensèrent qu'il resterait encore quelque temps ici-bas. Sa mère, assise près de lui, l'entendit s'écrier : « Quoi? » elle regarda, et il n'était plus; son esprit s'était envolé; et elle croit que ses yeux, qui n'avaient jamais vu la lumière du jour, avaient été ouverts dans ce moment pour contempler les gloires

* Voy. Zach. III, où le pécheur est *nettoyé* et *revêtu* (v. 4) et *couronné* (v. 5).

qui l'attendaient. Oui, maintenant, il sait dans sa plénitude « ce que c'est d'être là. » Puissiez-vous aussi le connaître, chers enfants. « Maintenant est le temps favorable, aujourd'hui est le jour du salut. »



Le très-fort et vaillant homme.

Je m'étonne si quelques-uns de mes jeunes lecteurs s'attendent, d'après le titre ci-dessus, à entendre parler de quelque champion gigantesque, tel que Goliath de Gath, ou David qui tua Goliath de sa propre main. Celui à qui ce titre fut donné n'était certainement pas comme le Philistin; et à beaucoup d'égards aussi, il différait de David. Dans un détail, il a du rapport avec David. Tous deux nous sont présentés dans l'histoire biblique, lorsqu'ils étaient jeunes. Pensez-y, mes jeunes amis : presque sans exception, tous ceux dont l'Éternel se servit ou auxquels il accorda des honneurs signalés, furent en relation avec lui dès leur jeune âge. La jeunesse est pour l'âge mûr ce que toute notre vie ici-bas est pour l'éternité; c'est le temps des semailles, et la récolte que nous pouvons nous attendre à moissonner est toujours conforme à la nature de la semence que nous avons semée. Que Dieu accorde à tous mes jeunes amis de semer diligemment à l'Esprit, afin que, de l'Esprit, soit dans ce monde soit dans l'autre, ils moissonnent la vie éternelle.

La victoire d'Ehud sur les Moabites fut suivie de quatre-vingts ans de repos pour Israël; alors leurs péchés leur attirèrent de nouveaux châtiments par le moyen de Jabin, roi de Canaan, et de Sisera, chef de

son armée. Ils furent délivrés de ces oppresseurs par la main d'une femme; dans ce temps-là plus d'une femme furent employées comme instruments de Dieu.

Si Jahel, la femme de Héber, frappa l'oppresseur et le tua, ce fut par Déborah, la prophétesse, que Barak et son armée furent excités à poursuivre l'ennemi. Cette victoire devint l'occasion d'un des Cantiques de l'Écriture. Ne serait-ce pas pour vous un exercice utile et agréable, de chercher et de lire tous les Cantiques de l'Écriture? Je n'entends pas par là le livre des Psau- mes, mais les cantiques à part, ainsi appelés dans la sainte parole de Dieu.

Quarante années de repos pour le pays suivirent le triomphe de Déborah et de Barak; alors, de nouveau, « les enfants d'Israël firent ce qui déplait à l'Éternel. » Madian fut, dans ce cas-ci, la verge dont se servit l'Éternel pour châtier son peuple; « et l'Éternel les livra entre les mains de Madian pendant sept ans. » Il semblerait que c'est surtout par leur nombre considérable, que les Madianites furent un fléau redoutable pour Israël. « Car il arrivait que, quand Israël avait semé, Madian montait avec Hamalec et les Orientaux, et ils montaient contre lui; et faisant un camp contre eux, ils ravageaient les fruits du pays jusqu'à Gaza, et ne laissaient rien de reste en Israël, ni vivres, ni menu bétail, ni bœufs, ni ânes. Car eux et leurs troupeaux montaient, et ils venaient avec leurs tentes en aussi grand nombre que des sauterelles, tellement qu'eux et leurs chameaux étaient sans nombre; et ils venaient au pays pour le ravager. »

Vous n'êtes probablement pas à même, cher lecteur, de sentir toute la force de la comparaison employée ici.

Mais en Orient, où la Bible fut écrite, une plaie de sauterelles est un événement trop funeste pour que chacun comprenne de quelle destruction il est ici question.

Les descriptions, données par les voyageurs, de la ruine effectuée par un vol de sauterelles, sont vraiment horribles. « Quand elles se mettent en campagne, elles suivent toujours un conducteur, dont elles observent exactement tous les mouvements. Parfois elles apparaissent en si grande multitude que l'air en est obscurci ; elles forment plusieurs troupes ou essaims compactes de plusieurs centaines de mètres carrés. Partout où elles s'abattent, elles dévorent tous les végétaux, les grains, enfin tous les produits de la terre, mangeant jusqu'à l'écorce des arbres et détruisant ainsi, tout à la fois, les espérances du cultivateur. » Qu'est-ce qui pourrait représenter mieux les invasions d'immenses troupes d'hommes, dont le but n'était pas tant d'ôter la vie aux personnes, que de piller les produits du pays? Pouvons-nous nous étonner qu'il soit dit : « Israël donc fut fort appauvri par Madian » ? Que vont-ils faire ? Ils sont en si petit nombre contre tant de gens, où chercheront-ils et trouveront-ils un refuge ? « Et les enfants d'Israël crièrent à l'Éternel. » Il en est encore et toujours ainsi, cher lecteur ; nous pouvons oublier le Seigneur, et marcher loin de lui dans des sentiers égarés. Quand les afflictions ou les jugements surgissent, que les angoisses nous accablent, que la mort nous menace et qu'il semble qu'il n'y a plus moyen d'échapper, nous sommes obligés de nous tourner vers Celui, contre lequel nous nous sommes si indignement révoltés. Vous ne pouvez pas toujours rejeter tout frein et poursuivre une carrière d'indépendance.

Mais Israël a d'amères leçons à apprendre. Les prières du peuple ne sont pas exaucées par une délivrance instantanée, comme précédemment. L'Éternel envoie un prophète, qui leur rappelle les miséricordes de Jéhovah envers eux, et leur rébellion contre lui; les dernières paroles qu'il leur adresse de la part de Dieu, sont : « Mais vous n'avez point obéi à ma voix. » Combien elles durent être pénibles pour tous les cœurs qui s'étaient élevés à Dieu.

C'est justement ici, que nous est présentée une scène champêtre, indiquant le misérable état d'esclavage auquel Israël est réduit. Cela se passe à Abihézer, où demeure Joas; son fils bat le froment au pressoir, *pour le sauver de devant les Madianites*. Devoir ainsi battre leur blé et manger leur pain en cachette, c'était vraiment une triste et humiliante condition. Et cependant c'est à ce jeune homme. Gédéon, fils de Joas, au moment même où il est occupé à battre le blé clandestinement, que l'ange de l'Éternel apparaît. Et de quelle manière le visiteur céleste salue-t-il le jeune homme? « Très-fort et vaillant homme, l'Éternel est avec toi. » Qui d'autre aurait vu un « très-fort et vaillant homme » dans un jeune homme ainsi occupé? Mais l'Éternel ne voit pas comme l'homme voit. « Quand je suis faible, c'est alors que je suis fort; » voilà le vrai secret de toute puissance morale, de toute force spirituelle.

Quelle fut la réponse de Gédéon à l'Ange? Elle montre que bien des pensées au sujet de Dieu et de son peuple avaient traversé son esprit, tandis qu'il poursuivait humblement sa tâche journalière. « Hélas! mon Seigneur! est-il possible que l'Éternel soit avec nous? Et pourquoi donc toutes ces choses nous sont-elles arri-

vées ? Et où sont toutes ces merveilles que nos pères nous ont récitées, en disant : L'Éternel ne nous a-t-il pas fait monter hors d'Égypte ? Car maintenant l'Éternel nous a abandonnés, et nous a livrés entre les mains des Madianites. » Ce n'était pas le langage de l'incrédulité ou de l'indifférence. Quelque jeune que fût celui qui parlait, il avait entendu dire comment Jéhovah s'était manifesté en faveur d'Israël dans les plus grandes détresses, et si Jéhovah est encore avec eux, comment se fait-il qu'ils soient dans un aussi déplorable état ?

« Et l'Éternel, le regardant, lui dit : Va avec cette force que tu as, et tu délivreras Israël de la main des Madianites. Ne t'ai-je pas envoyé ? » *« Cette force que tu as »* — qu'est-ce que cela signifie ? Le sentiment même que Gédéon avait de ce qui convenait à la présence de l'Éternel avec son peuple, faisait sa force, car ce sentiment le faisait s'appuyer entièrement sur l'Éternel. Un faible et vide vaisseau, comme ce jeune homme angoissé, était justement l'instrument par lequel Dieu voulait agir pour la délivrance d'Israël.

Gédéon est alarmé, cependant, et allègue sa pauvreté et sa bassesse. « Hélas ! mon Seigneur ! par quel moyen délivrerai-je Israël ? Voici, mon millier est le plus pauvre qui soit en Manassé, et je suis le plus petit de la maison de mon père. La réponse de l'Éternel suffisait pour l'assurer de la victoire. « Parce que je serai avec toi, tu frapperas les Madianites comme s'ils n'étaient qu'un seul homme. » Gédéon, encouragé par de telles paroles, désire un signe qui ne lui laisse aucun doute quant à celui qui a parlé. L'ange, à sa demande, attend qu'il soit allé chercher un présent. Il

apporte de la nourriture que l'ange lui ordonne de mettre sur le rocher; ce que Gédéon ayant fait, l'ange touche les vivres du bout de son bâton, et le feu monte du rocher, consume le tout, puis l'Ange disparaît à sa vue. Cette manifestation de la présence de l'Éternel — de la gloire de celui, avec lequel il avait conversé si intimement — cause au jeune Gédéon une inquiétude, une anxiété jusqu'alors inconnues à son esprit. « Et Gédéon vit que c'était l'Ange de l'Éternel (ou l'Ange Jéhovah), et il dit : Ah ! Seigneur Éternel ! est-ce pour cela que j'ai vu l'Ange de l'Éternel face à face ? » Avant que l'Éternel pût employer Gédéon comme son serviteur et son instrument, il l'amène ainsi à la connaissance de son propre état en la présence de l'Éternel. Comment pouvons-nous rencontrer l'ennemi, faire face aux dangers, ou surmonter les difficultés, si nous n'avons pas été d'abord en la présence de Dieu pour y apprendre ce que nous sommes nous-mêmes ? La connaissance de soi-même, qui ne s'acquiert qu'en la présence de Dieu, est indispensable si nous devons être employés par lui pour le bien des autres.

Mais Gédéon ne fut pas laissé à sa consternation et à sa détresse. « Et l'Éternel lui dit : Il va bien pour toi ; ne crains point ; tu ne mourras point. » Précieuse assurance ! Paix avec Dieu — rien à craindre, ni dans le ciel ni sur la terre — la mort elle-même ne peut lui faire de mal. Cher lecteur, n'as-tu pas cette assurance, si tu as confessé le Seigneur Jésus de ta bouche, et cru dans ton cœur que Dieu l'a ressuscité d'entre les morts ?

Et maintenant, remarquez les résultats. D'abord, Gédéon bâtit un autel à Jéhovah ; mais avant que son

culte pût y être accepté, il doit, pour obéir à Dieu, démolir l'autel de Bahal et couper les bocages que son père avait destinés à d'idolâtres coutumes. Gédéon craint de le faire de jour ; il profite de la nuit pour cela. Son père, qu'il avait craint, devient son protecteur contre ses concitoyens qui voudraient mettre à mort Gédéon. Mais son père dit : « Est-ce vous qui prendrez la cause de Bahal ? Est-ce vous qui le sauverez ? Qui-conque aura pris sa cause, sera mis à mort d'ici au matin. S'il est dieu, qu'il défende sa cause, de ce qu'on a démoli son autel. » Bahal, hélas ! était la cause de la misère d'Israël. Il était depuis longtemps manifeste, qu'il ne pouvait délivrer Israël : maintenant le fait démontre qu'il est incapable de se défendre lui-même, et ainsi l'Eternel garantit son fidèle serviteur contre la rage de ses ennemis.

C'est immédiatement après cela que les Madianites et les Hamalécites s'assemblent ; alors Gédéon, poussé par l'Esprit de Dieu, sonne de la trompette et une armée s'assemble autour de lui, avec laquelle il doit attaquer ses innombrables ennemis. Nous laisserons ce qui suivit pour le prochain numéro. Oh ! puisse cette rapide esquisse de l'état d'Israël et de la jeunesse de Gédéon, être bénie pour mes jeunes lecteurs.

QUESTIONS SUR LE

• TRÈS-FORT ET VAILLANT HOMME. •

1. Quel est un trait presque universel chez ceux qui sont particulièrement employés et honorés par Dieu ?
2. Par qui Israël fut-il délivré du châtement qui suivit les quatre-vingts ans de repos du pays qu'avait amené la victoire d'Éhud ?

3. Nommez ceux qui furent ensuite employés pour punir les Israélites de leurs péchés?
4. Combien de temps et de quelle manière spéciale, Israël eut-il à souffrir de leur part?
5. A quoi sont comparés ces oppresseurs?
6. Quelle expérience les Israélites faisaient-ils, lorsqu'ils criaient : l'Éternel?
7. Pourquoi Gédéon battait-il le froment au pressoir et non pas à la grange ou sur l'aire?
8. Comment un homme si faible en apparence et si craintif pouvait-il être appelé un « très-fort et vaillant homme »?
9. Qu'est-ce que Gédéon allègue en réponse à l'appel que lui adresse l'Éternel pour sauver Israël?
10. Comment retient-il l'ange afin de s'assurer de ce qu'il est?
11. Que s'ensuivit-il? Et quel en fut l'effet sur l'esprit de Gédéon?
12. Comment fut-il relevé?
13. Quelle est la première preuve qu'il fut appelé à donner de sa confiance en l'Éternel qui lui était apparu?
14. Qui le défendit contre les hommes de la ville?
15. Quel grand changement suivit immédiatement?



C'est aujourd'hui le jour du salut.

Un jeune négociant, nommé B., habitant une grande ville en Angleterre, fut attaqué d'une grave maladie, qui le conduisit aux portes du tombeau. Dans ce triste état, le souvenir de son incrédulité passée frappa vivement sa conscience, et il promit solennellement de mener une nouvelle vie et de se dévouer au service du

Sauveur, s'il recouvrait la santé. La santé lui revint en effet contre tout espoir, et dans les premiers jours de sa convalescence il se souvint de sa promesse et s'occupa sérieusement à se rapprocher de Jésus-Christ. Mais, hélas ! lorsqu'il eût entièrement recouvré ses forces et repris le cours de ses affaires, les devoirs, les soucis et les plaisirs de la vie l'éloignèrent encore une fois de Dieu, et il se précipita de nouveau dans toutes les vanités du monde. Un ami qui l'avait entendu, sur sa couche funèbre, promettre de se consacrer au Seigneur, lui rappela cette scène solennelle. Le jeune négociant répondit qu'il ne l'avait pas oubliée, et il ajouta qu'il avait bien l'intention de remplir son vœu, aussitôt qu'il aurait terminé deux ou trois affaires importantes : *alors* il appliquerait toute son âme à l'œuvre du salut ; *alors* il se donnerait à Dieu de tout son cœur. Quelques jours après cette conversation, B. assista à un bal brillant. Il s'enivrait des joies mondaines de cette fête, il pensait que c'était alors le *temps de danser*, lorsque tout à coup l'ange de la mort vint le frapper dans cette salle bruyante ; et le jeune, le gai, l'irréfléchi négociant tomba par terre sans respiration et sans vie.

Bien chers enfants, allez sans retard à Jésus ; allez-y dès aujourd'hui, pendant que c'est encore le temps favorable et le jour du salut ; ne renvoyez pas au lendemain la réponse à cette grande question : « Que faut-il que je fasse pour être sauvé ? » Aujourd'hui, si vous entendez sa voix, n'endurcissez point vos cœurs.

PENSÉE

Que la prière soit la clef du matin et le verrou du soir.





Un mot à propos.

Un garçon, de quatre ans seulement, était un jour avec un ami de la famille, qui le prit dans ses bras et lui dit : « Mon cher enfant, c'est une chose vraie que le pardon des péchés, et c'est une chose vraie aussi que de le connaître et d'en jouir. » Cet appel alla à la conscience de l'enfant. Souvent, bien souvent, en grandissant il pensait : « C'est une chose vraie que le pardon des péchés, et c'est une chose vraie aussi, que de le connaître et d'en jouir, » et à l'âge de quatorze ans il se mit à chercher sérieusement cette grande bénédiction. Dieu accomplit son désir. Il devint un homme et un ministre de Christ, et en l'an 1793, il fut le premier éditeur de « l'Evangelical Magazine, » feuille périodique bien connue qui existe encore aujourd'hui. Il se nommait John Eyre, et il s'endormit en Jésus le 28^{me} mars 1860.

Marie

ou extraits de l'Histoire morale d'une jeune fille.

SIXIÈME PARTIE. — *Prières non exaucées, un mauvais cœur.*

Le matin après la conversation de Marie avec son père, elle pria, comme elle pensait, avec grande ferveur, puis descendit au salon, s'attendant pleinement au succès. Dans le courant de la matinée, elle fut surprise de voir que les difficultés n'avaient pas diminué pour elle. En effet, comme elle avait espéré que la grâce de Dieu la rendrait capable de surmonter toutes les difficultés à la fois, sans aucun effort de sa part, elle éprouva même plus de mécontentement, en faisant la revue de la journée, que maintes fois auparavant. Le lendemain, ce fut la même chose, et le soir, lorsqu'elle prit sa place accoutumée près de son père, elle ne put cacher son désappointement et son dépit. Fondant en larmes elle commença : — Papa, tu as dit que si je ne réussissais pas en essayant d'être bonne, cela venait de ce que je comptais sur moi-même ; aussi aujourd'hui et hier, j'ai prié Dieu de m'aider, et j'ai été pire que jamais.

Son père put avec peine réprimer un sourire à cette amère plainte. qu'une seule prière, procédant aussi d'un cœur égoïste et non humilié, n'eût pas opéré une conquête qui aurait certes exigé une nouvelle vie, et qui, avec cela, eût probablement requis des mois de prières et d'efforts. Il y avait tant d'erreurs, tant de malentendus et d'ignorance de soi-même, dans cette remarque, qu'il savait à peine comment répondre.

Cependant, pensant qu'il valait mieux ne rien dire pour le moment sur le caractère de ses prières, il répondit :

— Il est vrai, ma chère, que j'attribuais tes chutes à cette cause : mais je ne t'ai pas dit qu'une prière, ou même deux, aplaniraient toutes les difficultés et changeraient tout à coup ton tempérament.

— Non, papa, tu ne m'as pas dit cela ; mais je pensais que Dieu m'entendrait aussitôt après que je le prierais.

— Mais il n'est pas nécessaire de supposer que, même quand la prière est faite comme il convient, et quand Dieu a l'intention d'y répondre, il le fasse immédiatement et tout d'un coup, il accorde un peu de grâce à la fois, et souvent pas avant plusieurs semaines ou plusieurs mois de prière.

Marie était surprise, mais non découragée. Elle pensait qu'il ne serait pas difficile de prier, même pendant des mois, pourvu qu'elle reçût une réponse à la fin.

— Après tout, papa, dit-elle, je ne vois pas pourquoi j'aurais été pire aujourd'hui que d'habitude.

— Je ne pense pas non plus que tu l'aies été, tu attendais de si grandes choses que le mécompte a pu te le faire imaginer, ou peut-être tu te figurais que le secours de Dieu t'exempterait de la nécessité de faire quelque effort.

— Mais ne me disais-tu pas, papa, que je ne pourrais rien faire par moi-même, et qu'il me faut avoir le secours de Dieu.

— Oui ; mais Dieu te rendant capable d'avoir de l'empire sur toi-même et de pouvoir te diriger et te conduire, c'est la quelque chose de tout autre que Dieu faisant lui-même ce que tu dois faire pendant que tu resterais tranquille.

— Alors, papa, dois-je faire autant d'efforts que si je ne priais pas ?

— Certainement ; la prière ne te fera point de bien si tu ne fais point d'efforts. J'ai encore autre chose à te dire sur tes prières ; mais il est trop tard maintenant ; nous attendrons jusqu'à demain. Bonne nuit ma chère.

Marie, tout à fait encouragée, souhaita la bonne nuit à son père et monta les escaliers, le cœur soulagé. Elle pria pour demander un cœur nouveau, n'attendant pas une réponse immédiate, mais regardant sa prière comme un anneau d'une chaîne de devoirs qui devaient lui faire obtenir ce qu'elle désirait. Elle essaya même de se former quelque idée de la longueur du temps qu'elle serait probablement obligée d'attendre pour avoir une réponse à ses demandes.

— Je te disais hier soir, Marie, que tu ne dois pas attendre d'un acte de prière, ni même de prières continues, sans efforts, de réussir selon tes désirs. Je te dirai maintenant au sujet de tes prières quelque chose qui peut-être te surprendra. Mais d'abord, n'as-tu pas senti, après avoir prié, comme si tu étais meilleure qu'auparavant et comme si Dieu était en quelque sorte dans l'obligation de t'exaucer ?

Après un moment de réflexion, Marie répondit : — Je ne sais pas bien si je l'ai senti, papa.

— Je le pensais d'après ce que tu m'as dit hier soir. Tu semblais supposer que Dieu serait cruel et injuste, s'il refusait de t'aider. Or, je dois te dire que non-seulement Dieu n'est pas obligé de te répondre, mais qu'il a sujet d'être mécontent de toi au sujet de tes prières. Marie regarda son père pour voir si elle le comprenait bien.

— Suppose, Marie, qu'un pauvre vint te demander de la nourriture ou des vêtements; t'attendrais-tu à ce qu'il te les demandât comme un droit, ou à ce qu'il les sollicitât comme une faveur?

— Comme une faveur, sans doute, papa.

— Eh bien ! maintenant, supposons de plus, que ce mendiant fût un homme qui t'eût grandement offensée; supposons que tu l'aies déjà fréquemment assisté, qu'il ait abusé de tous tes bienfaits et tâché de prévenir d'autres personnes contre toi, que penserais-tu dans ce cas ?

— Je penserais qu'il est fort impudent de revenir et je le renverrais bien vite.

— Tu vois, du moins, que tu ne serais nullement sous l'obligation de le secourir ?

— Non vraiment, papa.

— Eh bien ! ma chère, ton cas relativement à Dieu est précisément celui de ce pauvre mendiant. Il a répandu ses bénédictions sur toi durant tout le cours de ta vie; tu en as abusé et n'en as éprouvé aucune reconnaissance. Même si tu avais eu quelque droit à sa faveur, tu l'aurais perdu par cette conduite. Et cependant tu as l'air d'accuser Dieu d'injustice, parce qu'il ne t'accorde pas immédiatement ce que tu demandes.

Marie fut frappée de ces remarques. Après avoir quelque temps gardé le silence, elle dit :

— Papa, je crois voir pourquoi Dieu n'est pas obligé de m'écouter, mais je ne vois pas pourquoi il serait mécontent de mes prières.

— Tu pensais, pourtant, il me semble, que tu aurais assez sujet d'être mécontente du mendiant, dans le cas que j'ai supposé. Cependant ce n'est pas là la rai-

son du déplaisir de Dieu, car il nous a invités à venir à lui en tout temps ; Il n'est jamais las de répondre à nos *sincères* demandes. Mais pour en revenir au mendiant, supposons que tu possédasses le pouvoir de lire dans le cœur et que, pendant tout le temps qu'il aurait parlé, tu pouvais voir que son cœur était plein d'inimitié contre toi ; qu'il s'était hâté, uniquement par égoïsme, de venir te demander des faveurs pour lesquelles il n'éprouvait aucune gratitude ; bref, si tu voyais que dans chaque mot prononcé par lui, il n'y avait pas la moindre sincérité, tu serais mécontente et dégoûtée.

La figure de Marie exprimait son assentiment, et son père continua :

— Ou supposons que j'aперçusse que toutes les démonstrations d'amitié pour moi fussent hypocrites, et que, tandis que tu professerais une grande affection pour moi, tu n'en ressentisses aucune, ne penses-tu pas qu'au lieu d'être satisfait, je serais dégoûté, justement en proportion de la véhémence de tes protestations ?

— Oui, papa ; mais je ne vois pas comment cela s'applique à mes prières, lesquelles sont sincères, j'en suis sûre.

— Dans un sens, Marie, tu es sincère. Tu désires sincèrement être préservée du châtimeut, mais c'est là du pur égoïsme. Le mendiant était sincère en désirant que tu l'assistes ; mais comme sa sincérité était le résultat de l'égoïsme, elle n'était pas du tout louable.

Cela semblait si clair que Marie ne trouvait rien à répliquer ; cependant elle ne se sentait pas satisfaite. Si elle n'était pas sincère maintenant quand elle pensait l'être, comment pourrait-elle jamais être sûre

d'avoir de bons sentiments? Mortifiée et désolée par de telles réflexions, Marie alla se coucher à moitié résolue de ne plus faire aucun effort.

Un jour, Marie vint à son père avec une objection qui semblait avoir un grand poids sur son esprit et à laquelle, supposait-elle probablement, il trouverait quelque difficulté à répondre. — « Papa, dit-elle, je ne vois pas comment je puis m'empêcher d'être méchante : ce n'est pas moi qui ai fait mon propre cœur. »

— Te souviens-tu, Marie, de ce que je t'ai dit que signifiait le cœur?

— Je crois, papa, que tu m'as dit que c'étaient les affections.

— Très-bien, ma chère. Ainsi donc, dire que Dieu a fait ton cœur revient au même que de dire qu'il t'a donné la capacité d'aimer et de haïr certains objets. Tu comprends cela. Mais il n'y a rien de coupable dans cette capacité d'aimer ou de haïr, n'est-ce-pas? L'exercice en serait saint ou coupable, selon le caractère de l'objet sur lequel elle s'exerce.

— Je ne te comprends pas, papa.

— Si tu aimes le péché et que tu haïsses la sainteté, tu exerces le pouvoir que tu as d'aimer et de haïr d'une manière coupable. C'est là avoir un cœur pécheur. Mais Dieu n'est pas plus à blâmer pour tout cela, que tu ne le serais si tu donnais à un homme du feu pour se chauffer, et qu'il préférât s'y jeter et s'y brûler.

— Alors, papa, comment mon cœur est-il devenu méchant?

— Quoi! ma chère, tu aimes à placer tes affections sur des objets coupables, au lieu de les donner à Dieu; si tu avais voulu les lui donner, elles eussent été de

saintes affections ; c'est-à-dire que tu aurais eu un cœur saint.

— Mais, papa, pourquoi aurais-je voulu une chose plutôt qu'une autre ? ce ne pourrait être pourtant par hasard que je n'ai pas aimé Dieu.

— Très-vrai, Marie ; la faculté de choisir se nomme la volonté : maintenant ta volonté et la volonté de tout être humain est dépravée ou encline à pécher, et c'est pourquoi elle préfère le péché à la sainteté.

— Eh bien ! donc , papa , Dieu doit avoir créé ma volonté dépravée.

— Ma chère enfant , je ne pense pas qu'il soit possible d'expliquer ce sujet de manière à te convaincre ; car nul pécheur inconverti n'a jamais été convaincu. Il est vrai que nous avons une nature pécheresse, en conséquence de notre relation avec Adam. Nos cœurs sont, dès le commencement, disposés à pécher, et nos volontés sont opposées à Dieu. Nous ne comprenons pas comment cela se peut être et il est inutile d'essayer de le comprendre ; il nous suffit de savoir que c'est un fait, et il ne nous excuse nullement.

— J'aurais certainement pensé que c'était une excuse !

— Eh bien ! voyons comment elle s'appliquerait à tous les cas. Voici un homme qui doit être jugé pour un meurtre ; il avoue le crime, mais il dit au juge : « Vous ne me condamnerez certainement pas pour ce que je n'ai pu m'empêcher de faire ; c'est mon méchant cœur qui m'a fait agir. » Ne lui dirions-nous pas que c'est précisément pour cela qu'il devait être puni, savoir qu'il avait un cœur qui l'avait disposé à commettre ce crime ? Si un méchant cœur doit être tenu

comme une excuse pour le péché, il ne devrait y avoir aucune punition dans le monde, car chacun pourrait alléguer cette justification.

— Je sais que cela semble absurde, papa, mais cependant.....

— Eh bien ! Marie, sur ce point j'ai une condition à te poser. Chaque fois que tu seras prête à admettre que c'est une excuse en cas de torts qui te soient faits, j'admettrai que c'en est une grande en ta faveur. Ainsi, si Georges renversait ta maison de poupée ou brisait ta poupée, j'espérerai que, au lieu d'être fâchée contre lui, tu diras : « O, pauvre enfant ! il ne pouvait faire autrement, il a un si mauvais cœur. »

Marie ne put s'empêcher de sourire à cette absurdité ; mais quoique son intelligence et sa conscience dussent céder, son cœur ne le faisait pas. Elle paraissait mal à l'aise et mécontente.

— Je vois, ma chère, dit son père, que tu n'es pas contente, et je ne pensais pas que tu le serais, parce que la difficulté gît, non pas dans le sujet qui nous occupe, mais en toi-même. Tous les arguments du monde ne serviront de rien, tant que ton cœur demeure le même. Sois seulement réconciliée avec Dieu par Jésus-Christ, et la difficulté s'évanouira.

— Je voudrais le pouvoir, mais mon cœur ne le veut pas.

— Encore la même excuse. Eh bien ! ma chère, ton cœur, c'est toi-même, tandis que tu en parles comme si c'était quelque chose d'entièrement distinct de toi-même, sur lequel tu n'as aucun empire. Dire que ton cœur ne veut pas se soumettre à Dieu ou se confier en son Fils, c'est dire que *tu* ne le veux pas ; ce qui est pour toi une faute, et non une excuse.

Marie soupira, — son père aussi soupira. *Elle* pensait que les conditions du salut étaient si difficiles qu'on ne pourrait pas les accomplir : — *il* soupira en voyant combien un argument est impuissant, là où le cœur est en jeu.

NOTE. — Cher lecteur. — Ne suppose pas que tu doives nécessairement passer par toutes les étapes de l'expérience de Marie. Christ est toujours prêt à être ton Sauveur, comme il devait être celui de Marie. Mais Marie ne s'était pas encore soumise à prendre sa place comme un pécheur perdu ayant besoin d'un Sauveur ; elle voulait, tout au moins, être pour quelque chose dans son salut ; tout cela doit être mis de côté, et alors vous sommes heureux de trouver en Jésus, en son sang expiatoire et en sa grâce toute-puissante, tout ce dont nous avons besoin. Puisses-tu donc tout de suite croire en lui et être sur-le-champ et à jamais sauvé !

A suivre.



Le petit ramoneur.

L'instituteur d'une école du dimanche, sachant que tous les enfants de sa classe étaient continuellement occupés durant la semaine, avait sujet de craindre qu'ils ne négligeassent souvent de prier. Un dimanche, après avoir insisté sur l'importance de la prière, il demanda à un garçon de dix ans, qui menait une vie très-pénible au service d'un maître ramoneur : Et toi, mon ami, pries-tu tous les jours ? — Oh ! oui, monsieur. — Et quand pries-tu ? Tu sors tous les matins de bien bonne heure, n'est-ce pas ? — Oui, monsieur, nous ne sommes guère qu'à moitié réveillés quand nous quit-

tons la maison. Alors je pense à Dieu, mais je ne puis pas dire que je prie. — Et quand le fais-tu donc? — Ah! voyez, monsieur, notre maître nous ordonne de monter promptement dans une cheminée, mais il ne nous défend pas de nous reposer un peu quand nous sommes arrivés en haut. Alors je m'assieds sur le dessus de la cheminée et je prie. — Et que dis-tu en priant? — Oh! monsieur, peu de chose. Je ne connais pas de grands mots pour parler à Dieu. Le plus souvent je me borne à répéter un verset que j'ai appris à l'école, tel que celui-ci — qu'il prononça avec beaucoup de ferveur: — O Dieu! sois apaisé envers moi qui suis pécheur!



Le moulin de la Gramme.

Un chrétien de la Thuringe, seigneur de haute naissance, se sentit un matin à son réveil particulièrement inquiet, sans qu'il pût assigner aux sentiments qui l'oppressaient aucun motif raisonnable. C'était une belle journée d'été. Pour se distraire, il résolut de faire une petite excursion, et invita un pasteur à lui tenir compagnie. A tout hasard il prit la route d'Erfurt et descendit dans cette ville. Une vague tristesse ne cessait de le préoccuper. Il poussa donc plus loin, et se dirigea sur Weissensée. Le chemin traversait des contrées basses, arrosées par une petite rivière, la Gramme. Nos deux voyageurs étaient arrivés près d'un moulin, et ils se disposaient à franchir le ruisseau. Dans ce moment un enfant de deux ans, qu'ils

avaient vu jouer sur le rivage, tombe dans l'eau et y disparaît. Ils s'arrêtent, sautent de la voiture, se précipitent dans les flots et parviennent, au péril de leur propre vie, à sauver l'enfant, qui sans eux se noyait. Ils le portent bien vite au moulin pour le rendre à sa mère, dont ils blâment la négligence. « Que voulez-vous, messieurs, répliqua-t-elle sans se déconcerter, s'il fallait que nous autres parents nous fussions sans cesse autour de nos petits pour les surveiller, les saints anges n'auraient plus rien à faire. » -- Puis elle remercia avec effusion les généreux étrangers qui, pour sauver les jours de son enfant, n'avaient pas craint d'exposer les leurs.

Nos voyageurs se remettent en voiture, et s'apprêtent encore une fois à traverser la rivière. Mais un nouvel incident les arrête. Un petit garçon, monté ou plutôt perché sur un cheval qu'il conduisait à l'abreuvoir, glisse de sa monture et se voit emporté par le courant. Il est sauvé comme l'autre, et le gentilhomme qui a eu la satisfaction de le retirer des flots, le ramène à ses parents, dont l'habitation était près de là.

Il ne poursuit pas sa promenade. Il savait maintenant qui l'avait obligé de fuir sa maison et de venir en ce lieu. Une douce joie succéda aux angoisses de la matinée. Pénétré de reconnaissance, il bénit le Seigneur, qui avait daigné jeter sur lui les yeux, pour sauver par son ministère deux de ces intéressantes créatures, sur lesquelles repose si particulièrement sa divine affection.





Le gâteau de pain d'orge.

Le premier effet de la proclamation de Gédéon à Abihézer et aux districts avoisinants fut qu'une armée considérable se rangea sous son commandement. Mais Gédéon savait bien que toute armée qu'il pourrait passer en revue ne serait qu'un jeu pour les Madianites et leurs alliés. Il savait que Jéhovah était son seul refuge ; c'était à son commandement qu'il allait au combat ; mais est-ce que Jéhovah serait bien réellement avec lui ? Sa foi était faible. Il aurait dû être vaincu, sans doute, parce qu'il avait déjà entendu et vu ; mais des craintes s'élèvent de nouveau, son cœur peut le tromper, et que faire ? Aller à la bataille avec de telles incertitudes serait folie ; mais comment s'en délivrera-t-il ? *Il s'en remet à l'Éternel.* Il n'aspire pas à une forte foi, en ressentant de tels doutes et de telles

craintes ; mais faible en la foi comme il est, il connaît assez le Seigneur pour se sentir sûr qu'il lui donnera d'autres signes encore pour lui prouver que c'est lui, Jéhovah lui-même, qui l'a envoyé, qui aussi dissipera tous ses doutes et le rendra vaillant en effet. Il ne fut pas non plus trompé. Cela semblait bien hardi de demander que, si le Seigneur voulait véritablement être avec lui, la toison fût seule mouillée par la rosée, tandis que le sol serait sec tout autour. Mais il en fut ainsi. « S'étant levé de bon matin le lendemain, et ayant pressé cette toison, il en fit sortir pleine une tasse d'eau de rosée. » Sûrement cela dut le satisfaire ! Non. « Gédéon dit encore à Dieu : Que ta colère ne s'enflamme point contre moi, et je parlerai seulement cette fois : Je te prie, que je fasse un essai en la toison encore cette fois seulement ; je te prie, qu'il n'y ait rien de sec que la toison, et fais que la rosée soit sur toute la place de l'aire. » Cette demande fut-elle exaucée ? Oui. « Et Dieu fit ainsi cette nuit-là ; car il n'y eut rien de sec que la toison, et la rosée fut sur toute la place de l'aire. » Cher lecteur chrétien, voyez en cela que vous devez être droit et honnête avec Dieu et avec les hommes. Si vous êtes questionné par quelque chrétien plus âgé ou que vous vous entreteniez avec lui, n'ayez pas la prétention d'en savoir plus que ce qui vous a été départi ; cela ne servirait qu'à vous empêcher de profiter de ce que votre ami voudrait vous enseigner. N'ayez jamais honte d'avouer votre ignorance. Fuyez un esprit prétentieux. Si vous n'avez pas de courage ou de foi pour quelque entreprise, n'affichez ni l'un ni l'autre. Confessez à Dieu votre manque de foi et demandez-lui de la fortifier. Je n'entends pas par là que

vous deviez rechercher des signes comme Gédéon, mais soyez aussi simples dans vos prières. Demandez à Dieu, au nom de Jésus, tout ce dont vous avez besoin, et demandez aussi de pouvoir vous attendre à le recevoir.

Quand Dieu eut fait, avec tant de bienveillance, tout ce que Gédéon demandait, lui et son armée se levèrent de bon matin, comme s'ils voulaient aller engager le combat; mais si Dieu avait ainsi fortifié la foi de Gédéon, il allait maintenant la mettre à l'épreuve. Gédéon avait éprouvé Dieu — pour savoir si Dieu lui avait réellement parlé et s'il serait avec lui — et maintenant Dieu éprouve Gédéon. « Le peuple qui est avec toi est en trop grand nombre pour que je livre Madian en leurs mains. » Pourquoi cela ? Ne pensons-nous pas tous que, dans un tel cas, plus il y en a mieux cela vaut ? Ah ! c'était « de peur qu'Israël ne se glorifie contre moi, en disant : Ma main m'a délivré. » Cher lecteur, il n'est pas de danger plus grand que celui de la suffisance et de la présomption, peut-être avez-vous ardemment désiré la conversion de vos parents, de vos frères ou de vos amis ; peut-être vos prières pour eux ont été ferventes, vos espérances d'une prompte réponse ont été radieuses ! Mais la réponse n'est pas venue, vos amis sont encore loin de Dieu et vous de vous en étonner. Peut-être est-ce parce que vous n'êtes pas suffisamment humilié, — délivré de votre égoïsme. Peut-être Dieu voit-il que si vous obteniez le désir de votre cœur, vous vous approprieriez la gloire à vous-même en disant : Ma propre main l'a fait. Cela serait une raison suffisante pour expliquer le délai.

Si vous lisez Deut. XX, vous verrez que longtemps

avant ceci le Seigneur avait fait une ordonnance en Israël, prescrivant que, lorsque le peuple irait à la guerre, les chefs déclarassent à tous ceux qui, depuis peu avaient fiancé une femme, ou planté une vigne, ou qui étaient timides et lâches, qu'ils devaient s'en retourner à la maison. Gédéon fait une proclamation semblable, et combien pensez-vous s'en retournèrent chez eux? Sur une armée de trente-deux mille, vingt-deux mille s'en allèrent, n'en laissant que dix-mille avec leur capitaine. Mais il y en avait encore trop et l'Éternel dit à Gédéon de les faire descendre vers l'eau et de les y éprouver. Singulière sorte d'épreuve. Tous ceux qui lapèrent l'eau, comme un chien lape, furent mis à part; et tous ceux qui se courbèrent sur leurs genoux pour boire furent aussi mis à part. Quel fut la plus nombreuse troupe? Il n'y en eut que trois-cents qui lapèrent. Neuf-millesept-cents s'agenouillèrent pour boire. Que doit avoir pensé Gédéon? Il savait que tout cela avait lieu pour réduire le nombre de son armée; et lorsqu'il vit centaine après centaine, millier après millier s'agenouiller vers l'eau, combien sa foi dut être sévèrement éprouvée! Pouvons-nous douter qu'il y eut une signification dans l'épreuve ainsi employée? Quelle était la différence entre les deux compagnies? La voici, c'est que l'une se composait d'hommes tellement dévoués à leur tâche, qu'ils ne voulurent pas s'arrêter pour s'agenouiller et se restaurer par une bonne gorgée: ils ne firent que mouiller leurs lèvres en passant. Pour les autres la bonne occasion de se bien rafraîchir leur fit oublier leur mission. Ce fut par les trois-cents qui avaient tellement à cœur de livrer les batailles de l'Éternel qu'ils s'oublièrent eux-

mêmes sans en avoir conscience, que l'Éternel dit qu'il délivrerait Israël. L'Éternel nous accorde davantage de leur dévouement à son service.

Et maintenant vient le rêve du pain d'orge. Ce n'était pas un signe que Gédéon avait demandé au Seigneur, mais un signe que l'Éternel donna volontairement à son serviteur. L'Éternel avait entièrement délivré son serviteur de toute confiance en lui-même et de toute confiance en son armée, qui du reste s'en était allée; mais l'Éternel connaissant la faiblesse de son serviteur lui dit dans la nuit : « Lève-toi; descends au camp, car je l'ai livré en ta main. Et si tu crains d'y descendre, descends vers le camp, toi et Purah, ton serviteur; et tu entendras ce qu'ils diront, et tes mains seront fortifiées, puis tu descendras au camp. » Il devait d'abord aller seul, ou, s'il avait peur, s'adjoindre son serviteur, et il entendrait ce qui le fortifierait pour descendre avec sa petite armée de trois-cents hommes. Un esprit turbulent et confiant en lui-même aurait dit — « craindre ! Non vraiment ! j'irai seul, je ne veux pas donner lieu à mon serviteur de dire qu'il est allé avec son maître, parce que son maître avait peur. » Parmi mes lecteurs, n'y aurait-il pas quelque garçon qui eût senti et parlé ainsi ? Gédéon ne le fit pas. Il avait peur et il l'avoua en prenant son serviteur Purah avec lui. Remarquable simplicité de cet homme de Dieu ! Eh bien, comme ils approchaient du camp ennemi, voici, les Madianites, les Hamalékites, et tous les enfants de l'Orient, étaient là « répandus dans la vallée comme des sauterelles, tant il y en avait ; et leurs chameaux étaient sans nombre, comme le sable qui est sur le bord de la mer, tant il y en avait. » Était-ce là un spectacle

propre à fortifier la foi de Gédéon? Vous allez voir. « Gédéon donc y étant arrivé, voilà, un homme récitait à son compagnon un songe, et lui disait : Voici, j'ai songé un songe : Il me semblait qu'un gâteau de pain d'orge se roulait vers le camp de Madian, et qu'étant venu jusqu'aux tentes, il les a frappées, de sorte qu'elles en sont tombées, et il les a renversées, en roulant du haut de la montagne, et elles sont tombées. » Ce n'est qu'un songe, êtes-vous prêts à dire. Dans les songes, les plus grandes choses sont amenées par les moyens les plus invraisemblables. Il suffit de penser à un gâteau de pain d'orge renversant une tente ! Tel était le songe qu'un Madianite racontait à un autre — Gédéon et Purah écoutant tout du dehors. Mais le songe fut-il tout ce qu'ils entendirent? Non ; le Madianite auquel il est raconté, l'interprète : « Cela n'est autre chose, dit-il, que l'épée de Gédéon, fils de Joas, homme d'Israël. Dieu a livré Madian et tout ce camp en sa main. » Quel en fut l'effet sur Gédéon? « Et quand Gédéon eut entendu le récit du songe, et son interprétation, il se prosterna, et, étant retourné au camp d'Israël, il dit : Levez-vous ; car l'Eternel a livré le camp de Madian en vos mains. » Il adore Dieu, qui a si miséricordieusement fortifié sa foi ; et tout à coup il appelle ses trois-cents hommes à le suivre au camp. Il les divise en trois bandes, leur donne à chacun une cruche et un flambeau, met pour cri de guerre sur leurs lèvres : « L'épée de l'Eternel et de Gédéon, » et leur ordonne de faire tout ce que fera leur conducteur. Ainsi, au milieu de la nuit, tandis que d'épaisses ténèbres règnent tout alentour, ces trois bandes sonnèrent des trompettes, cassèrent les cruches, saisirent

les torches flamboyantes devant leurs ennemis et crièrent : « L'épée de l'Éternel et de Gédéon. » Alors toute l'armée courut ça et là, et cria, et s'enfuit. « L'Éternel tourna l'épée de chacun contre son compagnon, même par tout le camp. » Les hommes d'Israël s'assemblèrent pour les poursuivre; deux des chefs de Madian furent tués, et toute la puissante armée fut dispersée comme la paille par le vent. Il en est ainsi lorsque l'Éternel agit. Les instruments peuvent être les plus faibles possibles; mais ce ne sont que de plus grandes manifestations de la puissance de Celui qui les emploie pour sa propre gloire, la délivrance de son peuple, et la défaite de ses ennemis.

Il y a des détails profondément intéressants dans l'histoire de Gédéon, outre ceux dont nous venons d'être occupés, aussi j'espère que mes jeunes amis en liront tout le récit dans l'Écriture. Les questions suivantes ne seront pas limitées à ce qui vous a été exposé, mais s'étendront jusqu'à la fin de la vie de Gédéon.

QUESTIONS SUR « LE GATEAU DE PAIN D'ORGE. »

1. En quel point la foi de Gédéon était-elle faible?
2. De quoi sa foi l'assurait-elle?
3. Quelle leçon pratique pouvons-nous retirer de cette partie de l'histoire de Gédéon?
4. Qu'arriva-t-il après que la foi de Gédéon eut été fortifiée?
5. Pouvez-vous nommer un des plus grands dangers auxquels nous sommes exposés?
6. Pourquoi l'armée de Gédéon avait-elle été réduite?
7. Par quels moyens fut-elle d'abord réduite?
8. Dans la seconde épreuve du peuple, quelle compagnie fut la plus petite?

9. Pourquoi semblent-ils avoir été les plus propres au combat ?
10. Quelle sorte de gens aurait dédaigné de prendre un serviteur avec eux, comme Gédéon ?
11. Qu'est-ce qui avait été renversé dans le songe du Madianite, et par le moyen de quoi ?
12. A qui l'autre Madianite appliqua-t-il cela, en interprétant le songe ?
13. Que conclut Gédéon de la conversation ?
14. Vers qui son cœur se tourna-t-il alors ? et par quel acte l'indiqua-t-il ?
15. Comment disposa-t-il ses forces ?
16. Quelles étaient leurs armes et leur cri de guerre ?
17. Quel fut l'effet de leur attaque ?
18. Qui s'aida à la poursuite ?
19. Quels sont les noms des princes Madianites qui furent tués ?
20. Qui Gédéon fit-il chercher pour couper la retraite à l'ennemi ?
21. Quand ils eurent acquiescé à son invitation et qu'ils commencèrent à le censurer de ne les avoir pas appelés plus tôt, quelle fut la réponse de Gédéon ? et que signifiait-elle ?
22. Quel était l'état de Gédéon et de ses trois-cents compagnons lorsqu'ils passèrent le Jourdain ?
23. A qui en appela-t-il pour le secourir pendant la poursuite ?
24. Combien des ennemis coalisés contre Israël avaient été tués ?
25. Combien restèrent ensemble sous les deux rois ?
26. Quels étaient les noms de ces rois et que devinrent-ils ?
27. Comment Gédéon récompensa-t-il ceux qui avaient refusé de l'aider ?
28. Que refusa Gédéon ?

29. Comment conduisit-il Israël à l'idolâtrie ?
 30. Quelle fut la conduite d'Israël à l'égard de l'Éternel et de la famille de Gédéon après la mort de celui-ci ?



Le petit Jules.

Dans une des hautes vallées du Jura, habitait, il y a quelques années, un petit garçon nommé Jules, qui mourut bien jeune, car il n'avait que onze ans lorsqu'il quitta ce monde pour aller vers Jésus en qui il avait cru ; et c'est avec joie qu'il vit venir le moment redouté par beaucoup, où son âme quitta sa fragile enveloppe, pour s'envoler là où tout est joie et chant d'allégresse.

Il n'avait guère eu de part aux joies d'ici-bas : né de parents pauvres et qui avec peine subvenaient aux besoins de leur famille, il n'a pas connu le luxe et le confort dont beaucoup d'enfants sont entourés, mais après tout qu'aurait-il maintenant de plus, s'il avait habité un palais au lieu d'une chaumière, porté de riches vêtements au lieu de ses haillons ? peut-être aurait-il moins, car les choses de ce monde détournent souvent du Seigneur et empêchent plusieurs de répondre à ses appels, comme vous pouvez le lire dans l'évangile selon Luc, chapitre XIV.

Je ne sais rien de particulier sur les premières années de sa vie : c'était un enfant frêle et délicat ; il s'a-

musait souvent avec les petits carrelets de bois, tombés sous la scie de son père qui était menuisier, à faire de petits édifices au gré de son imagination ou bien à les transformer en joujoux qu'il se plaisait à distribuer aux enfants de son âge.

Devenu plus grand il fut placé chez des personnes du voisinage, comme petit berger, car dans ces contrées, les vaches, après avoir parcouru, pendant l'été, les pâturages élevés, descendent au fond des vallées et sont gardées, jusqu'à ce que la neige vienne, dans les champs où elles trouvent encore de l'herbe pour se nourrir; après quoi on les rentre dans les étables pour n'en sortir qu'au printemps suivant. Quand il fait beau temps, c'est un plaisir d'être petit berger; cette vie champêtre, les clochettes des troupeaux, tout cela plaît aux enfants qui sont employés à la garde du bétail; ils se réunissent aux limites des champs, se construisent quelquefois une hutte en branchages, font du feu, cuisent des pommes de terre sous la cendre, tout est plaisir et joie; mais quand il pleut ou que vient la froide bise, c'est bien différent; les chants ont cessé et la joie s'en est allée; si le temps n'est pas décidément assez mauvais pour faire rentrer le bétail aux étables, il faut que les petits bergers restent là transis et grelottants et plus d'un en a ressenti des suites fâcheuses pour sa santé; notre petit ami, délicat comme il l'était, ne traversa pas impunément les jours froids et pluvieux de cet automne là; des douleurs rhumatismales en furent les conséquences et son état empira tellement que bientôt il ne put plus marcher qu'en s'appuyant avec des béquilles; mais si ce fut malheureux pour son corps, il semble que ce fut dès ce temps-là

qu'il commença à chercher Jésus et à s'occuper de l'Évangile ; cette maladie qui devait avoir des suites si graves, devenait, dans la main de Dieu, un moyen pour amener ce jeune cœur à Jésus. Pendant l'hiver son état s'empira et l'été suivant n'amena pas d'amélioration, bien qu'il eût passé quelque temps dans une maison de santé, où les soins les plus dévoués lui furent prodigués. Ce n'est qu'au printemps suivant qu'il devait voir la fin de tous ses maux. Cependant sa maladie se compliqua d'ulcères et quand il quitta ce monde une de ses jambes était près de se détacher du tronc, mais si l'homme extérieur se détruisait, l'homme intérieur se renouvelait et prenait des forces (2 Cor. IV, 16), car c'est surtout pendant les jours qu'il passa couché sur son petit lit, qu'il fit des progrès rapides dans la connaissance de Jésus ; il mûrissait pour le ciel, il se réjouissait beaucoup en pensant que le moment approchait où Jésus viendrait le chercher, comme il disait, et il ne voyait la mort que comme son introduction dans le ciel. Un soir il rêva que le Seigneur Jésus était là ; à son réveil il dit, tout attristé : « Je voyais le Seigneur qui venait me chercher et je suis toujours là. »

Quelque chose qui m'intéressa plus que tout ce qu'il avait pu dire, ce fut d'apprendre qu'il se relevait de son lit et s'agenouillait pour prier ; il ne faisait pas cela sans peine et sans douleurs, puisqu'il ne pouvait s'appuyer que sur un seul genou, l'autre était trop malade ; mais le besoin qu'il éprouvait de s'approcher du Seigneur lui faisait surmonter la souffrance.

Ne sera-t-il pas un jour à la confusion de tant d'enfants qui n'ont jamais fléchi le genou devant le Sei-

gneur, bien qu'ils aient beaucoup de sujets de le faire, soit pour lui rendre grâces de ses bienfaits, soit pour implorer ses bénédictions. Eh bien ! mon lecteur, souvenez-vous que tout genou doit se ployer devant le Seigneur, tant des êtres qui sont aux cieus, que de ceux qui sont sur la terre et au-dessous de la terre (Phil. II, 10 ; voyez aussi Rom. XIV, 11 et Esaïe XLV, 23). Bienheureux sont ceux qui le font avec joie et qui comprennent le privilège qu'ils ont de s'approcher du Seigneur par la prière.

Encore un mot et j'ai fini ; notre petit ami, qui déclinait rapidement, s'en alla calme et joyeux jouir des délices qui sont à la droite du Père et augmenter le nombre des esprits bienheureux, qui attendent le jour, où ils reviendront animer de nouveau cette froide poussière, qui sera transformée et rendue conforme au corps glorieux de Jésus-Christ, selon la déclaration de l'Esprit dans la première épître aux Corinthiens, chapitre XIV, 42-44 : Le corps est semé en corruption, il ressuscitera incorruptible ; il est semé en déshonneur, il ressuscitera en gloire ; il est semé en faiblesse, il ressuscitera en force ; il est semé corps animal, il ressuscitera corps spirituel.

De sa miséricorde

Jésus fait don ;

A qui croit il accorde

Un plein pardon.

Hâte-toi, le temps passe

Et ne reviendra plus :

Aujourd'hui, jour de grâce.

Viens à Jésus !

C. B.





2 TIM. I, 5; III, 14-16.

Lettre aux jeunes lecteurs de la Bonne Nouvelle.

Mes jeunes amis !

Ce n'est pas habituellement que j'ai le plaisir de m'entretenir avec vous, néanmoins je pense souvent à vous, et quelquefois, je suis heureux de demander à Dieu qu'il répande sur vous sa sainte bénédiction.

Aujourd'hui, mes jeunes amis, j'ai à cœur de vous parler d'un sujet, qui n'est pas sans importance pour vous, et qui pourra même, en éclairant votre cœur, le remplir d'une vraie joie. Or, afin de mieux fixer votre attention sur ce sujet, je vais commencer par vous faire une question : Avez-vous jamais pensé qu'il existe entre Dieu et vous, *une relation* en vertu de laquelle vous êtes distingués des autres enfants du monde, et de laquelle vous êtes appelés à jouir ? Ma

question peut-être vous étonne , cependant , ne vous hâtez pas de la mettre de côté , — ne la rejetez pas sans y avoir répondu. Vous dirai-je encore le motif pour lequel je vous l'adresse ? Le voici : en général je me suis aperçu que cette question n'était pas soigneusement placée devant vous , et que vos cœurs en étaient peu occupés. Cependant , elle renferme un sujet clairement établi dans les saintes Ecritures ; il est donc bien nécessaire que vous ne l'ignoriez pas , et cela pour deux raisons : 1) L'assurance qu'une relation est établie entre Dieu et vous , tout jeunes que vous soyez , remplira votre âme de joie , et votre cœur , de confiance en Lui. 2) Cette assurance , ou plutôt cette connaissance , vous aidera à comprendre pourquoi vos chers parents ne vous laissent pas courir avec les enfants du monde , ni participer aux amusements qui font leurs plaisirs.

Je pourrais vous citer un seul passage du nouveau Testament , qui est bien clair sur le sujet qui nous occupe , mais je préfère que nous en examinions d'autres avant celui-là , il n'en sera point affaibli , au contraire.

Ainsi , mes chers lecteurs , pour commencer suivez-moi : entrons dans le beau champ de l'ancien Testament et voyons ce qui y est écrit en rapport avec la question qui fait l'objet de notre entretien. Mais en vous parlant de l'ancien Testament , je réfléchis qu'à votre tour , vous désirez m'adresser une question que j'exprimerai pour vous de cette manière : le sujet dont vous voulez nous parler regarde donc aussi les enfants qui ont vécu bien longtemps avant nous ? Oui , mes amis , ces enfants qui ont vécu sur cette terre , avant que vous fussiez nés , ont été appelés à jouir d'un privilège analogue au vôtre ; seulement ici , je voudrais vous

à observer que dans l'ancien Testament, tout comme sous le nouveau tous les enfants qui sont nés dans ce monde, n'ont pas joui du privilège dont nous parlons, car le privilège d'être en relation *avec Dieu* n'appartenait proprement qu'à ceux dont les parents étaient *dans la foi*; c'est pourquoi, dans la Parole divine, l'Esprit de Dieu distingue soigneusement les enfants de parents *croyants*, des autres enfants. Maintenant cherchons dans les Ecritures de vérité, quelques exemples à l'appui de cette distinction.

Prenez vos Bibles, — ouvrez au chapitre VI, v. 8 du livre de la Genèse; voici ce que nous y trouvons : « Mais Noé trouva grâce devant l'Éternel. » Ceci eut lieu à une époque où les hommes étaient devenus très-méchants sur la terre, et tellement méchants qu'au verset 6^e il nous est dit : « que l'Éternel se repentit d'avoir fait l'homme sur la terre et qu'il en eut du déplaisir en son cœur. » Or, mes enfants, remarquez bien ce qui est dit de Noé, au v. 8, car c'est un point capital et sur lequel nous aurons l'occasion de revenir : « Noé trouva grâce devant l'Éternel; » et cela au moment même où Dieu avait arrêté en son cœur de détruire, par les eaux du déluge, tout ce qui avait vie sur la terre. Ainsi la grâce de Dieu par la foi mettait Noé à l'abri du jugement dont la terre allait être frappée. Ici, mes amis, une question nous préoccupe. Noé seul fut-il sauvé? Oh! non, dans la grâce dont il était personnellement l'objet, était compris sa femme, ses fils et les femmes de ses fils. Sa maison, *avec lui*, jouissait d'une si grande grâce! Il est vrai que c'était avec Noé, que l'Éternel avait directement affaire, ainsi que nous lisons au verset 18: « Mais j'é-

tablirai mon alliance *avec toi*. » Noé était le chef de sa maison et c'est comme tel, que l'Éternel traite alliance avec lui. Ensuite il continue en disant : « Et tu entreras dans l'arche, toi et *tes fils, ta femme et les femmes de tes fils*, avec toi. » Voilà donc une famille en considération de son chef, mise à part et préservée du jugement, car l'arche devait servir à la conservation de Noé et des siens. Dès lors, Dieu établit, sur le pied de la grâce, une relation particulière avec Noé, *et par lui*, avec tous les siens, car à cause de lui, ils entraient dans la bénédiction où lui-même était devant Dieu. Maintenant, mes jeunes amis, pensez-vous qu'il eût été convenable qu'un membre quelconque de cette famille se fut mis à dire : « Je ne connais pas l'Éternel, — nous n'avons pas de rapport avec Lui ! » Non, évidemment, un tel langage aurait été un langage d'incrédulité ; car autant aurait valu dire, lorsqu'ils étaient dans l'arche : « Nous n'y sommes pas. » Du moment donc que Noé eût été divinement averti du jugement que Dieu allait exercer, il craignit et bâtit l'arche pour la conservation de sa famille ; et cela fut un témoignage rendu au monde, par la foi, des choses qui allaient arriver, mais auxquelles le monde ne croyait pas, car est-il écrit : « Aux jours de Noé, les hommes mangeaient et buvaient, bâtissaient, se mariaient et donnaient leurs filles en mariage, jusqu'au jour où le déluge vint, qui les fit tous périr. » Mes chers enfants, quelle redoutable chose que le jugement de Dieu ! Le témoignage de Noé, sa prédication de la justice, la vue de l'arche qui se construisait en hâte ; rien de tout cela n'avait rendu le cœur des hommes attentif aux

solennels avertissements de Dieu, le jugement seul le fit, mais c'était trop tard.

Revenons à Noé. Que lui arriva-t-il quand le déluge vint? Il fut sauvé, me dites-vous; même il me semble entendre une petite voix ajouter: et sa famille avec lui. Oui, mes jeunes lecteurs, ils furent tous épargnés, tandis que ceux qui n'avaient pas cru périrent, étant engloutis par les eaux. Or vous voyez que, quoique l'Écriture ne fasse mention que de la foi de Noé, tous les siens néanmoins furent délivrés avec lui. Quant aux sentiments qu'éprouvèrent, à la vue des eaux, les bienheureux habitants de l'arche, il est sans doute plus aisé de les concevoir que de les exprimer; mais représentez-vous, mes amis, ces hommes, ces vieillards, ces femmes et ces enfants criant, pleurant et faisant tous leurs efforts pour se sauver des eaux qui s'élevaient toujours plus; quel émouvant, quel horrible spectacle! On peut donc se faire une idée des sentiments de reconnaissance, d'actions de grâce et d'adoration qui remplissaient le cœur de Noé et de sa famille, car ce lamentable tableau s'offrait à leur vue.

Au chapitre IX^o, un autre trait de la grâce divine nous est présenté. Au verset 1^{er}, nous lisons: « Et Dieu bénit Noé *et ses fils* » etc. La grâce, qui avait associé à Noé sa propre famille pour le salut, la lui associe maintenant pour la bénédiction. Ce premier exemple, mes chers enfants, peut déjà vous mettre sur le chemin pour comprendre ce que c'est que d'être en relation avec Dieu, par la foi de ses parents, même en supposant que les fils de Noé n'eussent pas eu eux-mêmes la foi. Mais ne nous arrêtons pas plus longtemps ici, faisons un pas de plus et voyons ce que l'Écriture

nous apprend au sujet d'un autre patriarche, dont le nom vous est bien connu. Quel est celui de mes jeunes lecteurs qui le nommera? Abraham! Abraham! répétez-vous à l'envi. Oui, mes jeunes amis, c'est bien de lui que je veux vous parler.

Ouvrez votre nouveau Testament au chapitre VII des Actes des apôtres. Au verset 2^o nous lisons, que pendant qu'Abraham était encore au sein de sa famille, Dieu lui apparut et lui dit : « Sors de ton pays et de ta parenté, et viens au pays que je te montrerai. » « Abraham donc partit, comme Dieu le lui avait dit. » Quelques années plus tard, l'Eternel de nouveau adressa la parole à Abraham, auquel il promit une postérité. « Abraham crut à Dieu et sa foi lui fut imputée à justice » (Genèse XV, 6). Ici déjà, le caractère *de croyant* se distingue particulièrement en Abraham, et c'est même cette circonstance qui lui a valu le beau titre de : « Père de tous les croyants » (Rom. IV, 11). Ensuite, comme à l'égard de Noé, Dieu traite une alliance avec lui (voyez Genèse XV, 18); puis au chapitre XVII, Dieu fait entrer dans cette alliance, la postérité de ce patriarche. Voici ce que nous lisons au verset 7^o : « J'établirai donc mon alliance entre moi et toi, et entre *ta postérité* après toi en leurs âges, pour être une alliance perpétuelle; *afin que je te sois Dieu, et à ta postérité après toi.* » Mes jeunes amis, remarquez bien les mots que j'ai soulignés, parce qu'ils font ressortir le but miséricordieux de Dieu envers Abraham et sa famille; relisons-les, afin qu'ils soient mieux gravés dans vos cœurs : « afin que je te sois Dieu et à ta postérité après toi. » N'était-ce pas là de la part de Dieu, établir *officiellement* une relation po-

sitive avec Abraham et sa postérité. Or, mes enfants, afin que vous puissiez comprendre quelle était la nécessité et la valeur d'une telle relation, il est bon que je vous dise, qu'aux jours où Dieu appela Abraham à sortir de son pays et de sa parenté, les hommes avaient depuis longtemps déjà, abandonné le Dieu vivant, pour offrir leur culte à des idoles. L'Écriture nous apprend que l'idolâtrie avait même pénétré au sein de la famille d'Abraham (Josué XXIV, 2); de telle sorte que Dieu était méconnu au milieu des hommes. C'est de ce milieu que Dieu avait fait sortir Abraham, pour être exclusivement son Dieu et celui de sa postérité. Maintenant, je vous le demande, n'était-ce pas un grand bonheur pour Abraham d'avoir l'Éternel pour Dieu? Il me semble entendre quelques-uns de vous me répondre: Oui, monsieur! Effectivement, rien n'est plus propre à nous montrer l'amour de Dieu envers Abraham et sa famille, que le fait qu'en se faisant connaître à eux, Il se déclare leur Dieu, — le Dieu vivant et vrai, Créateur des cieux et de la terre, lequel ils pouvaient adorer et servir dans une heureuse et pleine certitude de foi. Mais afin de vous mieux faire sentir la vérité et le prix de cette bénédiction, je veux vous citer, par rapport au culte qu'offrait la famille d'Abraham, lorsqu'il fut appelé à s'en séparer, les paroles de l'apôtre Paul qui dit positivement: « que ce que les Gentils sacrifient, ils le sacrifient aux démons, et non pas à Dieu » (1 Cor. X, 20). Mes chers enfants, considérez comme il est horrible *d'adorer des démons*, — des esprits diaboliques! Eh bien! Dieu ne voulait pas qu'Abraham, ni sa postérité adorassent des démons; et il ne le veut pas davantage pour vous.

Or, afin que la famille avec laquelle Dieu se liait, fût complètement distincte des autres familles de la terre, Dieu ordonna à Abraham de se circoncire avec les siens; ils eurent donc un signe en leur chair, qu'on appelait *circoncision*. C'était le signe de l'alliance que Dieu traitait avec lui. Tous donc, dans cette heureuse famille, jeunes et vieux, grands et petits, avaient le bonheur d'avoir l'Éternel pour Dieu, et cela au milieu d'un monde qui adorait des démons.

Maintenant, passons au ch. XVIII, et arrêtons-nous un instant sur le verset 19. Là, nous voyons qu'il résultait du privilège dont nous venons de parler, une conséquence morale bien sentie: la famille de Dieu ici-bas doit avoir une vie et une marche très-différentes de celles du monde qui ne connaît pas Dieu, mais qui marche selon ses propres inclinations. Abraham comprenait très-bien cela, c'est pourquoi il avait mis dans son cœur d'élever ses enfants et de conduire sa maison dans la crainte de Dieu. Aussi, mes jeunes amis, remarquez bien ce que l'Éternel dit à ce sujet, en parlant d'Abraham: « Je le connais et je sais qu'il commandera à ses enfants et à sa maison après lui, de garder la voie de l'Éternel pour faire ce qui est juste et droit, » etc. Ainsi donc, les enfants d'Abraham, ses serviteurs et ses servantes avaient le grand privilège d'avoir l'Éternel pour Dieu et d'être enseignés dans la vérité. Ici, quelques-uns de vous me diront peut-être, qu'Ismaël et plus tard Esaü, n'ont pas persévéré dans ce chemin! En effet, ils sont retournés au monde. A mon tour je vous demanderai: qu'en est-il résulté pour eux? Y a-t-il eu profit pour eux d'abandonner le terrain de Dieu? L'Écriture nous dit peu de chose d'Ismaël et de sa pos-

térité, mais en revanche, elle parle beaucoup par les prophètes, d'Ésaï et comment il est devenu un peuple profondément ennemi du peuple de Dieu, d'Israël; mais tous ceux qui demeureraient dans le chemin de Dieu ou, si cela vous est plus compréhensible, sous l'autorité d'Abraham, jouissaient de toute la bénédiction qui était rattachée à cette position. Voyez, par exemple, l'heureuse influence exercée par là sur l'âme, sur le cœur du plus ancien serviteur d'Abraham; quelle piété il montra dans l'accomplissement de la mission que son maître lui avait confiée (lisez Genèse ch. XXIV, v. 12, 27 et 48, en particulier).

A suivre.



Les deux morceaux de houille.

Un habitant de Londres, père de plusieurs enfants encore en bas âge, se voyait par la faute d'autrui privé de tout moyen de subsistance. Il résolut de s'adresser à un homme riche dont on lui avait vanté la bienfaisance, mais qu'il ne connaissait pas personnellement, pour emprunter de lui une somme d'argent qui le mit en état de commencer un petit commerce.

Il se rend dans la maison du riche, flottant entre la crainte et l'espérance. Arrivé devant la porte de l'appartement, il s'arrête tout à coup tremblant de tous ses membres. Le son d'une voix sévère a frappé son oreille. C'est le maître de la maison qui, pour quelques morceaux de houille que sa servante a mis de trop dans sa cheminée, fait à celle-ci les reproches les

plus sérieux. Le pauvre solliciteur sent son cœur défaillir. Que peut-il attendre de l'avarice d'un homme qui compte la houille qu'on brûle dans sa cheminée ? Longtemps il hésite. Enfin, le souvenir de sa détresse prend le dessus. Il heurte. Il entre dans l'appartement. Le riche le reçoit avec politesse. On échange les compliments d'usage. Notre timide quêteur craignant un changement de ton qui lui enlèverait tout espoir, n'ose aborder le sujet de sa visite. Il parle de tout, hormis du motif qui l'amène.

Enfin, l'homme riche l'interrompt et lui dit : « Monsieur ! votre figure est celle d'un honnête homme, mais d'un honnête homme en détresse. Parlez franchement. Seriez-vous peut-être dans quelque embarras ? Je suis tout disposé à vous aider autant que mes moyens me le permettent. »

Surpris d'un langage auquel il était si loin de s'attendre, le pauvre père de famille, après s'être remis de son trouble, fait connaître à son généreux interlocuteur la triste situation dans laquelle il se trouve, et lui avoue enfin le but de sa visite.

« J'ai dans ce moment, répliqua l'autre, un capital de deux mille livres sterling (50,000 fr.) à ma disposition. Je vous l'offre sans intérêts. Vous le garderez jusqu'à ce que, par la bénédiction de Dieu, vous ayez acquis assez de fortune pour pouvoir vous en passer sans inconvénient. »

Des larmes de joie et de reconnaissance coulèrent sur les joues de l'heureux marchand. Il témoigna à son bienfaiteur, autant que son émotion le lui permettait, la gratitude dont il se sentait pénétré. Il lui a-

voua aussi quelles avaient été ses pensées et ses craintes au moment d'entrer chez lui.

« Je ne m'étonne pas de ce que vous me dites, répartit le riche. Mais vous, à votre tour, ne vous étonnez pas des reproches que j'ai faits à ma servante. Deux morceaux de houille épargnés ce matin, deux morceaux épargnés ce soir, puis demain, puis après-demain, et ainsi de semaine en semaine, et d'année en année, c'est là ce qui m'a mis en état de vous aider et d'aider aux autres. »

L'économie est une vertu que peuvent pratiquer les mondains. Peut-être est-ce là la raison pour laquelle il y a des chrétiens qui ne l'estiment guère. Cependant Dieu est un Dieu d'ordre. Et le *Maitre*, après avoir, au moyen de cinq pains d'orge et deux poissons, rassasié 5,000 hommes, n'en recommanda pas moins à ses disciples de *ramasser les morceaux qui étaient restés, afin que rien ne se perdît*. Mais en cela aussi, il n'est que trop vrai que les enfants de ce siècle sont souvent plus prudents dans leur génération, que les enfants de lumière.



La lampe merveilleuse de Dieu et le bonheur qu'elle procure.

Il est un pauvre vieillard impotent qui vit tout seul dans une misérable cabane, si vieille et si délabrée que les vents froids y pénètrent de tous côtés. Le toit est dans un tel état que la neige fondante et les pluies en tombent partout, à l'exception d'un petit coin, qui est

occupé par le grabat du pauvre perclus. On peut à peine se faire une idée d'une position plus misérable et plus triste que celle-là ; cependant ce pauvre impotent est un chrétien sincère. Il aime Jésus et a l'espérance d'aller au ciel. Aimeriez-vous savoir comment il se trouve dans cette hutte solitaire et misérable ? Eh bien ! un ami chrétien de son voisinage est allé lui faire une visite. C'était par une matinée de décembre froide et rigoureuse ; le visiteur ouvre la porte et dit au pauvre patient : « Eh bien ! Jean, comment êtes-vous ce matin ? » « O monsieur ! » répond-il, « je suis assis sous son ombre avec délices, et son fruit est doux à ma bouche. » Il voulait dire par là qu'il sentait la présence de son Sauveur, et que cela le remplissait de paix et de joie au milieu de sa pauvreté et de ses maux. Vous voyez que la lampe merveilleuse de Dieu brillait dans cette humble chaumière et qu'elle y réjouissait et consolait le pauvre malade dans les épreuves de la vie.

Chers enfants, a-t-elle porté dans vos cœurs sa lumière salutaire ? Si oui, ne pouvez-vous pas aller lire la parole de Dieu à quelque malheureux ? Combien d'aveugles et de vieillards qui seraient réjouis d'entendre ne fût-ce que quelques versets de l'Écriture. Je désire que mes jeunes lecteurs rendent les autres heureux, et maintenant que je vous ai parlé de ce vieil impotent, auquel la lampe merveilleuse de Dieu était si précieuse, j'aimerais que vous la portassiez aussi à d'autres, pour lesquels elle peut être également précieuse, et je suis sûr que, si vous demandez le secours du Saint-Esprit, Dieu bénira vos plus faibles efforts, pour l'amour de Jésus.



Naissance de Samson.

Nous voyons souvent dans l'Ancien Testament que, lorsqu'un homme devait être tout particulièrement employé de Dieu, sa naissance présentait quelque chose de remarquable. Des cas, comme ceux d'Isaac, de Moïse, de Samuel, s'offriront d'eux-mêmes à votre mémoire ; et leur naissance ou leur enfance était ainsi distinguée, sans doute, pour montrer que Dieu lui-même y intervenait, et qu'ils n'étaient que des instruments dans sa main.

La naissance de Samson est un exemple de plus à cet égard. Toujours de nouveau, les péchés d'Israël avaient jeté la nation dans la détresse et la servitude après les jours de Gédéon, et maintenant il nous est dit que « les enfants d'Israël recommencèrent à faire ce

qui déplait à l'Éternel, et l'Éternel les livra entre les mains des Philistins pendant quarante ans. » Peut-être n'était-ce pas toute la nation qui était sous le joug de ces ennemis, mais une partie d'entre eux, habitant sur les frontières du pays des Philistins. Dans ce voisinage vivait un homme nommé Manoah. Lui et sa femme semblaient être déjà avancés en âge, mais ils n'avaient pas d'enfants, lorsqu'un jour, un ange apparut à cette dernière et lui annonça qu'elle aurait un fils, qui devait être nazaréen à Dieu dès sa naissance, et qu'il commencerait à délivrer Israël de la main des Philistins. Elle le dit tout de suite à son mari, et le langage, dans lequel elle lui exprime son étonnement et sa crainte est bien frappant : « Il est venu auprès de moi un homme de Dieu, dont la face est semblable à la face d'un ange de Dieu, fort terrible ; mais je ne lui ai point demandé d'où il était, et il ne m'a point déclaré son nom. » Cher lecteur, si quelque étranger céleste, quelque habitant du monde invisible vous eût ainsi apparu, êtes-vous si heureux en Dieu, si assuré de sa faveur, si plein de confiance en son amour, que vous n'eussiez pas été effrayé ? Ou, comme la femme de Manoah, auriez-vous parlé de sa figure, comme étant « fort terrible ? » Qu'est-ce qui nous fait avoir peur de Dieu ou de quelque messenger venant directement de lui ? Hélas ! cher lecteur, c'est le péché ; et le grand but de Dieu, dans l'Évangile, qui est la bonne nouvelle adressée de sa part aux pécheurs, c'est qu'il veut nous délivrer et du péché lui-même et de toutes ses conséquences, en se faisant lui-même connaître à nous, en Jésus, comme notre Ami, comme Celui qui nous a aimés, et qui, au prix de la précieuse vie de son propre Fils, nous a ra-

chetés pour être à lui. Quand nous connaissons Dieu ainsi, nous cessons d'avoir peur de lui. Nous pouvons regarder à lui comme à notre Père. Nous pouvons entrer librement en sa présence et lui faire part et de nos péchés, et de nos peines et de nos craintes. Quelle bénédiction de le connaître ainsi ! Ce n'était pas par cette révélation de Dieu en Christ, que les saints de l'Ancien Testament étaient amenés à le connaître, mais par une révélation particulière à chacun ; comme nous le voyons dans le récit qui nous occupe.

Quand Manoah eut entendu le rapport de sa femme, il invoqua l'Eternel, et dit : « Hélas ! Seigneur, que l'homme de Dieu que tu as envoyé, vienne encore, je te prie, vers nous, et qu'il nous enseigne ce que nous devons faire à l'enfant quand il sera né. » Il ne comprend pas encore qui était celui qui était apparu à sa femme ; il suppose seulement que c'était « un homme de Dieu ; » mais il désire qu'il revienne pour leur donner de plus amples instructions et il le demande ardemment à Dieu. Dieu exauça la prière de Manoah. Le visiteur céleste apparut de nouveau à la femme, comme elle était assise dans le champ. Son mari n'étant pas avec elle, elle alla tout de suite le chercher ; et comme il n'avait pas été présent à la première apparition, l'ange lui répéta les instructions qu'il avait déjà données précédemment. Manoah prie l'ange de rester jusqu'à ce qu'il lui ait apprêté un chevreau. La réponse est telle qu'elle révèle le fait, que celui à qui parle Manoah n'est pas simplement un homme de Dieu, ni même seulement un ange de l'Eternel, mais l'Ange Jehovah, le Seigneur lui-même. « Quand tu me retiendrais, je ne mangerais point de ton pain ; mais si tu fais un

holocauste , tu l'offriras à l'Éternel. » Ces paroles n'indiquaient-elles pas suffisamment qu'il était lui-même l'Éternel ? Manoah lui demande instamment son nom, afin que, lorsque ce qu'il a dit sera arrivé, ils puissent lui faire un présent ; mais la réponse est : « Pourquoi t'enquiers-tu ainsi de mon nom ? il est admirable. » Manoah prend son chevreau et un gâteau et les offre à l'Éternel sur un rocher ; et il nous est dit que l'Ange « fit une chose merveilleuse à la vue de Manoah et de sa femme ; c'est que, la flamme montant de dessus l'autel vers les cieux, l'Ange de l'Éternel monta aussi avec la flamme de l'autel ; ce que Manoah et sa femme ayant vu, ils se prosternèrent le visage contre terre. »

Mais tandis que tel était l'effet surprenant de cette révélation merveilleuse de la présence de Jéhovah sur Manoah et sa femme, ils ne voient pourtant pas la chose de la même manière. « Manoah dit à sa femme : Certainement nous mourrons, parce que nous avons vu Dieu. » Mais elle avait plus d'intelligence que son mari. « Sa femme lui répondit : Si l'Éternel nous eût voulu faire mourir, il n'aurait pas pris de notre main l'holocauste, ni le gâteau, et il ne nous aurait pas fait voir toutes ces choses, en un temps comme celui-ci, ni fait entendre les choses que nous avons entendues. » Pauvre découragé ! si tu lis ces pages, quelle réponse n'avons-nous pas ici aux pensées sombres et désespérées qui accablent ton cœur ! Tu regardes Dieu comme ton ennemi, le considérant seulement à travers tes péchés ; et plus tu sens que tu dois avoir affaire avec lui, plus tu crains qu'il ne te détruise — qu'il ne te punisse de cette mort éternelle qu'ont méritée tes péchés. Mais écoute la femme de Manoah. Si Dieu eût pris plaisir à

la perdition, aurait-il souffert tant de douleurs pour nous sauver? Aurait-il montré tant de disposition à nous recevoir, si seulement nous venons au nom de Jésus, ce véritable et parfait holocauste? Nous aurait-il *montré* toutes ces choses, nous aurait-il *dit* de pareilles choses, si son dessein eût été de nous détruire? Nous avons vu comment il se montra à Manoah et à sa femme; mais dès lors il a été révélé — pleinement, ouvertement révélé — en Jésus, le Fils de son amour; — était-ce dans le but de nous détruire? Nous eût-il montré la gloire de Dieu en la face de Jésus-Christ, si ce n'eût été pour gagner la confiance de notre cœur à Jésus et à lui-même et pour nous sauver éternellement? Nous eût-il *dit* de telles choses? Il dit à Manoah et à sa femme qu'ils auraient un fils, et qu'il commencerait à délivrer Israël; mais il nous a parlé de son propre Fils, et de cette vie éternelle qu'il est venu nous donner, et de cette mort sur la croix par laquelle il fit l'expiation de nos péchés. Aurait-il dit: Venez à moi, s'il eût voulu nous envoyer dans les tourments éternels? Aurait-il dit: Regardez à moi, s'il eût décidé d'avance que nous ne vissions jamais sa face avec joie? Oh! puissent mes chers jeunes lecteurs croire à l'amour de Dieu pour eux! Oui, qu'ils croient en Jésus, dans la vie et dans la mort duquel cet amour a été si glorieusement manifesté.

La naissance de Samson suivit immédiatement ces événements, et il nous est dit que « l'enfant devint grand, et que l'Éternel le bénit. » Que la même grâce soit accordée à chaque lecteur de la BONNE NOUVELLE. « La bénédiction de l'Éternel est celle qui enrichit, et l'Éternel n'y ajoute aucun travail » (Prov. X, 22).

QUESTIONS SUR « LA NAISSANCE DE SAMSON. »

1. Que trouvons-nous souvent dans l'Ancien-Testament, par rapport à ceux qui furent remarquablement employés de Dieu ?
2. Pourquoi en était-il ainsi ?
3. Quel était le nom du père de Samson ?
4. Qu'est-il dit d'avance de Samson lui-même ?
5. Comment la femme de Manoah décrit-elle l'aspect du visiteur céleste ?
6. Qu'est-ce qui vous fait avoir peur de Dieu ?
7. Quand cessons-nous d'avoir peur de lui ?
8. Que demanda Manoah à Dieu ?
9. A qui Manoah s'aperçut-il qu'il avait parlé ?
10. Quel en fut l'effet sur Manoah ?
11. Par quel argument bien simple est-ce que sa femme combattit ses craintes ?
12. Qu'est-ce que Dieu nous a *montré* et que nous a-t-il *dit* ?

**Lettre aux jeunes lecteurs de la Bonne Nouvelle.**

(Suite et fin de la page 189.)

Je pense, mes jeunes lecteurs, que nous n'avons pas besoin d'exemples de l'Ancien Testament, plus concluants que les deux qui viennent de nous occuper, en faveur de notre sujet. Entrons maintenant dans l'examen du Nouveau Testament, et voyons ce qui y est écrit de vous, de la position dans laquelle vous êtes, comme conséquence de la foi de vos parents en notre Seigneur Jésus-Christ. Faites bien attention aux pas-

sages que je vais vous indiquer. Le passage que nous allons examiner servira de fondement à tous nos arguments ultérieurs. Prenez donc 1 Cor. VII, 14, où, entr'autres choses, nous lisons : « Or, maintenant vos enfants sont saints. » — Vous l'entendez, mes amis, Dieu déclare à vos chers parents que *vous êtes saints !* Ainsi, il vous place lui-même dans une condition entièrement différente de celle où se trouvent les mondains et leurs enfants. Issus de parents chrétiens, votre naissance vous introduit dans un état de *consécration* à Dieu ; vous êtes mis à part du monde, de même que vos parents l'ont été eux par la foi. Quant à vous, mes chers enfants, comprenez bien ceci : c'est que Dieu ne vous voit pas comme des enfants qui lui sont étrangers, mais comme des enfants qui se trouvent dans une relation avec Lui-même, — dans laquelle ils entrent *avec leurs parents*. Ce n'est pas votre foi individuelle qui vous place dans cette heureuse position, mais celle de vos parents, vu qu'il se peut que le plus grand nombre d'entre vous ne soient pas convertis. En vous parlant ainsi, mes jeunes amis, ma pensée n'est pas de vous humilier, ni de vous faire aucune peine, mais seulement de vous faire sentir quelle grâce vous est accordée, d'avoir des parents qui connaissent le Seigneur et qui lui appartiennent.

Il en est donc de vous, comme des enfants de Noé et d'Abraham, qui jouissaient des bénédictions résultant de l'alliance que Dieu avait traitée avec leurs pères. Il y a donc pour vous à considérer bien ceci : que la *relation*, dans laquelle vous êtes avec Dieu, ne regarde pas le monde, mais seulement les enfants de ceux qui ont cru au nom du Seigneur. De plus, l'amour

et la grâce qui en sont la *source* et la *cause*, vous en êtes directement les objets ; tout aussi réellement que les fils de Noé dans l'arche, gardés du déluge, et que les enfants d'Abraham qui étaient enseignés à marcher devant Dieu, dans sa crainte. Ici, mes amis, une question s'élève dans mon esprit. Peut-être que jusqu'à présent, ce à quoi vous avez pensé, c'est à l'amour de vos parents plutôt qu'à l'amour que Dieu a aussi, et le premier, pour vous. Je laisse à chacun de vous le soin de s'examiner à cet égard devant Dieu, car je suis assuré que, si vous y pensiez davantage, si vous en étiez bien persuadés, votre plaisir, votre jouissance seraient avec Lui, au lieu que souvent, lorsque vos chers parents ne vous veulent pas accorder les choses qui ne plaisent pas à Dieu, vous faites une longue mine, — comme si quelque chose d'un très-grand ennui vous survenait. Mais allons plus loin, et voyez quel avantage vous avez d'être aimés de Dieu : vous pouvez lui ouvrir votre cœur, — lui exposer vos petits chagrins, — lui demander des délivrances, étant assurés en vos cœurs qu'Il vous écoute avec plaisir. Plusieurs d'entre vous, j'en suis sûr, en ont fait la douce expérience ; plusieurs traits de ce genre nous ont été racontés dans votre petit Journal, et moi-même, étant à votre âge, j'en ai aussi fait l'expérience, car un jour (je n'étais pas converti) étant en commission, j'avais un long bois à traverser, et j'avais peur ! alors je me mis à genoux au milieu du chemin et je priai Dieu, au nom de Jésus, de me garder des brigands qui, d'après ce que j'avais entendu dire, devaient se trouver dans le bois ; eh bien ! je n'eus pas plutôt été relevé, qu'une voiture vint à passer et je pus monter derrière et traverser le

bois sans la moindre frayeur ; alors je rendis grâce à Dieu de m'avoir exaucé de cette façon. C'est ainsi, mes jeunes amis, que Dieu se plaît à répondre aux prières des tout petits, qui se confient en Lui. Ne négligez donc pas un tel privilège, mais cultivez-le. Il y a des milliers d'enfants, Chinois, Africains et autres, qui n'ont jamais entendu parler de l'amour de Dieu ! mais quant à vous, vous savez ces choses, elles vous ont été répétées cent fois ! Oh ! pensez à votre responsabilité !

Mes chers lecteurs, je vous demande encore un petit moment d'attention, pour mettre sous vos yeux deux passages qui nous restent à examiner, car ils montrent clairement que vous êtes placés dans une position plus rapprochée de Dieu que les autres qui n'ont pas de parents chrétiens. En Colos. III, 20 nous lisons : « Enfants, obéissez à vos parents en toutes choses, car cela est agréable au Seigneur. » Avez-vous fait attention à ces paroles ? Ne montrent-elles pas clairement que l'Esprit de Dieu vous considère comme *des disciples de la Parole* ? Oui, certainement. Quand donc vos chers parents vous commandent telle ou telle chose, obéissez-leur, car cela est agréable au Seigneur, qui vous voit et qui apprécie votre obéissance. L'autre passage est en Ephésiens ch. VI, 1-3. Là, mes amis, pesez bien ce que vous lisez ; car vous le voyez, ces versets contiennent une promesse spéciale pour vous, et certainement que vous en jouirez, si par votre obéissance vous rendez, aux yeux du monde, le caractère et la piété de vos parents, honorables. — Voyez au verset 4^e, avec quelle sollicitude l'Esprit de Dieu s'occupe de vous, auprès de vos parents ; se tournant vers eux, il leur dit : « Et vous, pères, n'irritez pas vos enfants —

afin qu'ils ne soient pas découragés » (Ephés. VI, 4 ; Colos. III, 21). Dieu tient à ce que vous soyez heureux et contents déjà ici-bas, car Il vous aime. Ainsi, vous avez, dans la Parole même, les témoignages qui établissent que Dieu pense à vous, qu'Il s'occupe de vos circonstances propres, de la même manière qu'il s'occupe de celles de vos parents. Croyez ces choses, mes jeunes amis, car elles vous rendront joyeux, en même temps qu'elles vous feront sentir que toute participation au monde et à ses faux plaisirs, est incompatible avec la relation dans laquelle vous êtes avec Dieu. Pensez à une telle grâce et ne lui préférez pas des choses de rien, — des choses qui ne sont que pour un instant ; car ainsi fit Esaü, qui préféra *un potage de lentilles* à la bénédiction qui lui revenait (Héb. XII, 16-17).

Maintenant, mes chers amis, je prends congé de vous en vous recommandant à Dieu et à la parole de sa grâce.

A tous, je dis : A Dieu !

Votre sincère ami

...



L'écolier.

Il y a à peu près dix ans qu'une dizaine d'enfants, revenant de l'école, s'acheminaient vers leurs demeures, comme le font les jeunes garçons de cet âge. Une vive conversation s'était engagée parmi eux sur divers sujets peu importants : l'un parlait de ses billes, l'autre de sa toupie, etc. ; en un mot, chacun parlait de ce que son cœur aimait, car, comme dit la Parole de Dieu, — c'est de l'abondance du cœur que la bouche parle.

Tout en conversant ainsi, ils arrivèrent à un endroit du chemin, où l'eau dérivée d'une grande rivière venait se jeter avec tant de force, qu'elle y avait formé un gouffre profond. C'était en été, il est vrai, mais toutefois le courant était toujours fort. Et nos jeunes élèves, voyant cette masse d'eau à couleur d'azur, eurent bientôt changé de conversation pour admirer à l'envi une prodigieuse quantité de poissons, qui s'y mouvaient en tous sens avec une agilité remarquable.

L'un de ces jeunes spectateurs, s'approchant au bord du gouffre, ne prit pas garde à une brèche recouverte en partie d'herbe; son pied droit manquant, il fit la culbute dans l'eau. Vous ne pouvez concevoir, chers amis, l'angoisse et la perplexité des cinq autres et particulièrement d'une jeune fille, la plus grande de tous, qui, croyant que c'était son frère, poussa un tel cri qu'elle donna l'alarme aux autres, mais que faire? il était bien difficile d'aller au secours du pauvre enfant, surtout pour ces tout jeunes garçons, dont le plus grand avait à peine dix ans; et pourtant il n'y avait pas de temps à perdre. Ils étaient tous dans la plus grande anxiété. Mais Dieu, dans sa bonté, qui voyait le tout, fit en sorte que l'infortuné fût retenu à la surface par ses habillements; mais il avait beau se débattre, il lui était impossible de remonter sur le bord: il se serait certainement noyé, si la jeune fille ne se fût incontinent couchée par terre, pour lui tendre la main. Quel bonheur pour ce jeune garçon, ainsi en danger de périr, de voir cette main tendue pour le secourir: sans un moment de retard, faisant un faible effort pour s'approcher, il saisit cette main et la tenant de toutes ses forces, il fut bientôt hors de tout danger. — Pensez

à la joie qu'il dut éprouver, en considérant l'abîme, d'où il avait été retiré, convaincu qu'il était que quelques secondes de plus auraient suffi pour l'introduire dans l'éternité. Pensée sérieuse !

Maintenant, cher lecteur, toi aussi, quoique jeune, si tu n'as pas donné la main au Seigneur Jésus qui seul peut te sauver parfaitement, tu es dans une semblable position. Y penses-tu ? Le crois-tu ? Oh ! si seulement tu en avais le sentiment ! combien tu serais heureux de saisir la main de Celui qui souffrit la croix pour toi. Oui, cher ami, lui-même te tend la main ; si seulement tu voulais la saisir. Il serait tout heureux de te presser avec affection dans ses bras, et là quelle parfaite sécurité n'éprouverais-tu pas ? Aurais-tu quelque chose à craindre ? Non, rien ; la mer aurait beau élever ses vagues, elles ne t'atteindraient jamais.

Oh ! cher ami ! Viens ! je t'en supplie. Oui, viens, sans aucun retard, aujourd'hui même. Ce bon Sauveur est tout prêt à te recevoir, si seulement tu vas à Lui ; si tu regardes seulement une fois à lui. Vois-le dans le jardin de Gethsémané, qu'y fait-il ? qu'éprouve-t-il ? Vois-le au Calvaire. Vois-le sur la croix. Entends-le s'écrier : « Mon Dieu, mon Dieu, pourquoi m'as-tu abandonné ? » et puis encore : « Tout est accompli. » Baissant la tête, Il rendit l'esprit. Vois son sang couler. Cher ami, c'est par l'efficace de ce sang que tu peux être entièrement lavé et purifié de tous tes péchés. Le crois-tu ? si seulement tu le crois, tu es sauvé.

Que le Seigneur bénisse ces quelques lignes pour le bien éternel de ton âme et puisse ce cher Sauveur devenir tellement précieux à ton cœur que tu ne désires rien tant que d'entendre parler de Lui.





Le lépreux.

(2 Rois *5*, 1-14).

Pour les péchés du peuple, au pays d'Israël,
On vit soudain entrer des troupes de Syrie.
Et parmi les captifs, ravis à leur patrie,
Se trouvait une enfant, qui craignait l'Éternel.

L'épouse de Naaman la prit dans sa maison.
Naaman, homme opulent et puissant capitaine,
Était, hélas ! couvert d'une affreuse gangrène,
La lèpre, dont Dieu seul donne la guérison.

Cette jeune captive à sa maîtresse dit,
Qu'un prophète de Dieu demeure à Samarie,
Que la lèpre par lui pouvait être guérie ;
Elle souhaiterait que son maître le vit.

A ce discours, Naaman, pressé par son seigneur,
Se prépare à partir ; le roi le recommande
Au prince d'Israël et lui fait la demande
De guérir le guerrier, son loyal serviteur.

Mais le roi d'Israël, étant fort soupçonneux,
Dit à son visiteur : « Est-ce une chose aisée
De guérir ton fléau. » Le prophète Elisée
L'apprend et fait venir près de lui le lépreux.

« Va te laver sept fois au fleuve du Jourdain, »
Lui dit l'homme de Dieu. Naaman, tout en colère,
Retourne avec ses gens à regret en arrière ;
Il pense qu'on le traite avec trop de dédain.

Ses serviteurs alors lui tiennent ce propos :
« Si le prophète t'eût dit quelque grande chose,
Ne l'eusses-tu pas faite, et pourtant il propose
Un acte bien facile et guérissant tes maux. »

Le capitaine enfin, cédant à ces discours,
Se plonge dans le fleuve et sa peau . . . revient nette.
Ainsi, bien chers enfants, le Sauveur vous répète :
« Viens à moi, tu seras nettoyé pour toujours. »



Marie

ou extraits de l'Histoire morale d'une jeune fille.

SEPTIÈME PARTIE. — *Les hommes pensent que Dieu est
comme eux ; esclavage du péché.*

— Papa, dit un jour Marie, quels dieux étranges
les Grecs avaient ; ils semblent être tout juste comme
des hommes !

— Ils étaient comme de très-méchants hommes.
Mais quand as-tu entendu parler d'eux ?

— Oh ! papa, l'autre jour chez Mme C., je trouvai un volume de l'Illiade d'Homère, et j'en lus une grande partie.

— Eh bien, que penses-tu de leurs dieux ?

— Je ne les aime pas du tout, papa. Ils semblent n'avoir aucune idée de la justice, l'un était d'un parti, un second d'un autre ; ils se querellaient, ils essayaient de se tromper les uns les autres, ils mangeaient et buvaient aussi. Je vois donc qu'ils étaient précisément comme les hommes, seulement plus forts.

— Oui, un ciel comme le leur serait un parfait enfer, car toutes sortes de mauvaises passions y étaient à l'œuvre. On prétend qu'on peut connaître le caractère d'un peuple d'après le caractère de ses dieux.

— Se peut-il ? Penses-tu que ce soit vrai, papa ?

— Oui, en général, il en est ainsi. Dans les parties du monde, privées de la Bible, les hommes imaginent des dieux comme eux-mêmes — sujets aux mêmes infirmités et aux mêmes passions que les mortels, auxquels ils ne sont supérieurs que par la force ou l'adresse.

— Mais, papa, penses-tu que si nous n'avions jamais vu la Bible, nous nous imaginerions que Dieu est comme nous ?

— Certainement ; et même beaucoup de gens qui ont vu la Bible et l'ont lue pendant toute leur vie, s'imaginent maintenant que Dieu est comme eux-mêmes.

— Quoi ! papa, quelqu'un dans ce pays penserait que Dieu est comme un homme !

— Pas à tous égards : personne ici ne suppose que Dieu ait un corps, qu'il mange, boive, et dorme comme

un homme, ou qu'il ne soit pas infiniment supérieur à l'homme en sagesse et en puissance. C'est dans ses attributs moraux, lesquels constituent sa plus grande gloire, qu'ils pensent que Dieu leur ressemble.

Marie réfléchit un moment. Eh bien, papa, je ne puis comprendre ce que tu veux dire ; je ne crois pas avoir jamais pensé que Dieu fût comme moi.

— Je pense pouvoir te convaincre que toi et tous les autres pécheurs vous êtes coupables de cette erreur. Souviens-toi seulement que je ne dis pas que cette pensée ait jamais traversé distinctement ton esprit : « Dieu est comme moi, » ou telle autre idée analogue. Je veux dire que tu agis de manière à montrer que tu tiens pour une chose certaine, que Dieu sentirait et agirait à peu près comme toi dans telle ou telle circonstance.

— O, papa, tu peux prouver tout ce que tu veux, en t'y prenant de cette manière.

— Mais quelle manière peut être plus raisonnable ? C'est ainsi que nous avons toujours coutume d'en user, lorsque nous jugeons les opinions et la croyance d'une autre personne. Si l'on disait à un homme que sa maison est en feu, et qu'il n'employât aucun moyen pour la préserver, nous en conclurions qu'il ne croyait pas à cette nouvelle ou qu'il désirait que sa maison brûlât entièrement. Et cette conclusion serait aussi certaine que si nous pouvions regarder et voir dans le cœur de l'homme. Ne vois-tu pas qu'il en serait ainsi ?

— Oui, papa, je le pense.

— Eh bien, venons-en à la preuve. Tu sais que les hommes sont changeants dans leurs opinions et leurs sentiments. Un jour ils admirent, le lendemain ils con-

damnent ; ils sont facilement irrités et aussi facilement apaisés. Or les hommes supposent évidemment que Dieu leur ressemble sous ce rapport et que ses sentiments envers eux varient à chaque variation de leur conduite. Quand ils sont contents d'eux, ils s'imaginent qu'il est content d'eux ; et quand leur conscience les accuse d'avoir négligé leur devoir, ils supposent qu'il est fâché contre eux.

— Mais n'en est-il pas ainsi, papa ? dit Marie avec surprise. Est-ce que Dieu nous regarde avec les mêmes sentiments, quoique nos caractères soient changés ?

— Non, quand nos caractères sont changés, c'est-à-dire, quand, par la foi en Christ, nous sommes détournés de l'amour et de la pratique du péché pour trouver nos délices en la sainteté et en Dieu. Parce que Dieu est immuable, il nous regarde alors avec complaisance, quoiqu'il nous ait auparavant contemplés avec déplaisir. Mais je fais allusion à ces changements soudains et de peu de durée, qui souvent ont lieu dans la conduite et les sentiments d'un homme. Toi, par exemple, tu es quelquefois aimable et obligeante : d'autres fois tu es dépitée et mécontente. Or n'as-tu pas pensé que Dieu te regardait dans ces humeurs différentes, avec des sentiments différents ?

— Oui, papa, certainement.

— Eh bien, ma chère, tu es dans une complète erreur. Dieu, qui connaît ton cœur, n'a pas besoin d'attendre le développement de ton caractère, il voit à la fois tout ce que tu as fait, tout ce que tu feras, et tout ce que tu voudrais faire, dans toutes les circonstances. En conséquence, comme son jugement à ton égard dé-

pend de l'état de ton cœur et non de ta conduite extérieure, ce jugement ne varie jamais.

— Je comprends, papa, mais cela me semble très-étrange.

— Cela montre seulement combien tu t'es accoutumée à nourrir de fausses idées de Dieu. Encore une fois, lorsque nous nous sentons mécontents, nous le montrons toujours immédiatement, c'est pourquoi il nous semble que Dieu doit faire de même; et lorsque nous voyons des hommes persévérer longtemps dans le péché sans en être punis, nous en concluons que Dieu n'en est pas mécontent. Plusieurs ainsi s'encouragent eux-mêmes à pécher et s'imaginent que, parce qu'ils n'ont jamais subi la colère de Dieu, ils ne la subiront jamais. C'est ce que faisaient les Juifs lorsque Dieu leur dit: « Tu as fait ces choses-là, et je suis resté muet; et tu t'es figuré que je suis réellement tel que toi! » (Ps. L, 21.)

— Je n'avais encore jamais compris le sens de ce verset.

— Tu sais aussi que nous prétendons souvent que les vertus compensent les défauts, soit chez nous soit chez les autres; c'est-à-dire que nous mettons en avant nos bonnes qualités comme contrebalançant les mauvaises et excusons les dernières par les premières. En ceci aussi nous supposons que Dieu nous ressemble, et c'est pourquoi nous espérons l'amener à passer pardessus nos fautes à cause de nos prétendues vertus. Nous reconnaissons sans doute que nous faisons de mauvaises choses: nous nous mettons en colère de temps à autre et nous nous aimons nous-mêmes au-dessus de tout; mais nous ne volons, ni ne mentons,

ni ne jurons ; ainsi en considération de ces *vertus*, nous nous attendons à être pardonnés pour nos autres péchés. Mais Dieu exige une obéissance parfaite, et l'on ne pourra jamais présenter l'exemption d'une faute comme une excuse pour une autre. Eh bien, n'ai-je pas prouvé que les hommes pensent que Dieu est comme eux ?

— Oui, papa.

— Et maintenant je te dirai comment tu peux découvrir ce qu'est ton propre caractère. Si tu aimes Dieu parce qu'il est juste, pur et saint, ainsi qu'il est représenté dans la Bible, alors tu aimeras la sainteté et la pureté, et tu les posséderas. Mais si tu préférerais que Dieu te supporte dans le péché, te laisse vivre comme il te plaît, et puis te reçoive dans le ciel — comme un Dieu sans justice ni vérité — alors tu n'aimes pas la sainteté, mais tu es l'esclave du péché.

— Papa, il ne me semble pas que j'aimerais des dieux, tels qu'en avaient les Grecs ; mais cependant je ne puis pas voir, pourquoi Dieu ne serait pas juste autant que glorieux, s'il était plus miséricordieux.

— *Plus* miséricordieux, Marie ! Que voudrais-tu ? Peut-il être plus qu'infiniment miséricordieux ? Dieu est amour ! Peut-il l'être davantage ? Non, ma chère enfant, ce que tu désires, c'est non pas qu'il soit *plus* miséricordieux, mais *moins* juste ; enfin qu'il soit comme certains parents faibles et insensés, qui aiment *trop* leurs enfants pour les contraindre et ainsi les laissent faire tout ce qu'ils veulent et aller à leur ruine. Or, tu voudrais que Dieu agît comme un roi, qui traiterait tous ses sujets de la même manière : — traîtres, brigands, meurtriers, peu importe, tous seraient traités

également, tandis que ses fidèles sujets seraient constamment en crainte de perdre leurs propriétés et leurs vies. Sous un tel roi, les traîtres et les rebelles seraient les privilégiés, car eux seuls seraient en sûreté, tandis que les gens de bien deviendraient leur proie. C'est ce que tu aimerais, n'est-ce pas ?

— Oh ! non, papa.

— Et pourtant c'est précisément ce qui arriverait, si les pécheurs étaient admis dans le ciel sans être changés, et c'est ce que tu entends, au fond, en désirant, que Dieu fût plus miséricordieux. Le ciel deviendrait ainsi un enfer, le bonheur serait banni de l'univers, et tandis que les pécheurs seraient toujours aussi misérables qu'ils le sont maintenant, leur seule *consolation* serait de détruire le bonheur de leurs semblables. Ma chère Marie, Dieu *ne peut* être moins saint qu'il ne l'est. A-t-il épargné son propre Fils quand il se mit à la place des pécheurs ? Si tu as le moindre espoir d'être admise dans le ciel sans que ton cœur soit changé, regarde à la croix de Christ et désespère.

— Je crois, Marie, poursuivit son père, l'avoir raconté une fois l'histoire d'un législateur, qui avait décrété qu'un certain délit serait puni en arrachant les yeux du coupable. Son propre fils fut le premier criminel, et le père fit crever un de ses propres yeux et un de ceux de son fils. Que penses-tu de sa conduite ?

— Oh ! papa, je l'admire beaucoup : je me souviens de l'histoire.

— Supposons qu'il eût simplement pardonné à son fils, sans infliger de châtement à personne, ne l'eusses-tu pas autant admiré ?

— Non, vraiment, papa; il n'y eut eu rien à admirer là.

— Rien à admirer! et pourtant il eût été précisément un homme tel que tu voudrais Dieu; il eût montré qu'il aimait trop son fils pour le punir.

Marie parut confuse, et ne sut pas que dire.

— Tu vois que ce que tu admires en cet homme n'est pas simplement son affection pour son fils, qui le poussa à désirer de lui pardonner, car alors tu l'aurais admiré autant dans le second cas que je suppose. C'est l'union de la *justice inflexible* avec la *tendresse paternelle* qui a excité ton admiration. Maintenant, dis-moi pourquoi tu n'admirerais pas de telles perfections en Dieu.

Marie ne sut que répondre.

— En outre, Dieu a donné une beaucoup plus grande preuve de son amour pour les pécheurs, que ce père pour son fils, même en mettant de côté la différence infinie qu'il y a entre le Créateur et ses créatures. Le père ne prit que la moitié de la punition de son fils, et tu l'aimes et le révères pour cela; mais Christ a porté tout notre châtiment, et Dieu offre de nous pardonner gratuitement, et tu voudrais qu'il fût un peu plus miséricordieux! Je ne sais pas ce qui est le plus étonnant: — une bonté si infinie de sa part, ou une si noire ingratitude de la nôtre.

Le père quitta brusquement la chambre, et Marie s'assit en pensant à cette conversation, avec un sentiment mélangé de honte et de demi-repentance, d'un côté, d'orgueil et de répugnance à se soumettre, de l'autre.

Un jour, Marie commença un entretien avec son père, en lui demandant quel était le sens de Jérém. XIII, 23:

« Le Maure changerait-il sa peau , et le léopard ses taches ? Pourriez-vous aussi faire quelque bien , vous qui n'êtes appris qu'à mal faire ? »

— Cela exprime vivement la puissance d'une habitude invétérée, répondit son père. Tu en sais quelque chose. Ne te souviens-tu pas combien il te fut difficile, il y a quelques années, de surmonter la folle habitude que tu avais, de sucer ton pouce ?

— Oui, papa, je ne m'en souviens que trop. Quoique j'en eusse honte et que je désirasse m'en guérir moi-même, je ne le pus ; et je ne crois pas que j'en fusse jamais venue à bout, si tu ne m'avais pas fait porter un gant.

— Eh bien, ma chère, si dans de telles niaiseries, une habitude est si difficile à surmonter, pense donc combien plus grande doit être la difficulté dans le cas du pécheur. Il n'eut *jamais* aucune inclination pour le bien, mais uniquement pour le mal ; et s'il trouva cette inclination trop forte pour y résister d'abord, comment la vaincrait-il, lorsque la force de l'habitude l'a rendue toujours plus tenace ? Comment celui qui, toute sa vie, se sera acoutumé à regarder Dieu, son Fils et sa volonté, avec des sentiments d'aversion, commencera-t-il à les aimer ? Comment celui qui s'est toujours adoré et aimé lui-même au-dessus de tout, commencera-t-il à adorer et à aimer son Créateur ? Comment celui qui, des années durant, a vécu le cœur rempli d'orgueil, d'égoïsme, d'envie et de vengeance, deviendra-t-il humble, bienveillant, doux, patient, complaisant et prompt à pardonner ?

— Comment, en effet ! pensait Marie, en s'appliquant chaque mot à elle-même. Je n'y vois point d'espoir

pour moi. Alors de dures pensées sur Dieu et sur sa volonté commencèrent à surgir dans son esprit. Pourquoi l'avait-il créée avec un pareil cœur, ou pourquoi enfin l'avait-il créée? Pourquoi exigeait-il ce que ses plus grands efforts ne pouvaient la rendre capable d'accomplir? Elle osait à peine proposer ces objections à son père, mais enfin elle se hasarda à dire que, si les pécheurs étaient si incapables de changer leurs cœurs, elle ne voyait pas pourquoi ils étaient tant à blâmer.

Son père soupira. Ils sont à blâmer, parce que leur incapacité, consistant simplement en manque de volonté constitue leur culpabilité. Ils ont toutes les facultés qui sont mises en exercice pour recevoir Christ, et rien ne leur manque qu'une disposition. Et si le manque de disposition constitue une excuse, alors non-seulement il n'y a plus rien qu'on puisse appeler culpabilité dans l'univers; mais encore plus un homme pêche, moins il est coupable. Pourquoi veux-tu offrir à ton Créateur une excuse que tu rougirais de présenter à un de tes semblables, et qui, tu le sais, ne serait reçue devant aucun tribunal humain?

Ce fut maintenant à Marie à soupirer.

— Je sais ce que tu penses, ma chère, reprit son père, tu penses que tu es une pauvre, infortunée créature, devant être punie, parce que tu as un méchant cœur que tu ne peux diriger, et parce que tu n'accomplis pas des exigences qu'il t'est impossible d'accomplir. Il te semble que tu avais fait tout ton possible pour obtenir le salut, et que ce serait très-injuste et cruel de la part de Dieu de te laisser périr, après toutes tes prières, tes larmes et tes efforts. N'est-il pas vrai?

Marie hésita.

— Je ne veux pas dire que tu aies justement ces pensées, ainsi arrangées, mais les sentiments sont tels.

— Oui, papa, il me semble que j'essaye de faire tout ce que je puis pour être sauvée.

— Eh bien, ma chère, tout ce que je puis te dire, c'est qu'avant que tu puisses *jamais être* sauvée, tu dois sentir que tu n'as jamais rien fait pour ton salut, mais que tu as fait tout pour l'empêcher; que ce serait parfaitement juste en Dieu de te laisser périr, et en un mot, que Dieu a parfaitement raison, et que tu as complètement tort, car Christ abdiquerait sa propre gloire, plutôt que de descendre du ciel, pour mettre un orgueilleux sur le trône.

A suivre.



Un feuillet de la Bible.

Deux jeunes gens logeaient sous le même toit; un seul était véritablement pieux. L'autre prit un jour un feuillet de la Bible, et il allait le déchirer pour empaqueter quelque chose. — Ne déchire pas cela, lui cria son compagnon, car la Bible contient les paroles de la vie éternelle. Le jeune homme, tout en accueillant avec un sourire moqueur l'avertissement de son ami, plia le feuillet et l'emporta. Peu après il se dit en lui-même : Voyons quelle est cette vie dont me parle le feuillet que je voulais déchirer. Il l'ouvrit, et ses yeux tombèrent sur les derniers mots du livre de Daniel : « Mais toi, va à ta fin ; néanmoins tu te reposeras, et demeureras dans ton état jusqu'à la fin de tes jours. » Il se mit immédiatement à chercher quel serait *son* état à la fin de ses jours; et cette circonstance servit, avec la bénédiction de Dieu, à le conduire dans le chemin de la piété.





La ruine de Gaza.

Nous avons un témoignage bien clair dans la parole de Dieu pour considérer Samson comme un croyant— un homme de foi. Son nom est au nombre de ceux que cite l'Apôtre, quand il demande : « Et que dirai-je davantage ? Car le temps me manquera, si je veux parler de Gédéon, de Barak, de Samson, de Jephthé, de David, de Samuel, et des prophètes, qui, par la foi, ont combattu les royaumes, ont exercé la justice, ont obtenu l'effet des promesses, ont fermé les gueules des lions, ont éteint la force du feu, sont échappés du tranchant des épées, de malades sont devenus vigoureux ; se sont montrés forts dans la bataille, et ont tourné en fuite les armées des étrangers. » Bien des merveilles énumérées ici ont été accomplies dans l'histoire de Samson.

Peut-être supposez-vous que tout homme de foi doit être envisagé comme un modèle en toute chose. Loin de là. Noé était homme de foi, mais cependant il se laissa aller à s'enivrer. Lot était un homme « juste ; » cependant il s'établit à Sodome et ce ne fut qu'à grande peine qu'il s'en échappa avec sa vie pour tout butin. Samson aussi était incontestablement un homme de foi, et pourtant il n'échappa pas avec sa vie ; mais il fit mourir beaucoup plus de gens en sa mort qu'en sa vie. Si Dieu nous dit qu'un tel homme était un croyant, c'est sûrement pour encourager tout homme, quelque coupable qu'il soit, à se convertir à Dieu et à croire en Jésus. Mais que cela ne nous encourage pas au péché. Ce serait vraiment un triste abus de la parole de Dieu et de sa miséricorde. Dieu veuille garder tous les lecteurs de la « Bonne-Nouvelle » d'une si terrible voie.

Samson fut Nazaréen dès sa naissance. Les Nazaréens étaient tout particulièrement séparés et consacrés à Dieu. Lorsque le péché fut une fois entré, et se fut répandu sur le monde, la séparation du monde pour être à Dieu devint le seul sentier de la bénédiction. C'est à cause de cela qu'Abraham fut appelé de Dieu, et qu'Israël fut mis à part de toutes les nations de la terre. Puis, au milieu du peuple d'Israël, les Lévites furent consacrés au service de Dieu, et les fils d'Aaron mis à part pour être ses prêtres. Les Lévites étaient toute une tribu et les prêtres toute une famille de cette tribu. Mais, en outre, il y avait des Nazaréens qui, de quelque tribu qu'ils fussent, étaient, soit de leur propre gré, soit par la volonté de Dieu, particulièrement consacrés à Dieu. Si vous lisez le sixième chapitre des Nombres, vous y verrez que, pendant le temps que durait pour

un Israélite le vœu de nazaréat, il ne devait boire ni vin, ni cervoise, et aucun rasoir ne devait passer sur sa tête. Même si son père ou sa mère mourait, il ne devait point toucher leurs corps ni se souiller, parce que le nazaréat de son Dieu était sur sa tête. Durant tous les jours de son nazaréat, il était saint à l'Éternel.

Ai-je besoin de dire que, maintenant, la vraie séparation pour être à Dieu ne consiste pas dans ces choses extérieures. « Le royaume de Dieu n'est ni viande, ni breuvage, mais justice, paix et joie par le Saint-Esprit. » C'est par là que les croyants sont maintenant séparés pour Dieu ; mais alors les effets en sont pratiques, et c'est par les effets que la séparation se manifeste. Les privations extérieures du Nazaréen nous apprennent à nous abstenir de tout ce qui est incompatible avec la sainteté de Dieu, et plus nous vivons et nous marchons de cette manière, plus aussi nous trouverons Dieu avec nous pour nous fortifier dans tout ce qu'il peut nous donner à faire.

Samson fut Nazaréen dès sa naissance. C'est là le secret de sa force. Ce n'était pas la grosseur des os ou la vigueur des muscles qui le rendait l'homme le plus fort : c'est Dieu qui lui donnait cette force merveilleuse, aussi longtemps qu'il garda son vœu de Nazaréen. Il ne la lui donna pas une fois pour toutes, c'eût été le rendre indépendant de Dieu. Lorsque le jeune lion rugit contre lui, l'Esprit de l'Éternel saisit subitement Samson et il le déchira comme s'il eût déchiré un chevreau. Cela devint l'occasion de sa fameuse énigme et de la vengeance qu'il prit sur les Philistins de ce qu'ils l'avaient découverte par tromperie. Puis, comme châtement d'une autre perfidie de leur part, il prit trois cents renards

et, par leur moyen, il incendia le blé des Philistins qui était presque mûr. Même les Israélites se joignirent aux Philistins contre Samson, et ils le lièrent de cordes neuves afin de le livrer en leurs mains. Mais quand il fut venu à Léhi, et que les Philistins jetaient déjà des cris de joie, « l'Esprit de l'Eternel le saisit ; et les cordes qui étaient sur ses bras devinrent comme du lin où l'on a mis le feu, et ses liens s'écoulèrent de dessus ses mains. » Ce fut alors qu'avec la mâchoire d'un âne il tua mille hommes. Ensuite, après avoir jeté la mâchoire, il eut si soif que, n'ayant point d'eau à sa portée, il dut crier à l'Eternel de le délivrer de la mort. « Tu as mis en la main de ton serviteur cette grande délivrance, et maintenant mourrais-je de soif, et tomberais-je entre les mains des incirconcis ? » C'est ainsi que l'homme fort devait reconnaître sa faiblesse devant Dieu. Mais de faible il fut rendu fort. « Dieu fendit une des grosses dents de cette mâchoire d'âne, et il en sortit de l'eau ; et quand Samson eut bu, l'esprit lui revint, et il reprit ses forces. » C'était-là vraiment la vie sortant de la mort. Ce qui avait été la mort pour un millier d'ennemis devint ainsi la vie pour le héros défaillant qui s'en était servi pour leur destruction.

L'histoire de Samson se termina à Gaza, qui avait été le théâtre d'un de ses plus éclatants triomphes, lorsque les portes de la ville ayant été fermées sur lui pour assurer sa captivité, il prit les portes, et les poteaux, et la barre, et les porta sur le sommet de la montagne. A quoi servait-il de combattre avec un tel homme ? A rien, si ce n'est à se voir vaincu, tant qu'il demeurerait fidèle à son vœu de Nazaréen. C'est ce que Samson savait bien, mais, trompé par une femme, il

divulgua ce qui était un secret entre Dieu et lui, et elle s'en servit pour le détruire. Une autre déjà lui avait également arraché à force de supplications l'explication de son énigme et l'avait livrée à ses amis les Philistins. Et cependant, fermant les yeux à cette déception et à la perfidie évidente de celle qui le trahissait, il se laissa gagner encore par Délila. « Et elle le tourmentait tous les jours par ses paroles, et le pressait vivement, tellement que son âme en fut affligée jusqu'à la mort. Alors il lui ouvrit tout son cœur, et lui dit : Le rasoir n'a jamais passé sur ma tête, car je suis nazaréen de Dieu, dès le ventre de ma mère. Si je suis rasé, ma force m'abandonnera ; je me trouverai sans force, et je serai comme tous les autres hommes. » Qu'il est triste de le voir révéler ainsi à un ennemi le secret de sa force ! Les Philistins ne tardèrent pas à s'en servir contre lui. Délila dit : « Les Philistins sont sur toi, Samson. Et il s'éveilla de son sommeil, disant en lui-même : J'en sortirai comme les autres fois, et je me tirerai de leurs mains. Mais il ne savait pas que l'Eternel s'était retiré de lui. »

Cher jeune lecteur chrétien, sois averti par l'exemple de Samson. Si quelqu'un veut te solliciter à abandonner le Seigneur pour faire ce que tu sais être contraire à sa parole, sois ferme et absolu dans ton refus. Ton tentateur peut ne pas savoir à quoi il s'attaque. Mais toi, tu sais bien que céder, c'est perdre la paix de la conscience, la liberté dans la prière, la hardiesse pour confesser Christ et, peut-être, exposer même ouvertement son nom à l'opprobre. Samson ne pensait guère, lorsqu'il renvoyait Délila sous tel ou tel prétexte, que cela finirait par son malheur, sa captivité et sa mort.

Et il en a été de même pour des milliers qui ont commencé à se jouer de la tentation. Ils pensaient qu'ils pourraient aller jusque-là et s'arrêter; mais lorsqu'ils sont allés jusque-là, ils se trouvent sous une puissance qui les pousse en avant, tandis que leur volonté pour résister semble paralysée et qu'ils deviennent la proie des péchés dont ils se seraient crus autrefois incapables. C'est dans le sentier de l'obéissance que la force de Dieu s'accomplit dans notre faiblesse. Puissent nos chers jeunes amis chrétiens être avertis à temps et recevoir grâce pour prendre garde à la voix de l'avertissement.

Pour Samson, les conséquences de sa folie furent des plus désastreuses. « Les Philistins donc le saisirent, et lui crevèrent les yeux, et le menèrent à Gaza, et le lièrent de deux chaînes d'airain; et il tournait la meule dans la prison. » Quel portrait d'une âme trompée par sa propre folie et devenue la dupe de Satan. Ses yeux crevés, et travaillant dans les ténèbres, comme une victime de Satan, menée par lui captive pour faire sa volonté. Ils lui proposent même de l'amener à un grand festin qu'ils faisaient en l'honneur de Dagon, leur dieu, pour qu'il les amuse en leur montrant sa force. « Or, comme ils avaient le cœur joyeux, ils dirent : Faites venir Samson, afin qu'il nous fasse rire. Ils appelèrent donc Samson, et ils le tirèrent de la prison; il jouait devant eux. » Un homme de foi peut tomber aussi bas, s'il badine avec la tentation et s'il livre à l'ennemi le secret de sa force. Mais qu'elle est grande, la grâce de notre Dieu. Les Philistins pensaient peu comment finirait la journée. Ils devaient voir tout autre chose que des jeux avant le coucher du soleil. Le monde, en réalité, ne gagne rien en mettant le peuple de Dieu

en captivité. Le peuple de Dieu perd beaucoup — perd tout — en s'accommodant aux voies du monde. Mais par là le monde ne fait qu'attirer sur lui un châtement plus sévère. Samson, sans doute, s'était humilié de sa folie devant l'Éternel. Dans l'obscurité de sa prison, il avait confessé son péché et, avec la nouvelle croissance de ses cheveux qui n'auraient jamais dû être rasés, sa force lui revint. A quoi lui servait une vie dans ce monde, occupée à tourner la meule des ennemis et à les amuser en l'honneur de leur dieu? Il préfère mourir; mais il regarde à Dieu afin que sa mort fût pour Israël une plus grande délivrance des Philistins que sa vie ne l'avait été. Conduit par le garçon qui le tenait par la main aux piliers sur lesquels reposait la vaste salle, où les gouverneurs des Philistins et d'autres étaient assemblés par milliers, « Samson invoqua l'Éternel, et dit : Seigneur Éternel ! je te prie, souviens-toi de moi ; ô Dieu ! je te prie, fortifie-moi seulement cette fois, et que d'un seul coup je me venge des Philistins pour mes deux yeux. » Combien peu la gaie multitude assemblée au-dessus et regardant leur ennemi aveugle et humilié qui les amusait, se figurait ce qui se passait entre lui et son Dieu ! Comme leurs visages auraient blêmi, et leurs genoux se seraient entrechoqués, s'ils avaient connu la destruction qui allait fondre sur eux. « Samson donc embrassa les deux piliers du milieu, sur lesquels la maison était appuyée, et se tint à eux, l'un desquels était à sa main droite, et l'autre à sa gauche. Et il dit : Que je meure avec les Philistins. Il s'étendit donc de toute sa force; et la maison tomba sur les gouverneurs, et sur tout le peuple qui y était. Et il fit mourir beaucoup plus de gens en sa mort, qu'il n'en avait fait mourir en sa vie. »

Les leçons que nous donne l'histoire de Samson concernent nos lecteurs chrétiens. Puissent-elles être écrites sur tous nos cœurs. Mieux vaut s'attacher à Dieu de tout notre cœur et, par sa force, repousser toutes les sollicitations au mal, que de badiner avec lui et ainsi de perdre la lumière et la force de la présence bénie du Seigneur, et devenir un instrument de Satan, alors même que Dieu, dans sa grâce, nous relèverait et nous accorderait la victoire à la fin, comme il le fit pour Samson. Mais à ceux d'entre vous qui ne sont pas encore chrétiens, nous dirons une fois encore : Soyez avertis à temps. Allez tout de suite à Jésus comme à votre Sauveur. Autrement vous pouvez être aussi près de la destruction que l'étaient les Philistins dans la salle de leur idolâtre gaité. « Quand ils diront : paix et sûreté ! alors une ruine subite fondra sur eux comme les douleurs sur celle qui est enceinte et ils n'échapperont point. » Maintenant il y a un lieu de refuge, un abri contre l'orage. Jésus vous invite à aller à lui. Tombez à ses pieds; croyez en lui, confiez-vous en son précieux sang; reposez-vous sur son amour; et vous le trouverez

Celui qui, dans le temps et dans l'éternité,
Est un Ami constant dans sa fidélité.

QUESTIONS SUR « LA RUINE DE GAZA. »

1. Où est-ce que l'Écriture rend témoignage à Samson, comme à un homme de foi ?
2. Quand est-ce que la séparation pour être à Dieu devenait le seul chemin de bénédiction ?
3. Nommez les choses défendues au Nazaréen ?
4. Quelle leçon ces défenses nous donnent-elles ?
5. Quelle était l'énigme de Samson ?
6. Quelle en était la solution ?

7. Comment les Philistins la devinèrent-ils ?
8. Comment Samson leur donna-t-il les robes de rechange promises ?
9. De quel danger fut-il menacé après qu'il eut tué les 1000 hommes ?
10. Qui est-ce qui à la fin trahit Samson ?
11. Qu'est-ce que Samson découvrit lorsque sa tête eut été rasée ?
12. Quelle leçon pouvons-nous tirer de tout cela ?
13. Quels sont les résultats, en gains et en pertes, du peuple de Dieu lorsqu'il se laisse égarer par le monde ?
14. Comment se fit-il que la force de Samson commença à revenir ?
15. Combien de gens furent enveloppés dans la destruction à Gaza ?
16. Où est pour nous le lieu de sûreté ?



La muraille de neige.

Lorsqu'au mois de Janvier 1814, les armées alliées envahirent les duchés de Schleswig et de Holstein, une pauvre veuve qui habitait, avec son petit-fils, une chétive maison située dans un carrefour, à l'entrée de la ville de Schleswig, étonna à la fois et édifia, par son calme et sa sérénité, tous ses voisins que l'approche de l'ennemi avait consternés. Cette femme pieuse avait le bonheur de vivre dans une communion habituelle avec son Sauveur et son Dieu ; souvent, pour élever à lui son âme, elle chantait, au milieu de son travail,

un de ces cantiques qu'elle savait en grand nombre. Le soir où l'on apprit que de nombreux détachements de cosaques s'approchaient de la ville, elle répéta plusieurs versets de la psalmodie des Frères-Evangéliques, dont voici le sens : « Que d'autres se confient en leur force, en leur bonheur ; tes fidèles regardent à toi, mon Dieu ! et se confient en toi seul. Ne confonds pas leur espoir : tu es leur aide et leur bouclier ; ils sont à toi, tu les as rachetés. Toi qu'ils appellent Sauveur, Jésus ! montre-toi leur Sauveur : soutiens-les de ta main puissante ; le secours de l'homme est de courte durée. Elève autour d'eux une haute muraille ; que l'ennemi la voie et qu'il tremble. »

Son petit-fils ne put l'entendre ainsi chanter sans lui représenter qu'elle ne devait pas demander à Dieu des choses impossibles, et qu'il était absurde de s'imaginer que le Seigneur allait construire une muraille autour d'elle. « Le Seigneur, répondit-elle, fait encore des miracles de bonté pour les siens, lorsqu'ils l'invoquent avec foi, » et là-dessus elle s'endormit tranquillement. Mais, quelle fut sa surprise et celle de son petit-fils, lorsque le matin, en s'éveillant, ils virent leur maisonnette entourée de toutes parts d'une muraille d'un genre nouveau : la neige, qui était tombée pendant la nuit sans interruption, avait été poussée, par le vent du nord, vers leur demeure, et s'y était si bien amoncelée qu'elle l'avait rendue absolument inaccessible. Bientôt un bruit étrange frappe leurs oreilles ; le jeune homme sort, escalade cette espèce de rempart, et il voit que la rue et toutes les maisons voisines fourmillent de cosaques qui forment l'avant-garde de l'armée ennemie, et qui levaient, sur les

particuliers , de grandes contributions. On sait que n'éprouvant aucune résistance de la part de l'armée danoise , très-inférieure en nombre, les troupes alliées ne firent que traverser la ville. Ainsi, notre bonne veuve fut préservée des charges et des vexations de tout genre qui pesèrent sur les habitants de Schleswig , dont une grande partie peut attester la vérité du fait que je rapporte.



« **Parce que, Monsieur , je vais à la maison.** »

Un petit garçon , à V., âgé de huit ans , fut mordu par un chien enragé. Orphelin de père , pauvre et déguenillé , il aimait le Sauveur et était heureux. Il souffrit cruellement , cependant pas un murmure n'échappa de ses lèvres. Au pied du lit se tenait le docteur , qui à voix basse dit à la mère angoissée : « Je crains que votre fils n'en ait plus pour longtemps. » Le pauvre enfant saisit ces paroles et dit aussitôt : « Je suis bien réjoui de le savoir, Monsieur, j'en suis bien aise. » « Pourquoi , mon petit homme ? » demanda le docteur. Le pauvre garçon , avec un beau sourire , répondit : « Parce que , Monsieur, je vais à la maison. » Il conversa un moment avec son maître sur les paisibles demeures que Christ est allé préparer pour ceux qui l'aiment, puis ayant affectueusement pris congé de ses amis, il s'endormit doucement en Jésus — il alla à la maison.





Pourquoi devez-vous aimer la Bible ?

D'abord , parce qu'elle vous parle du meilleur ami que vous ayez, de la meilleure maison que vous puissiez habiter, de la meilleure société avec laquelle vous puissiez vous rencontrer, et qu'elle vous indique le moyen non-seulement de chercher, mais encore d'arriver à pouvoir, avec toute assurance, dire que tout cela est à vous, oui, à vous proprement. C'est la Bible qui vous parle de l'Ami des pécheurs ; de ce séjour saint, heureux, appelé le ciel ; des saints et des anges qui y sont à jamais, et pour toujours heureux, et surtout qui vous assure que, si vous croyez en Jésus, toutes ces bénédictions, toutes ces faveurs et toutes ces gloires seront à vous. Aimez-vous la Bible ? Faites-vous attention lorsqu'on vous la lit ? ou , si vous pouvez la lire, l'aimez-vous mieux qu'aucun autre livre ? ou peut-être ne l'aimez-vous pas et préférez-vous lire un livre amusant ou un vain conte ? Eh bien , pensez un peu que, si tel est le cas pour vous, vous n'êtes pas prêts à mourir. Si vous n'aimez pas la Bible, c'est parce que

vous n'aimez pas le Sauveur, que vous n'aimez pas le ciel, avec sa sainteté et ses habitants; et alors il en résulterait une terrible conséquence, c'est que vous mettez votre bonheur et vos plaisirs dans des personnes, ou dans des choses opposées au grand Dieu, à sa sainte Parole et au Seigneur Jésus-Christ, qui est le seul véritable ami des enfants, tels que vous, faibles, et pécheurs. Cher lecteur, puisses-tu sentir le besoin que tu as d'un Sauveur, et alors tu aimeras véritablement la Bible.



Marie

ou extraits de l'Histoire morale d'une jeune fille.

HUITIÈME PARTIE. — *Propre justice; ingratitude.*

Il n'est pas nécessaire de continuer à suivre le développement moral de Marie avec autant de détails que nous l'avons fait jusqu'à présent. Pendant bien des années, son histoire ne serait qu'une répétition de circonstances et de conversations semblables. Tout ce temps fut, en quelque sorte, employé par elle à s'efforcer constamment à se rendre digne de la faveur de Dieu et à mériter le ciel par ses propres bonnes œuvres. Cela ne veut pas dire qu'elle prit toujours le même intérêt à ce sujet; au contraire, il y avait des semaines et même des mois où elle paraissait totalement insouciante à cet égard. Après un tel intervalle de négligence ses impressions revenaient avec un redoublement de force,

réveillées soit par quelque circonstance remarquable, soit par une conversation avec son père, ou quelquefois sans cause extérieure. Alors elle était excessivement angoissée de sa situation : elle se remettait à la pratique de ses devoirs religieux, elle lisait la Bible et priait chaque jour avec un grand zèle, aussi longtemps que duraient ses impressions. Peu-à-peu cependant elles s'effaçaient, ses dévotions étaient négligées et sa piété était comme une nuée du matin, comme la rosée du matin qui se dissipe bientôt.

Sa conduite extérieure était telle qu'on pouvait l'attendre d'un pareil état de cœur. Parfois, pendant quelques jours, tout allait à souhait ; rien ne venait donner essor aux défauts de son cœur, et elle s'imaginait qu'ils étaient vaincus. Mais quand la force se tenait en sa montagne (Ps. XXX, 7) et qu'elle disait : « Je ne serai jamais ébranlée, » son pied glissait ; une tentation inattendue suffisait pour dissiper toutes ses bonnes résolutions et pour détruire tous ses projets de propre justice ; alors sa détresse et son humiliation égalaient sa sécurité précédente ; elle était irritée, impatiente et découragée, ce qui amenait de nouvelles fautes. Cependant ces sentiments qui, en réalité, n'étaient autres que de l'orgueil mortifié, elle les prenait pour de l'humilité, et s'imaginait que, lorsqu'elle s'était donnée à elle-même toutes sortes de dures épithètes, qu'elle avait expié ses fautes passées et pouvait commencer de nouveaux essais. A tout prendre, le principal bon résultat pour elle de toutes ces années d'épreuve et de déception, fut une connaissance plus grande de la perversité de son cœur et une conviction plus profonde de son incapacité à pouvoir par elle-même accomplir une seule bonne

action. Ces convictions, il est vrai, ne pénétraient pas encore son cœur, mais elles agissaient sur son intelligence et attiraient sa conscience du côté de la vérité. Les incidents et les conversations suivantes eurent lieu durant la période que nous venons de décrire d'une manière générale.

Un soir, Georges qui avait été, comme d'habitude, chercher du lait dans une maison voisine, revint en disant qu'il était tombé et l'avait tout versé. Sa mère le renvoya en chercher de l'autre, ce qui ne lui plaisait pas du tout; il aurait voulu se le procurer ailleurs. Cependant, comme sa mère insista, il alla.

— Supposons, Marie, dit son père, que Georges eût été très-souvent chercher du lait et que chaque fois il l'eût versé; sa répugnance à y retourner n'en serait-elle pas fort augmentée?

— Oui, papa, je le pense.

— Et s'il y avait été cent ou mille fois, il n'y aurait probablement eu qu'un châtiment très-sévère qui eût pu l'engager à y retourner. Or, c'est là l'image de la répugnance du pécheur à aller à Christ. Aller comme un pauvre, misérable suppliant, ne méritant rien que la mort, est pénible et difficile en tout cas; mais aller et demander des grâces dont nous avons mille fois abusé, — c'est tellement difficile et pénible qu'il ne le fera jamais que lorsqu'il désespérera absolument de le faire d'une autre manière.

— Mais, papa, est-ce un sentiment mauvais que de répugner à toujours redemander des faveurs dont nous avons abusé? Je pensais que c'était manquer de délicatesse que de demander si souvent, surtout des choses dont nous faisons mauvais usage.

— Ma chère enfant, fort souvent ce qu'on appelle délicatesse, n'est pas autre chose que de l'orgueil. Cependant je puis supposer un cas, dans lequel un bon sentiment peut avoir pour effet d'empêcher une personne de demander une répétition de faveurs de la part d'un de ses semblables. Supposons, par exemple, qu'à plusieurs reprises, j'aie donné à un pauvre homme de l'argent pour sa famille et qu'il le dépensât en achetant de l'eau-de-vie; si, dans la suite, il se repentait et se corrigeait, un sentiment de honte et de contrition réelles pourraient bien lui ôter l'envie de recourir de nouveau à ma bonté. Mais un pareil cas ne ressemblerait pas du tout au nôtre, en relation avec Dieu, et l'on ne peut jamais tirer d'un exemple, emprunté à la conduite d'un homme, une application à Dieu dans tous les détails.

— Penses-tu donc, papa, que ce soit l'orgueil qui empêche quelqu'un de demander des faveurs à Dieu?

— Oui, de l'orgueil et rien autre. Ce serait, à la fois, absurde et impie, de prétendre que c'est par délicatesse que nous ne voulons pas implorer un Être qui n'est ni appauvri en donnant, ni enrichi en refusant ou en ôtant et qui, de plus, nous invite, nous supplie et nous commande de lui demander. Si ce n'était leur orgueil, les pécheurs seraient disposés à aller à Dieu tels qu'ils sont, sans s'arrêter à vouloir amasser un monceau de bonnes œuvres pour se rendre agréables à Dieu. C'est là le secret de toutes tes prières, de tes résolutions et de tes efforts; voilà aussi d'où vient ta répugnance à prier, lorsque tu as gâté ta bonté imaginaire par quelque acte de transgression; voilà pourquoi tu peux aller à Dieu avec tant de confiance, lorsque tu penses avoir assez bien agi et qu'il est content de toi.

— Comment savais-tu que j'avais de tels sentiments, papa ?

— « Comme dans l'eau le visage répond au visage, ainsi le cœur de l'homme répond au cœur de l'homme. » Tous les pécheurs ont les mêmes pensées et les mêmes sentiments relativement à la religion. Mais ne nous écartons pas de notre sujet. Supposons qu'une nuit cette maison prit feu, et qu'avant qu'on eût aperçu les flammes, elle fût presque entièrement consumée. Supposons que ta mère et moi, et tous les enfants, excepté toi, eussent pu s'échapper et fussent en sûreté, mais que tu fusses encore endormie, sans conscience de ton danger. Au moment même où les murailles allaient s'écrouler, et où chacun te tenait pour perdue, un homme se précipite en avant, dresse une échelle, monte à ta chambre, saute par la fenêtre à travers la fumée et les flammes, et te trouve réveillée, poussant des cris d'angoisse et de désespoir. Il va te prendre dans ses bras et te descendre par l'échelle, mais tu rejettes le secours qu'il t'offre et regardes autour de toi, s'il n'y a pas quelque autre moyen d'échapper, et n'en trouvant point, tu préfères périr dans les flammes plutôt que d'être sauvée par lui. Maintenant qu'est-ce qu'une semblable conduite indiquerait de ta part ?

— Elle serait si étrange, papa, que même je puis à peine supposer une pareille chose ; mais elle montrerait, je pense, que je le haïssais fort.

— Oui, il ne pourrait y avoir une plus forte expression d'aversion et de mépris : et si nous supposons encore que l'homme eût toujours été ton ami et qu'il se fût brûlé très-grièvement en traversant pour toi les flammes, qu'est-ce que cela prouverait encore ?

— De l'ingratitude, je pense.

— Oui, et la plus grande. Et s'il te laissait là, chacun ne dirait-il pas que tu méritais de périr?

— Oui, papa, je pense bien ainsi.

— Et cependant ce n'est qu'une faible image de la manière dont tu traites Christ. Tu es exposée à un terrible et imminent danger dont il peut seul te délivrer; il a acquis le droit de te délivrer, au prix de son propre sang, et pourtant tu le rejettes. Quelle folie! Quelle ingratitude!

Il garda le silence un moment, puis continua: Quand tu penses à tes péchés, n'y fais-tu jamais entrer celui de rejeter Christ?

— Non, papa.

— Et cependant c'est le pire de tous. Les anciens avaient coutume de dire: « Appelle un homme ingrat, tu ne peux rien lui dire de pis, » et quelle ingratitude peut être plus noire que celle qui est manifestée par la réjection de Christ! Si la rédemption qu'il offre ne lui eût rien coûté, ce serait encore folie de la refuser, mais cela ne montrerait pas une ingratitude aussi déplorable et basse. Et combien une telle ingratitude doit peiner le Sauveur, qui voit que, malgré tout son amour et après toutes ses souffrances, les hommes refusent d'être sauvés par lui. Si nous *pouvions* être sauvés d'une autre manière, il semblerait que c'est comme si nous ne pouvions pas lui refuser le plaisir qu'il acquit à si grand prix. Mais qu'il sera inexprimablement terrible le sort de ceux qui le rejettent! Mieux, infiniment mieux eût-il valu pour eux de n'avoir jamais entendu parler de son amour ou prêté l'oreille aux offres de pardon par son sang.

A suivre.



Les trois frères.

Trois frères vivaient ensemble dans une même maison, située au fond d'une vallée verdoyante. Ils partageaient les mêmes occupations, cultivant leurs champs, recueillant leurs récoltes ; leurs voisins les aimaient et disaient d'eux : Ce sont de braves et honnêtes gens.

Mais un soir un messager céleste descendit dans la vallée. Il était vêtu de noir, son front portait une couronne d'épines entremêlées de blonds épis, il tenait une petite faux à la main. Son nom était : l'Ange de la Mort. Il avançait silencieusement, aucun bruit ne trahissait sa présence, mais de grandes ailes le transportaient aussi rapidement que l'aigle qui vole vers sa proie. Il se dirigea vers la maison qu'habitaient les trois frères. Le plus jeune était assis devant la porte. A l'aspect de l'ange, il se leva. Que me veux-tu ? lui demanda-t-il. — Je viens te chercher, répondit l'ange. Vois-tu, là-bas à l'horizon, cette porte de fer, je vais t'y conduire, j'en ai reçu l'ordre de la part du Roi de ce pays ; là tu devras rendre tes comptes. — Je suis prêt à te suivre, répondit l'homme avec calme et sérieux, je connais et j'aime Celui qui t'envoie, et ne suis pas en peine de ma dette, un ami l'a payée. — Là-dessus, ils partirent. Le chemin fut long et fatigant au voyageur ; parfois il n'apercevait plus la porte, et croyait qu'il n'y arriverait que dans un temps bien long ; d'autres fois, elle lui paraissait bien rapprochée ; mais, dans l'un et l'autre cas, sa tranquillité ne l'abandonna pas. Pourtant bien des voyageurs s'étaient sen-

tis effrayés à l'aspect de cette porte, un grand nombre déjà l'avaient franchie, aucun n'en était jamais revenu, et aucune puissance humaine ne pouvait la rouvrir, après ceux sur lesquels elle s'était une fois fermée. Enfin notre voyageur y arriva. Calme et serein, il attendit qu'elle lui fût ouverte. Alors se présenta une femme toute vêtue de blanc, son regard était perçant, son front sévère était ceint d'un bandeau où le mot JUSTICE était écrit en lettres d'or. — Elle se plaça devant le voyageur. On paye avant de passer, lui dit-elle, l'as-tu fait? — Je n'ai pas essayé de le faire, répondit-il, car je ne l'aurais jamais pu; mais un autre a payé pour moi et j'ai ma quittance. — En disant ces mots, il tira de son sein un rouleau de papier qu'il déploya. Ce rouleau, ainsi déployé, était fort long, et tellement chargé de colonnes de chiffres que toutes les richesses de la terre n'eussent pu en payer le total. Mais tout au travers de la page se voyait une large trace rouge, qui biffait d'un bout à l'autre tous ces nombres effrayants. *Justice* prit le papier, et soudain tous les chiffres disparurent à la fois, et l'on ne vit plus que ces mots, écrits en caractères qui semblaient de feu : « Le sang de Jésus-Christ purifie de tout péché » (1 Jean I, 7). A ce moment la porte s'ouvrit, le Seigneur lui-même apparut, il avança sa main vers le voyageur qui s'approchait et l'invita à entrer. Celui-ci, tout joyeux à son apparition, se précipita auprès de lui en s'écriant :

« Christ a payé ma dette,
 Dans ses bras je me jette,
 Je suis sauvé! »

Puis la porte de fer se referma.

Quelques mois plus tard, l'Ange de la Mort reprenait de nouveau le chemin de la vallée. Cette fois il s'adressa au frère puîné. Celui-ci était dans sa chambre, assis devant une table chargée de papiers. Quand il vit apparaître le messager, il frissonna et parut effrayé. — Tu arrives bien tôt, lui dit-il, ne pourrais-tu pas me laisser un peu de temps encore? Vois-tu, j'ai tous ces comptes à régler. Puis je voudrais me préparer à accomplir un aussi long et périlleux voyage. Accorde-moi donc encore un moment, je t'en prie. — « Je ne le puis, répondit l'ange, je dois exécuter les ordres de mon maître, et te conduire sans délai à la porte de fer. Considère que tu as eu beaucoup de temps déjà, ton frère en a eu moins que toi, et pourtant il n'a point fait d'objections. Suis-moi. » — A ces paroles, l'homme se leva tout tremblant, et ils partirent. Au bout de peu d'instant, ils arrivèrent à la porte de fer. *Justice* y était. — Où est ton compte, demanda-t-elle à l'arrivant, est-il acquitté? — Pas entièrement, répondit-celui-ci. Depuis bien des années j'y ai travaillé, et j'ai payé toutes les plus grosses sommes, aussi j'espère que le Prince de ce lieu voudra bien me faire grâce du reste. — En disant cela, il déroula sa feuille de papier, sur laquelle il avait tracé une infinité de raies à l'encre noire, qui effaçaient les sommes les plus considérables. *Justice* le prit, et, sans rien dire, passa la main dessus. Et voilà! toutes les traces noires disparurent, et l'on ne vit plus que les colonnes de chiffres, si nombreuses et si serrées que c'était vraiment effrayant de les regarder. En même temps se lisaient sur la page ces mots en gros caractères : « Personne ne sera justifié par les œuvres de la loi » (Gala-

tes II, 16). Alors le voyageur eut l'air bien tremblant et bien effrayé, il ouvrait la bouche comme pour s'excuser, mais la porte s'ouvrit, et avant qu'il eût eu le temps de rien dire, l'Ange de la Mort lui fit franchir le passage, et la porte de fer se referma pour la seconde fois.

Peu de temps après, l'Ange de la Mort reprenait de nouveau le chemin de la vallée pour y chercher le troisième frère. Il trouva celui-ci à table, entouré de joyeux convives, qui riaient et plaisantaient entre eux. L'Ange entra dans la salle du banquet et toucha l'autre du bout de sa petite faux. Celui-ci tressaillit, poussa un cri et tomba sans connaissance. Quand il revint à lui, il se trouvait devant la porte de fer, tandis que Justice se tenait debout devant lui. — Votre compte est-il payé ? lui demanda-t-elle. — Mon compte ! s'écria-t-il avec assurance, je n'ai point de compte, je ne dois rien à personne..... Mais Justice, l'interrompant, avança sa main et tira du sein du voyageur un rouleau de papier qu'elle déploya devant lui. Des colonnes de chiffres s'y voyaient, noires, pressées les unes contre les autres comme les bataillons d'une armée. Et ces mots se lisaient en caractères flamboyants : « Parce que j'ai crié et que vous avez refusé d'ouïr, parce que j'ai étendu ma main et qu'il n'y a eu personne qui y prit garde, je me rirai de votre calamité, je me moquerai quand votre effroi surviendra » (Prov. I, 24).

A cet aspect, le voyageur trembla, il recula d'un pas, pâle, la sueur au front. — « Je ne veux pas passer, » s'écria-t-il d'une voix étouffée. — Mais l'Ange de la Mort le saisissant par le bras, ouvrit la porte, le poussa de l'autre côté, puis la porte se referma pour la troisième fois.

Le premier des trois frères savait qu'il était pécheur, mais il avait cru en Celui qui a ôté le péché, aussi la mort ne pouvait l'effrayer, car l'aiguillon de la mort, c'est le péché. Le second savait aussi qu'il était pécheur, mais il avait voulu se passer de Jésus, et avait pensé qu'en se conduisant aussi bien qu'il le pouvait, et en ne faisant pas de gros péchés, Dieu lui ferait grâce du reste. Mais il n'avait pas compris que l'homme est entièrement perdu, et que dans son état naturel, il ne peut faire aucune chose agréable à Dieu. Ce qui sauve le pécheur, c'est la foi au sacrifice qui a été accompli une fois pour toutes.

Le troisième avait dissipé follement le temps que Dieu lui avait donné, il avait vécu comme s'il n'y avait point de jugement, aussi fut-il rempli de terreur en se trouvant face à face avec la justice de ce Dieu qui ne tient point le coupable pour innocent. Il aurait bien voulu pouvoir reculer alors, avoir encore du temps pour se repentir et pour croire, mais c'était trop tard!

Et vous, chers petits amis, vous dites peut-être dans votre cœur : Oh ! je veux me convertir un jour, car je désire beaucoup aller au ciel, mais je suis encore si jeune, je veux attendre que je sois plus grand, et alors je deviendrai chrétien. Si vous dites cela, vous faites comme le troisième frère. Si jeunes ! êtes-vous trop jeunes pour mourir ? Quel que soit l'endroit que vous habitez, que ce soit une ville ou un village, je suis sûre qu'on y a déjà creusé bien des petites fosses au cimetière. Vous en avez déjà vu creuser, ce sont des avertissements que Dieu vous donne, écoutez-les. Écoutez la parole de Dieu qui vous dit : « C'est aujourd'hui le temps favorable, c'est aujourd'hui le jour du salut. »

L'orpheline.

Ils ont tous vu la fin de leur course première,
 Ceux qui dorment ici, couchés dans la poussière ;
 Comme la fleur des champs ils se sont vus mourir.
 Délices, vanités, douleurs, deuils de la vie,
 Ici, vient s'achever votre longue série,
 Ici vos vains efforts viennent tous aboutir.

Le juste et le méchant, l'ignorant et le sage,
 Le riche et l'indigent, de tout rang, de tout âge,
 En tant que fils d'Adam, ont subi le trépas.
 Ceux qu'unissaient jadis les liens les plus tendres,
 Ont uni dans ce lieu leur cendre avec les cendres
 De l'homme infortuné toujours seul ici-bas.

Il est pourtant un bien que n'atteint pas la tombe,
 Qui ne périt jamais, qui jamais ne succombe ,
 C'est la foi, l'espérance et l'amour de Jésus.
 Oui, lorsque tout, ailleurs, périt, passe ou chancelle,
 La foi demeure ferme et l'âme du fidèle
 La voit changée en vue au séjour des élus.

O ma sœur bien-aimée, ô mon père et ma mère !
 Là-haut, dans la maison de mon céleste Père,
 Un jour je vous verrai, sans doute, de nouveau.
 Là vos mains saisiront les palmes de victoire,
 Là sur des harpes d'or nous chanterons la gloire
 Et la grâce de Dieu et l'amour de l'Agneau.

Lorsque retentira la dernière trompette,
 Quand la voix de l'Archange annoncera la fête
 Des noces de l'Église et du céleste Époux ;
 Alors nous serons tous ensemble en la lumière,
 Alors plus de tourments, plus de pleurs, de misère,
 Et, plus tard, Dieu sera lui-même tout en tous.



L'heureux choix.

C'était au commencement de la récolte des orges à Bethléem. Les moissonneurs maniaient leurs faucilles tranchantes, d'autres liaient les gerbes, aussitôt que le blé était coupé. Quel joyeux temps que la moisson ! Dehors, parmi les moissonneurs, ou à la maison, où se prépare le repas pour leur réception à la fin de leur travail journalier, combien tout est propre à réveiller des émotions réjouissantes ; et si le cœur connaît la source bénie et le Donateur de toutes grâces, il est impossible de ne pas le louer pour sa bonté. Il y avait des cœurs ainsi disposés à Bethléem, au commencement de la moisson des orges, il y a plus de trois mille ans.

Mais voyez, qu'est-il arrivé ? Toute la ville semble en émoi. Les mères avec leurs enfants se tiennent sur le seuil de leurs maisons, et des groupes sont rassem-

blés ici et là, parlant d'une voix émue, ou laissant tomber silencieusement une larme et se montrant l'un à l'autre, quand elles ont passé, deux femmes dont l'entrée dans la ville a remué les cœurs de tous. L'une est âgée et l'autre n'a pas encore passé la fleur de la jeunesse. Mais les vêtements usés qu'elles portent parlent de leurs infortunes. « N'est-ce pas ici Nahomi ? » s'écrie-t-on de tout côté. Nahomi signifie agréable : mais la femme âgée et désolée répond : « Ne m'appellez point Nahomi ; appelez-moi Mara [c'est-à-dire amertume] ; car le Tout-Puissant m'a remplie d'amertume. Je m'en allai pleine de biens, et l'Éternel me ramène vide. Pourquoi m'appelleriez-vous Nahomi, puisque l'Éternel m'a abattue, et que le Tout-Puissant m'a affligée ? »

La jeunesse de Nahomi semble s'être passée à Bethléem, où elle devint la femme d'Elimélec et la mère de deux fils, Mahlon et Kiljon. La prospérité peut avoir souri au mari et à la femme jusqu'à leur mariage et quelque temps après, mais les noms donnés à leurs fils indiqueraient que quelque sombre nuage d'adversité avait plané sur eux, même avant que le premier fût né. Mahlon signifie *malade*, et Kiljon *languissant* ; nous ne sommes pas surpris qu'ils reçussent de tels noms, lorsque nous lisons que « il y eut une famine au pays. » Ah ! cher lecteur, si vous n'avez jamais connu le manque de nourriture, vous ne pouvez guère concevoir ce qu'est la famine. Il y a des milliers de malheureux dans le monde qui savent, par une cruelle expérience, ce que ce mot signifie. Mes lecteurs chrétiens ne veulent-ils pas prier pour ces affligés ? Ne renoncerons-nous pas à nous-mêmes pour aider à leur procurer ce qui est nécessaire à la vie ? Oh ! que Dieu

fasse que de telles détresses contribuent à amener un grand nombre d'âmes à Jésus, l'Ami des indigents, l'Aide des désolés, le Sauveur de tous ceux qui l'acceptent pour tel !

Canaan était le pays de Jéhovah et le don de son amour à son peuple terrestre. Si les Israélites eussent été obéissants, il y aurait toujours eu abondance dans ce pays désirable, ruisselant de lait et de miel. Mais, même lorsqu'ils étaient châtiés pour leurs péchés par la disette, leur place était de rester dans le pays, de se repentir et de crier à l'Eternel. C'était toujours le pays de l'Eternel, et par son don le leur ; et il valait mieux y demeurer et s'attendre au Seigneur que d'abandonner à la fois Dieu et l'héritage de leurs pères.

Elimélec ne sut pas se confier en Dieu comme en celui qui pouvait le conserver à travers la famine ; aussi alla-t-il séjourner dans le pays de Moab. Il y mourut. Ses fils grandirent et s'y marièrent. Loin de Silo et du tabernacle, et de tous les services solennels ; loin de l'Eternel, de son pays et de son peuple, Nahomi est laissée parmi des idolâtres et ses fils se marient dans des familles moabites. Mais c'est comme si la main de Dieu les poursuivait. « Mahlon et Kiljon moururent : ainsi cette femme demeura là, privée de ses deux fils et de son mari. » Dépouillée ainsi de tout ce qui lui était cher sur la terre, les pensées de Nahomi se tournèrent de nouveau vers le pays de ses pères, et elle se leva avec ses belles-filles pour s'en retourner du pays de Moab. « Elle avait appris que l'Eternel avait visité son peuple, en leur donnant du pain, » et, accompagnée d'abord par l'une et l'autre de ses belles-filles veuves, elle part pour son pays natal.

« Mais il n'y avait plus que la plus jeune avec elle en entrant à Bethléem. D'où venait cela? » Ah! cher lecteur, c'est là une question qui nous amène au point essentiel de notre récit. Les deux veuves, Horpa et Ruth, se mirent également en chemin avec leur mère veuve; mais en arrivant aux limites des deux pays, « Nahomi dit à ses deux belles-filles : Allez, retournez chacune en la maison de sa mère. L'Éternel vous fasse du bien, comme vous en avez fait à ceux qui sont morts, et à moi ! » Quelle tendresse réveille parfois la pensée de la mort ! Avec quelle affection les pauvres veuves se parlent l'une à l'autre ! Combien sont touchantes ces paroles de Nahomi à Horpa et à Ruth. « Puis elle les baisa; mais elles élevèrent leurs voix, et pleurèrent. » La nature doit donner essor à sa douleur dans un pareil moment. Il leur semble impossible de prendre congé de leur vieille parente. « Mais plutôt nous retournerons avec toi vers ton peuple, » répondent-elles avec affection. Elles ne peuvent supporter l'idée de se séparer. Nahomi raisonne avec elles, en terminant par ces mots : « Non, mes filles; certes, je suis dans une plus grande amertume que vous, parce que la main de l'Éternel s'est déployée contre moi. » Cela aggrave leur chagrin. « Alors elles élevèrent leur voix, et pleurèrent encore. »

Après ce nouvel accès de pleurs, continuent-elles leur voyage et vont-elles en avant au pays d'Israël? Hélas! non. Une crise était arrivée — un moment de décision. Est-ce exagérer de dire que, de la décision à prendre en ce moment-là dépendait, probablement, l'état présent et éternel de ces deux belles-sœurs? Ce n'était pas simplement une question entre le pays d'Is-

raël et le pays de Moab — entre leurs propres mères ou leur belle-mère veuve. Si c'eût été là tout, elles auraient pu se décider d'une manière ou de l'autre sans que leur éternel avenir y fût intéressé ; mais il y avait là une question beaucoup plus importante. Tout infidèles qu'eussent été les exilés, en quittant volontairement le pays d'Israël pour le pays de Moab, ils avaient porté avec eux dans ce dernier la connaissance de Jéhovah et maintenant, pour ces jeunes femmes, il s'agissait de se décider entre le vrai Dieu, le Dieu d'Israël, et les idoles de Moab. Jusque-là elles avaient voyagé ensemble, parlé ensemble, pleuré ensemble, et, d'une même affection, s'étaient attachées ensemble à Nahomi, leur mère. Mais maintenant elles étaient sur le point de se séparer. « Et Horpa baisa sa belle-mère ; mais Ruth resta avec elle. »

Mes chers jeunes amis, quel moment inexprimablement solennel que celui où le sujet de l'âme, de l'éternité, de Dieu, de Christ, de sa personne, de son œuvre, de la valeur de son sang, de la puissance de sa résurrection, de sa perfection comme Sauveur, de sa disposition à vous recevoir, vous ayant été clairement exposé, votre attention en ayant été éveillée, vos sentiments et vos affections profondément touchés, la question doit être posée — la question vitale, solennelle, de toute importance, du choix entre Christ ou le monde ? le ciel ou l'enfer ?

Quand Horpa fut partie, Nahomi présente le fait de son départ comme un nouvel argument à Ruth : « Voici, ta belle-sœur s'en est retournée à son peuple et à ses dieux ; retourne-t-en après ta belle-sœur. » Voilà la première mention de ce qui était le véritable pivot de

tout, ici. Horpa s'en était retournée non-seulement à son peuple, mais à ses dieux. Ruth ne la suivrait-elle pas? Quel moment! Avec la défection de sa sœur devant les yeux, la destinée éternelle de cette jeune femme paraît encore indécise et dans la balance. Grâces à Dieu, ce n'est que pour un moment; ou plutôt, il n'y a pas même un moment d'hésitation de la part de Ruth. « Mais Ruth répondit : Ne me prie point de te laisser, pour m'éloigner de toi; car où tu iras, j'irai; et où tu demeureras, je demeurerai; ton peuple sera mon peuple, **ET TON DIEU SERA MON DIEU.** Là où tu mourras, je mourrai, et j'y serai ensevelie. Ainsi me fasse l'Eternel, et ainsi il y ajoute, qu'il n'y aura que la mort qui me sépare de toi. » Béni soit le Dieu de toute grâce, qui inspira à cette jeune femme cette heureuse résolution. Puisse-t-elle, par la grâce, être quant à ce qu'elle avait de vital, la résolution instantanée, solennelle, inaltérable, de tous ceux qui lisent ces paroles.

Les paroles de Booz, dans le chapitre suivant, montrent évidemment que je n'exagère pas l'importance de la résolution de Ruth. Il lui parle de « l'Eternel, le Dieu d'Israël, sous les ailes duquel, dit-il, tu es venue te retirer. » C'était là la portée de ses paroles : « *ton Dieu sera mon Dieu.* » Soit par son mari ou le père de celui-ci, tous deux morts, soit par sa belle-mère, elle avait entendu parler de l'Eternel, le Dieu d'Israël. Peut-être connaissait-elle quelque chose de ses œuvres merveilleuses, de ses titres glorieux, de son Nom mystérieux, de sa sainte loi. D'une manière ou d'une autre, elle avait appris que c'était à Lui, et non aux idoles sans vie de son pays, qu'elle devait la vie, la respiration et toutes choses. Et qui peut dire qu'elle n'eût pas

aussi entendu parler de l'espérance d'Israël — de la Semence promise — du Prophète et Libérateur, dont les saints en Israël attendaient toujours la venue ? Quoiqu'il en soit, quand elle se fut réfugiée avec confiance sous l'ombre des ailes de Jéhovah, il lui fut accordé la rare bénédiction d'être placée dans la ligne directe, de laquelle, selon la chair, sortit le Messie. Non-seulement elle fut l'arrière grand-mère de « l'homme selon le cœur de Dieu, mais elle fut ainsi une aïeule du Fils et Seigneur de David ; et elle a l'honneur d'être une des quatre femmes mentionnées dans la généalogie de notre Seigneur, au commencement du Nouveau Testament.

Et maintenant, cher lecteur, le choix de Ruth ne doit-il pas être le vôtre dès aujourd'hui ? Ce n'est pas comme Dieu d'Israël, mais comme Dieu et Père de notre Seigneur Jésus-Christ, qu'il voudrait vous encourager à vous confier en lui, et à le confesser comme votre Dieu. Les privilèges de cette jeune Moabite n'étaient rien, comparativement aux vôtres. De son temps, la plus grande partie de l'Ancien Testament n'était pas écrite, et elle n'avait point de Nouveau Testament, qui lui parlât de Bethléem et de sa crèche, du Calvaire et de sa croix. Elle ne pensait guère, en entrant à Bethléem, à côté de la mère affligée et abattue, qu'elle serait elle-même la mère de Celui que des millions innombrables adoreront éternellement comme leur Sauveur — le Fils de Dieu aussi bien que le Fils de l'homme. Bethléem est inséparablement associée avec le mystère de l'Incarnation. Les échos du chant des anges ne mourront jamais : « Gloire soit à Dieu dans les lieux très-hauts ! Que la paix soit sur la terre ; envers les hommes, bonne volonté ! » Dois-tu, mon lec-

teur, prendre part à ce cantique, lorsqu'il remplira le ciel et la terre, quand le temps ne sera plus ? ou doistu, durant toute l'éternité, déplorer ta folie et ton incrédule en ces termes effrayants : « La moisson est passée, l'été est fini, et je ne suis pas sauvé ? »

Il peut se faire que ceci soit lu par quelqu'un dont le cas ressemble, en quelque mesure, à celui des deux jeunes Moabites. Quand les réveils religieux sont si communs, il est assez probable que quelqu'un de vos chers compagnons, quelqu'un de vos intimes amis, quelqu'un de vos proches ait été amené à Jésus et rendu, par grâce, capable de dire avec Ruth : « Ton peuple sera mon peuple, et ton Dieu sera mon Dieu ; » tandis que vous, vous n'avez pas encore été amenés là. Quelle limite votre ami a traversée, en vous laissant derrière ! Peut-être un de vos frères ou une de vos sœurs a ainsi été converti et rendu heureux en Jésus. Vous vous asseyez ensemble à la même table, vous parcourez ensemble les mêmes sentiers, vous avez lu les mêmes livres, et partagé les joies l'un de l'autre ! Ah ! vous avez eu aussi à pleurer ensemble ! Vous avez veillé près du même lit de maladie, reçu ensemble ce dernier regard d'affection, ce dernier adieu, qui vous laissait tout désolé sur la terre. Ensemble, vous vous êtes tenus près de la fosse ouverte d'un parent, dont vous ne verrez plus le visage, dont vous n'entendrez plus la voix ici-bas. Comme les événements de ce jour-là sont profondément gravés sur vos esprits à tous deux ! La chaise vide, la chambre déserte, le récent essor de la douleur ; puis, la Bible ouverte, le chapitre que ni l'un ni l'autre vous ne pouviez lire, le désir de prier, quand vous ne pouviez que pousser des sanglots, des

soupirs et des gémissements ! Peut-être, fut-ce le soir même de cette journée que le cœur de votre sœur fut attiré au Sauveur, qu'elle remit son âme entre ses mains, qu'elle se confia en son sang expiatoire. Peut-être ne fut-ce que plus tard. Et pendant quelque temps, vous sembliez aussi profondément impressionné qu'elle. Vous lisiez ensemble, vous vous agenouilliez ensemble ; vous fréquentiez les mêmes réunions, vous étiez placés sous le même ministère, et invités à aller au même Sauveur, à être rendus propres à habiter la même demeure dans la maison du Père avec Lui.

Et n'en est-il pas ainsi ? Hélas ! non. N'êtes-vous pas l'Horpa qui est retournée à son peuple et à ses dieux ? Les larmes d'un cœur dans le deuil ne sont pas les larmes d'un cœur contrit, brisé à cause du péché. Les émotions et les épanchements de la sympathie naturelle ne sont pas le passage de la mort à la vie. L'une peut revêtir, pour un temps, une réjouissante apparence, mais le monde s'en ressaisit bientôt ; le péché recommence à paraître agréable et attrayant ; ce qui n'avait été considéré que comme un devoir ou comme un indispensable moyen de sécurité, devient un joug trop lourd à porter ; et le cœur montre, hélas ! qu'il préfère tout à Christ. Il n'en est pas de même de votre compagne. Elle est venue à Jésus. Il l'a accueillie, comme il accueille tous ceux qui vont à lui et comme il vous accueillerait aussi. Mais, pensez donc au contraste qu'il y a entre elle et vous. Elle a Dieu pour son Dieu ; votre Dieu est le monde ou son prince, idolâtrie plus affreuse que celle des Moabites de jadis. Elle est une enfant de Dieu ; vous êtes encore parmi les enfants de colère. Ses péchés sont pardonnés ; les vôtres sont

encore enregistrés contre vous. Elle peut dire en vérité : « Jésus est à moi ; » vous êtes encore sans Dieu dans le monde. Elle est sur le chemin du ciel ; vous êtes sur la route large qui conduit à la mort. Dieu veuille vous réveiller. Puisse son amour vous attirer. Puisse Jésus vous devenir précieux. Puissent vos péchés devenir odieux à votre cœur, comme ayant fait souffrir et crucifier le Sauveur. Contraint par son amour, puissiez-vous, dès cet instant même, être rendus capables de dire de tout votre cœur : « Ton peuple sera mon peuple et ton Dieu sera mon Dieu. »

QUESTIONS SUR « L'HEUREUX CHOIX. »

1. Qu'est-ce qui émouvait toute la ville de Bethléem, il y a plus de trois mille ans ?
2. Que pouvons-nous supposer, quant à Nahomi et à son mari, bientôt après leur mariage ?
3. Qu'est-ce qui nous autorise à faire cette supposition ?
4. Pourquoi Elimélec quitta-t-il Bethléem, pour aller au pays de Moab ?
5. Quel mal y avait-il en cela ?
6. Quand est-ce que Nahomi commença à penser de s'en retourner ?
7. Qui l'accompagnait, lors de son départ ?
8. Quelle est, au fond, la question, au sujet de laquelle une de ses compagnes abandonna Nahomi ?
9. Quelle est la question qu'il est si solennel pour chacun de nous de considérer ?
10. Pourquoi Ruth ne retourna-t-elle pas à Moab ?
11. Quel honneur spécial Dieu conféra-t-il à Ruth ?
12. Qu'est-ce qui, maintenant, est inséparablement lié avec Bethléem ?
13. De quelle manière des apparences réjouissantes, chez beaucoup de jeunes personnes, disparaissent-elles ?

Que tous mes jeunes lecteurs se posent aussi à eux-mêmes cette question et y répondent sous le regard de Dieu : « Est-ce le sort de Ruth ou celui d'Horpa qui doit être le mien ? »

Le semeur.

Avez-vous jamais observé, chers lecteurs, dans vos promenades à la campagne, le semeur, avec son sac en écharpe, répandant la semence ici et là dans le champ ? C'est un joli coup d'œil. Ses pas mesurés, ses mouvements réguliers et son application soutenue sont également intéressants à contempler.

Mais ce n'est pas seulement intéressant, c'est aussi profitable de regarder le semeur. Nombreuses sont les réflexions qu'on peut en tirer. C'est le travail du semeur qui renouvelle perpétuellement sur la terre le grain qui sert à nourrir ses millions d'êtres, dont la vie en dépend plus ou moins. S'il ne semait pas au printemps ou en automne, le moissonneur ne pourrait jamais récolter en été et alors on ne pourrait pas se réjouir à la fin des belles moissons.

Mais le but que j'ai en vue dans ces lignes est de vous entretenir du Semeur béni, dont il est parlé au huitième chapitre de l'évangile de Luc. Là, vous avez un semeur, non pas terrestre mais céleste — le Fils de l'homme, et la semence qu'il tire de son sac pour la répandre n'est pas le grain périssable de la terre, mais la semence incorruptible du royaume.

« Le Semeur est le Fils de l'Homme. » Il y a dix-huit cents ans qu'il commença à répandre le grain précieux et dès lors il n'a pas laissé reposer sa main. Pensez donc à ce Semeur infatigable.

Dix-huit cents ans de travail continu ! Non pas pour lui-même, mais pour les autres — pour les pauvres pécheurs. Pour eux, quoique riche, il devint pauvre. Et encore, pour eux, il travaille.

Maintenant, en continuant à suivre le style figuré de la parabole, quelle immense quantité de semence doit avoir été jetée sur la terre. Sûrement le sac en doit être bientôt vide. Oui, en effet ! L'œuvre sera bientôt achevée ; alors le Semeur ne sèmera plus. Ses desseins seront accomplis.

Mais, heureux fait, il sème encore, — il sème aujourd'hui. Oh ! ouvrez vos cœurs, chers lecteurs, pour recevoir le précieux dépôt — la semence du royaume. Jusqu'ici vous pouvez avoir refusé de la recevoir. Pensez alors aux conséquences d'un continué refus ! — la mort et le jugement. Mais si vous recevez la semence qui est le don de Dieu en Jésus-Christ, combien vous serez heureux. Et à proportion que la précieuse semence, bénie d'en haut, germera dans vos âmes, Jésus sera honoré par les fruits qu'elle portera à la gloire de son nom.

Qu'aucun d'entre vous ne renvoie. *Souvenez-vous que le sac est près d'être vide.* Encore quelques poignées répandues et il sera peut-être entièrement épuisé ; alors il n'y aura point d'espérance pour vous, qui refusâtes de la recevoir, lorsqu'elle tombait abondamment autour de vous.

Oh ! c'est une terrible chose de ne pas considérer avec sérieux ce petit mot : *maintenant*. Dieu l'a prononcé et ses serviteurs ne font que répéter la parole de Dieu, quand ils disent : « *Maintenant* est le temps favorable. » Prends-y garde, cher petit garçon ; prends-y garde, chère petite fille. Croyez en Jésus-Christ et vous serez à jamais heureux !



« **Prie, Père !** »

Une petite fille indienne, âgée de sept ans, dépérissait par la consommation. Elle avait entendu le missionnaire prêcher, elle avait fréquenté avec assiduité l'école du Dimanche, et pendant quelques mois, elle avait donné des preuves qu'elle était un enfant pieux. Son père, homme orgueilleux et dur, avait autrefois professé d'être Chrétien, mais depuis quelque temps il était retourné en arrière, de telle sorte que son cas était regardé comme presque désespéré.

Depuis quelques jours, la jeune fille déclinait rapidement. Une après-midi qu'elle semblait mieux, elle fit appeler son père. Il vint. Alors, le regardant de ses yeux brillants, mais enfoncés, elle dit : « Je voudrais être portée dehors, mon père; je voudrais aller encore une fois vers le ruisseau : *puis-je aller ?* » Il ne put

pas le lui refuser et, sans dire un mot, il l'enveloppa, la prit dans ses bras et la porta à travers la verte prairie, jusqu'au petit ruisseau qui serpentait paisiblement sur le sable et les cailloux, parmi les aulnes qui bordaient la prairie. Il s'assit à l'ombre à un endroit d'où la petite fille pouvait voir l'eau et le jeu riant de la lumière et de l'ombre entre les aulnes. Elle les regarda un moment, puis détournant sa figure défaite, elle dit sérieusement : « Prie père ! »

— Oh, je ne puis, ma chérie, dit-il brusquement.

— Mais prie, père; prie ! insista-t-elle.

— Non, non ; comment puis-je ? Non, non.

— Père, dit-elle, en posant sur son bras sa petite main amaigrie, — père, je m'en vais au ciel, et auparavant je voudrais savoir que mon père prie.

La tête de l'homme fort était courbée, et des bords de ce ruisseau s'éleva une telle prière de repentance, de confession et de supplication pour être pardonné, que les anges du ciel durent en être réjouis. Il ouvrit les yeux : la petite fille était *morte*. Son esprit affranchi s'était envolé sur les ailes de la joie et de la foi, en pouvant dire : « *Mon père prie !* »



Marie

ou extraits de l'Histoire morale d'une jeune fille.

NEUVIÈME PARTIE. — *Remords ; valeur des motifs.*

— Papa, qu'est-ce qui vaut mieux : prendre des résolutions et ne pas les tenir, ou n'en point prendre du tout ?

— Vraiment, Marie, il est difficile de choisir entre deux choses aussi différentes.

— Eh bien, papa, je crois que je dois choisir, car je ne tiens jamais mes résolutions.

— Il est bien certain, au moins, que si nous ne prenons jamais de résolutions, nous n'aurons jamais à les tenir. Mais y a-t-il une nécessité absolue pour que tu manques aux tiennes ?

— Il me le semble papa. Je ne sais comment je pourrais faire de plus grands efforts, que je l'ai fait mille fois — et cela tout à fait inutilement.

— De quel genre sont les résolutions auxquelles tu manques le plus souvent ?

— Je ne sais pas, papa, — de tout genre. Parfois, je prends la résolution de ne pas me fâcher ou de ne pas être égoïste pendant une semaine, ou de m'occuper sérieusement de religion.

— Et dans quelles circonstances transgresses-tu le plus souvent ces résolutions ?

— Oh ! papa, j'oublie presque toujours que j'ai pris des résolutions. Quelquefois il m'arrive de me fâcher sans penser à mes résolutions.

— Crois-tu que si tu pouvais toujours y penser à temps cela t'empêcherait de faire du mal ?

— Je crois que oui, papa. Non, pourtant pas toujours, car quelquefois je m'en suis souvenue, sans que cela ait produit un bon effet.

— Peux-tu m'en citer un exemple ?

— Oui, papa, dit Marie en rougissant. Je me souviens qu'une fois que j'allai voir la vieille M^{me} S., elle me donna des prunes lorsque je voulus revenir à la maison,

en me disant que je pouvais en donner quelques-unes à mon petit frère si je voulais. Je lui dis que je voulais et pensais le faire, mais lorsque j'en eus mangé la moitié, elles me parurent si bonnes que je désirais en prendre encore une ; et ainsi j'en pris toujours une de plus jusqu'à ce qu'il n'en restât plus ; et quoique je pensasse, tout le temps, que c'était égoïste, je ne pus m'empêcher de les manger.

— Et après cela, qu'est-ce que tu éprouvas ?

— Je me sentis très-mal à l'aise quand je fus à la maison, mais encore plus lorsque j'allai au lit ; et tu ne peux t'imaginer, papa, combien cela me semblait différent qu'au moment même. Pendant que je les mangeais, cela ne me semblait pas très-mal, à peine mal ; mais après j'eus ce terrible sentiment que j'éprouve toujours lorsque j'ai fait du mal.

— Ce sentiment s'appelle remords.

— J'aurais donné toutes les prunes si j'avais pu les avoir de nouveau, j'avais si honte. Je me donnais toutes sortes de vilains noms.

— Tu as décrit, Marie, les sentiments sous lesquels on considère ordinairement le péché quand il se présente et après qu'on l'a commis. Quand on est tenté à faire mal, le péché paraît très-petit et le plaisir qu'on en retirera très-grand. On continue à raisonner sur le mal, et à le faire paraître bien ; mais ensuite, quand la conscience est réveillée, on paye bien cher un plaisir de courte durée. Le péché est agréable au commencement, mais à la fin il « mord par derrière comme un serpent, et il pique comme un basilic. » Mais dis-moi, Marie, si par un simple désir tu eusses pu te délivrer de ce pénible sentiment de remords, ne l'eusses-tu pas fait ?

— Oui , papa , j'en suis presque sûre.

— Alors , ma chère , tu vois la vérité de ce que je te disais , que si tu avais une bague comme le prince Chéri , tu la jetterais bientôt loin de toi. Mais il y a un moyen de pouvoir te délivrer du remords , si tu le veux , Marie.

— Que veux-tu dire , papa ?

— Le remords est occasionné par les reproches de la conscience. Or , il est possible d'apaiser la voix de la conscience ; si ses avertissements sont habituellement négligés , elle cessera bientôt d'avertir ; elle devient cautérisée comme avec un fer chaud , et l'homme est abandonné à « pratiquer avidement toute impureté » (Eph. IV, 19).

— Oh ! papa , que c'est effrayant ! J'aimerais mieux supporter la douleur du remords que de m'en débarrasser de cette manière.

— Je l'espère bien , mon enfant. En outre , tu ne l'en délivrerais que pour peu de temps. Dans l'éternité , la conscience de tout homme se réveillera et le frappera avec une impitoyable sévérité. Alors les *plaisirs* du péché seront à jamais passés , et il n'en restera rien que ses fruits amers , très-amers.

Après une courte pause , pendant laquelle Marie semblait très-émue , son père reprit :

— Par-dessus toutes choses , Marie , obéis au premier reproche de ta conscience ; apprécie-la comme ton plus fidèle moniteur , ne méprise jamais en aucun cas ses avertissements , si tu veux préserver ton âme de la ruine.

Comme d'habitude , Marie résolut de faire ainsi , et comme d'habitude elle ne tint pas sa résolution.

— Je ne vois pas pourquoi Dieu interviendrait dans nos pensées et nos sentiments, pensait souvent Marie; s'il avait seulement exigé que nos actions fussent telles et telles, nous aurions pu lui obéir.

— Tu es très-généreuse, Marie ! répliqua son père. Ainsi tu veux *condescendre* à permettre à ton Créateur de surveiller les mouvements de ton corps; mais il ne doit avoir aucune autorité sur l'âme qui y habite et qui seule lui donne de l'importance. Il eût alors mieux valu qu'au lieu d'être intelligents et pensants, Dieu eût créé des machines inanimées, car celles-ci auraient pu exécuter une série de mouvements extérieurs, ce qui est, semble-t-il d'après toi, tout ce que Dieu doit attendre de ses créatures.

Marie paraissait confuse.

— Mais, papa, dit-elle au bout d'un moment, les gouverneurs d'ici-bas ne se mêlent pas des pensées et des sentiments; ils sont contents si la conduite est bonne.

— C'est vrai; parce qu'ils ne peuvent pas sonder le cœur, aussi doivent-ils se contenter de régler les actions. Mais c'est là une imperfection dans la loi humaine — conséquence nécessaire de l'ignorance humaine; et ce qui prouve l'excellence et la supériorité du christianisme, c'est qu'il prend connaissance du cœur aussi bien que de la conduite. Mais quoique *la loi* n'ait rien à faire avec les sentiments, cependant tout homme, dans le jugement privé qu'il porte sur un autre, tiendra compte de ses motifs, n'est-ce pas ?

— Oui, papa, je le pense.

— Certainement si tu réfléchis un moment, tu verras que tu ne les juges pas par leurs actions seulement,

mais par ce que tu peux découvrir de leurs sentiments et de leurs motifs secrets. Tu ne pourrais être contente d'une amie, si tout en te traitant avec bonté, elle n'avait aucune affection réelle pour toi et n'était poussée à te témoigner cette amitié que par des motifs purement égoïstes.

— En effet, papa.

— Eh bien, Dieu sera-t-il satisfait de moins que ce que ses créatures veulent accepter ! Mais allons un peu plus loin, et voyons combien d'actions sont caractérisées par les motifs qui les produisent. Tu sais que nous espérons avoir la visite de ta tante C. Eh bien, maintenant, supposons qu'elle vienne ici et que tu l'accueilles avec la plus grande affection, que tu préviennes tous ses désirs et que tu fasses tout ton possible pour lui rendre son séjour agréable. Cette conduite pourrait procéder d'un motif entre plusieurs bien différents. Tu pourrais désirer que ta tante t'admire et t'aime, qu'elle emporte de toi l'opinion que tu es une petite fille aimable, obligeante et affectueuse. (Marie rougit, comme si son père eût lu dans son cœur.) Ce serait de la vanité. Ou tu pourrais penser que, si tu essayais de lui plaire, elle te ferait un présent : ce qui serait de l'égoïsme ou de la convoitise. Ou encore, tu pourrais l'aimer réellement et désirer la rendre heureuse ; ce serait de la bienveillance. Tu pourrais aussi aimer tellement tes parents que, dans l'idée que tes égards pour elle leur feraient plaisir, tu la traiterais avec bienveillance par ce motif, ce qui serait de l'affection filiale. Ou, finalement, tu pourrais aimer tellement Dieu, que tu le ferais parce qu'il nous a commandé de chercher

à procurer le bonheur des autres. Maintenant lequel de ces motifs serait le bon ?

— Je pense que tu entends le dernier, papa ; mais j'aurais cru que la bienveillance et l'affection filiale seraient bonnes aussi.

— Elles sont bonnes, mais elles ne suffisent pas ; l'amour pour Dieu doit leur être associé, et alors, elles deviennent des motifs convenables. Mais, quoi qu'il en soit, tu peux voir que le caractère de l'action est entièrement changé, dans chaque cas, par le caractère du motif ?

— Oui, papa.

— Et si tu avais été la *tante* et que tu te fusses aperçue que les attentions de la petite fille pour toi étaient inspirées par l'un ou l'autre des premiers motifs ?

— O papa ! plus elle aurait fait d'efforts pour me plaire, moins je l'aurais aimée.

— Tu reconnais donc que le cœur seul donne du prix à des actes extérieurs de bonté, et cependant tu voudrais que Dieu se contentât de services de forme et hypocrites, tandis que ton cœur est inimitié contre lui. O Marie ! quand apprendras-tu que tu traites ton Créateur comme tu n'oserais pas traiter une amie terrestre — non, ni une simple connaissance, ni même une domestique ; pour lui seul, tu exiges qu'il prenne plaisir à l'hypocrisie !

Marie pleura, comme à l'ordinaire ; et comme d'habitude, son cœur demeura le même.

A suivre.



Polycarpe.

Au delà du détroit, qui sépare l'Europe de l'Asie, est une grande et populeuse ville de commerce, qui se nomme Smyrne ou Izmir. Là vivait, dans le deuxième siècle, un respectable évêque du nom de Polycarpe, qui avait eu des rapports intimes avec l'apôtre Jean. Alors Smyrne, ainsi que presque tout le monde connu, appartenait à l'empire romain, et dans ce temps-là régnait l'empereur païen Marc-Aurèle. Polycarpe était, pense-t-on, l'ange de l'église de Smyrne, dont il est parlé au second chapitre de l'Apocalypse de Jean, et en effet, ce qui est dit de cet ange s'accorde tout à fait avec le caractère de Polycarpe. Il avait été pendant 74 ans, évêque ou pasteur de cette église, lorsqu'une terrible persécution éclata contre les chrétiens. Déjà un grand nombre de fidèles avaient marché au martyre, avec l'héroïsme de la foi, lorsqu'on chercha aussi leur évêque. Cédant aux supplications de ses frères, il se retira dans un village voisin, et là, il employait son temps à prier, selon son habitude, pour toutes les églises. Trois jours avant qu'il fût arrêté, il eut une vision, dans laquelle il crut voir son oreiller dévoré par les flammes. Il expliqua cela, d'une manière prophétique, en disant à ses amis : « Je serai brûlé vif. » Cependant, apprenant que les archers s'approchaient pour le saisir, il s'enfuit dans un autre village ; les archers arrivèrent aussitôt après son départ et, ne le trouvant pas, ils saisirent deux domestiques, les appliquèrent à la torture, et par ce moyen ils arrachèrent à l'un d'eux la révélation du lieu où se trouvait Polycarpe.

Alors l'irénarque (officier de police) prit avec lui le serviteur, comme guide, et suivi de ses soldats en armes, il sortit vers l'heure du souper, pour s'emparer du vénérable vieillard, comme s'ils poursuivaient un brigand.

Quand les archers arrivèrent, il était couché dans une chambre haute, à l'extrémité de la maison, d'où il aurait pu s'échapper par le toit en forme de terrasse; mais il ne le voulut pas et dit: « Que la volonté du Seigneur soit faite! » Il descendit vers les archers, et leur parla de telle sorte que tous ceux qui l'entendirent furent étonnés de sa fermeté et de son calme. Quelques-uns disaient: « Est-ce bien la peine d'arrêter un homme si âgé? » Il leur fit apporter à manger et à boire, et leur demanda la permission de prier pendant une heure sans être troublé. On le lui accorda; alors il pria sans interruption durant deux heures, en sorte que les païens eux-mêmes furent touchés de sa piété.

Quand il eut terminé sa prière, on le mit sur un âne et on le conduisit à la ville. L'irénarque Hérode et son père Nicéas le rencontrèrent, et le prenant dans leur chariot, le magistrat se mit à lui dire d'un ton fort affectueux: « Quel mal y a-t-il donc à dire: *Seigneur César!* et à offrir des sacrifices? » Polycarpe resta d'abord dans le silence, mais comme on le pressait, il répondit tranquillement: « Je ne suivrai pas vos avis. » Lorsqu'ils virent qu'ils ne pouvaient le persuader, ils s'irritèrent et, l'accablant d'injures, ils le jetèrent hors de la voiture avec une telle violence, qu'il se blessa la jambe en tombant.

Sans paraître plus ému que s'il ne lui était rien arrivé, il continua joyeusement sa route, sous la conduite de ses gardes. Lorsqu'il parut devant le proconsul,

celui-ci lui cria : « Aie pitié de ta vieillesse ; jure par César, maudis le Christ, et je te relâcherai. »

Le vénérable vieillard répondit : « Voilà quatre-vingt-six-ans que je le sers, et il ne m'a jamais fait aucun mal ; comment pourrais-je le maudire, Lui, mon Seigneur et Sauveur ? » Cependant comme le proconsul continuait à le presser, Polycarpe dit : « Eh bien ! si vous voulez savoir ce que je suis, je le dirai volontiers : Je suis chrétien ; si vous désirez apprendre ce qu'est la doctrine du christianisme, assignez-moi une heure, et écoutez-moi. » Le proconsul, qui ne se souciait nullement de l'entendre sur ce sujet, dit : « Persuade le peuple. » Polycarpe répondit : « C'est à vous que je devais rendre raison de ma foi, car notre religion nous enseigne à rendre aux autorités établies tout le respect qui peut s'accorder avec une bonne conscience et avec la fidélité que nous devons à notre Dieu. Mais ce peuple n'est pas digne que je m'adresse à lui. » Polycarpe parlait ainsi, non par mépris pour le peuple, mais à cause des préventions et de la haine pour la vérité que prouvait la conduite de la foule fanatique et barbare, qui ne l'aurait pas plus écouté que les Juifs n'écoutaient le Sauveur.

Après que le gouverneur l'eut encore en vain menacé des bêtes féroces et du bûcher, il envoya le héraut proclamer trois fois dans le cirque : « Polycarpe a confessé qu'il était chrétien. » Ce qui équivalait à une sentence de mort. Là-dessus, toute la multitude des Juifs et des Gentils fut saisie de rage, et ils crièrent : « C'est le docteur de l'impiété, le père des chrétiens, l'ennemi de nos dieux, qui a enseigné à plusieurs à ne plus les adorer et à ne plus leur offrir de sacrifices. »

Lorsque le proconsul, cédant aux vociférations du peuple, eut prononcé que Polycarpe serait brûlé vif, on éleva le bûcher avec la plus grande diligence ; une foule de Juifs et de païens coururent chercher du bois dans les boutiques et dans les bains. Quand le bûcher fut prêt, comme on voulait attacher le martyr au poteau avec des chaînes et des clous, il dit : « Laissez-moi comme je suis, car celui qui me donnera la force de supporter le feu, me donnera aussi de rester immobile sur le bûcher. » On se contenta donc de le lier, et lui, mettant ses mains derrière son dos, pria ainsi : « Seigneur, Dieu Tout Puissant, Père de ton Fils bien-aimé Jésus-Christ, par qui nous avons appris à te connaître ; ô Dieu des anges, de toute la création et de tous les justes qui vivent en ta présence, je te bénis de ce que tu m'as jugé digne de ce jour et de cette heure, afin que je participe, avec tes fidèles témoins, au calice de ton Christ ! Je te bénis, je te loue, je t'exalte par le souverain sacrificateur éternel, Jésus-Christ, ton Fils bien-aimé. Par Lui et avec Lui, gloire te soit rendue dans le S^t-Esprit, dès maintenant et à jamais ! Amen. »

Dès qu'il eut achevé sa prière, le feu fut allumé, mais les flammes, comme une voile de vaisseau enflée par le vent, se développaient autour du corps du martyr, sans le toucher. Ce que voyant, les païens ordonnèrent au confecteur* d'approcher et de transpercer le saint vieillard de son épée. Il le fit, et le sang qui se répandit à flots éteignit le feu. Le corps fut ensuite brûlé. Ainsi mourut ce disciple apostolique de Christ.

* Officier des jeux romains, chargé de tuer les bêtes qu'on ne pouvait gouverner, et qui devenaient dangereuses.



L'appel précoce.

Lequel de mes lecteurs ne comprend pas cette gravure qui représente le sujet que nous devons traiter aujourd'hui. On y voit le souverain sacrificateur, comme l'indiquent ses vêtements et son pectoral. Il est

assis, tenant à la main un rouleau que l'on peut bien supposer être « le livre de la loi de l'Éternel, » et devant lui se tient un enfant, la main élevée, parlant sérieusement à l'homme vénérable qui semble écouter avec l'attention la plus bienveillante et la plus profonde. Ce vieillard est Héli. L'enfant est Samuel. Nous allons voir quel pouvait être le sujet de leur conversation.

Israël était alors dans un triste état. Le souverain sacrificateur Héli aimait réellement le Seigneur, mais ses fils étaient de très-méchants hommes, et quoiqu'il les reprit avec douceur, il les laissait pourtant suivre leur mauvais train, tellement que à cause d'eux « les gens méprisaient l'oblation de l'Éternel. » Dieu allait punir le peuple et ses chefs : mais avant d'étendre sa main pour frapper, il préparait celui qui serait, à la fois, un témoin pour lui et un instrument de délivrance pour le peuple. Ce témoin — cet instrument — c'était l'enfant Samuel.

Durant longtemps le cœur de la mère de Samuel s'était senti du triste état d'Israël. Que pouvait-elle faire, pauvre femme, pour amener un changement ? Hélas ! que pouvait faire l'homme ? Rien. Il faut que Dieu intervienne. Son bras seul pouvait amener la délivrance. Mais il avait promis un libérateur. La semence de la femme devait briser la tête du serpent. Dieu voulait susciter un prophète semblable à Moïse. Un roi avait été décrit — un d'entre le peuple — qui ne se détournerait du commandement ni à droite, ni à gauche. Ces indices étaient bien connus d'Anne, et elle les plaça devant le Seigneur. Elle était sans enfants : mais toute puissance appartenait à Dieu, et ne pouvait-elle pas devenir la mère de cette semence, de ce Prophète, de

ce Roi? Année après année, elle criait à Dieu. Telle était sa sollicitude qu'il nous est dit que, « ayant le cœur plein d'amertume, elle pria l'Eternel en pleurant abondamment. » Et Dieu entendit sa prière. Il lui donna un fils. Non pas *la* semence promise, mais un de ses types et un de ses précurseurs. Non pas *ce* Prophète-là, mais pourtant un prophète du Seigneur. Non pas le Roi que Dieu avait choisi, mais celui qui devait oindre pour roi « l'homme selon le cœur de Dieu » — le chef de cette lignée royale, se terminant en Celui qui est « la Racine et la Postérité de David. » Quel changement pour Anne! Dès le moment où Héli lui dit que sa prière avait été entendue, « son visage ne fut plus tel qu'auparavant. » Elle appela son fils Samuel, ce qui signifie « demandé à Dieu. » Aussitôt qu'il est sevré, elle le présente à l'Eternel à Silo. Ce n'était pas pour elle-même qu'elle l'avait demandé à Dieu, aussi le voue-t-elle tout de suite à l'Eternel. « C'est pourquoi je l'ai prêté à l'Eternel; il sera prêté à l'Eternel pour tous les jours de sa vie. » Elle entonne un chant de triomphe, où elle loue le Seigneur pour ce qu'il avait fait et pour ce qu'il accomplirait encore. « Il donnera la force à son roi, et élèvera la corne de son oint! » Telle fut la naissance de Samuel.

L'enfant est placé à Silo, ce semble, pour servir le vieux Héli. « La parole de l'Eternel, nous est-il dit, était rare en ces jours-là, et il n'y avait point d'apparition de visions. » Pensez à cela, cher lecteur, dans notre temps de Bibles et de Testaments, où la parole de Dieu est à la portée de chacun, et où vous ne pouvez guère rencontrer un homme, une femme ou un enfant qui n'ait pas, ou qui n'ait pas eu un exemplaire de la parole

de Dieu. Il n'y avait alors que les cinq livres de Moïse et peut-être Josué; et depuis un certain temps, personne n'avait été envoyé de Dieu pour parler en son nom au peuple. Moïse et Josué étaient morts depuis longtemps; d'autres qui avaient été suscités comme juges et libérateurs, avaient passé aussi; et tandis que les sacrificateurs et le sanctuaire étaient dans un aussi triste état, personne n'était capable de parler pour Dieu — il n'y avait point d'apparition de vision.

Une nuit, que le vieux Héli était couché, et Samuel aussi, que les lampes pourtant brûlaient encore dans le lieu saint, Samuel entendit une voix qui l'appelait par son nom. Il pensa que c'était Héli et courut immédiatement à lui en disant : « Me voici ; car tu m'as appelé. » Héli lui déclara qu'il ne l'avait point appelé et l'invita à se recoucher. De nouveau la voix se fait entendre : « Samuel ! Samuel ! » et de nouveau l'enfant court à Héli : « Me voici, car tu m'as appelé. » Il est sûr cette fois, ou pense l'être, que c'était bien son vieil ami qui l'avait demandé. Une fois de plus il est engagé à se recoucher et de nouveau la voix mystérieuse appelle : « Samuel ! Samuel ! » Le vénérable sacrificateur commence à comprendre la chose. Il conseille à Samuel de répondre, s'il entend encore la voix : « Éternel ! parle ; car ton serviteur écoute. » L'enfant se couche et, comme les autres fois, ces mots se font entendre : « Samuel ! Samuel ! » Alors Samuel répondit : « Parle, Seigneur ; car ton serviteur écoute. » Alors cette voix confie à l'enfant un message solennel de la part de Dieu, pour être communiqué à Héli. C'est l'Éternel qui l'a appelé, et l'appel de Dieu a fait de Samuel un prophète de l'Éternel.

Nous appelons les choses et les personnes de certains noms, par lesquels elles sont déjà connues, et qui, parfois, leur sont données à cause de ce qu'elles sont. Un enfant en appelant un autre enfant : menteur ou poltron, ne le rend pas tel, et il est bon que tous mes petits lecteurs se souviennent de cela. De même, des amis pleins de partialité, peuvent vous donner des éloges et des noms favorables sans du tout vous qualifier pour ces noms ou vous en rendre dignes. Combien d'enfants sont devenus *chefs* dans leur classe, sans mériter réellement ce titre-là, ainsi que le lui dit sa propre conscience, mais quand Dieu appelle un homme, il le *fait* être ce qu'il l'*appelle*. Cet appel de Samuel devait faire de lui un prophète; et il fut prophète dès ce moment-là jusqu'à la fin de sa vie. L'appel du Seigneur fit d'un Saul de Tarse un apôtre, et il semble aimer à parler de lui-même comme « appelé à être apôtre. » Voyez Rom. I, 1, et beaucoup d'autres passages. Souvenez-vous, chers lecteurs, que quand Dieu donne un nom à un homme ou même à un enfant, il le fait être ce que ce nom signifie.

Avez-vous jamais entendu l'appel du Seigneur? Je n'entends pas son appel à être un prophète ou un apôtre, mais son appel à être un chrétien, un saint, un croyant en Jésus. Paul, écrivant aux chrétiens à Rome, ne parle pas seulement de lui-même comme d'un apôtre appelé, mais d'eux aussi comme d'appelés à être saints. « A vous tous qui êtes à Rome, bien-aimés de Dieu, saints appelés » (Rom. I, 7). Vous avez la même expression en 1 Cor. I, 2; et plus loin dans ce chapitre, nous avons beaucoup de détails sur cet appel de Dieu. Il y est parlé de « ceux qui sont appelés »

(vers. 24); et au verset 26 : « Car, mes frères, vous voyez votre vocation ou votre appel. » Saul de Tarse fut, par l'appel du Seigneur, rendu chrétien et apôtre en même temps; et Samuel devint un prophète et un saint cette nuit-là à Silo. Il ne distinguait pas la voix de l'Éternel de celle d'Héli : et quand il l'eût montré en se levant deux fois pour aller vers Héli, comme si c'était lui qui l'avait appelé, il nous est dit : « Or Samuel ne connaissait point encore l'Éternel; et la parole de l'Éternel ne lui avait point encore été révélée. » Cette nuit-là il commença à connaître l'Éternel, et ainsi il devint un saint : la parole de l'Éternel lui fut révélée, et ainsi il devint un prophète.

Mon cher lecteur, « connaissez-vous le Seigneur? » Vous avez entendu parler de lui par vos parents, vos instituteurs et vos amis, comme Samuel en avait entendu parler par Héli. En outre il demeurait dans le sanctuaire de l'Éternel. Il était un enfant du sanctuaire; et pourtant il ne connaissait pas l'Éternel. Ah! vous pouvez entendre parler du Seigneur Jésus et vivre avec ceux qui l'aiment et l'adorent, et cependant ne pas connaître le Seigneur. Que c'est triste! Est-ce votre cas? Oh! s'il en est ainsi, que ce dernier numéro de la BONNE NOUVELLE de cette année puisse être pour vous la voix même du Seigneur, comme s'il vous appelait par votre nom : « Jean! » « Louis! » « Charlotte! » « Marie! » « Anna! » Ne vous met-il pas à part — en vous faisant, en quelque sorte, entendre votre nom prononcé? Ce n'est peut-être aucun de ceux que vous venez de lire; ni Saul ni Samuel; mais le Seigneur sait lequel c'est. Il est un nom que nous portons tous également, jeunes et vieux, riches et pauvres. Quel nom

est-ce? demandez-vous. Pécheur! Pouvez-vous en douter? Que Dieu vous donne de répondre au nom de PÊCHEUR. Demandez-vous : Qu'est-ce que Dieu peut avoir à me dire, à moi en tant que pécheur? Peut-il prononcer autre chose que ma sentence d'éternel tourment? Ecoutez! Dites-lui : « Parle, Seigneur, un pauvre pécheur écoute ! » Maintenant, écoutez encore : « Venez maintenant, dit l'Éternel, et débattons nos droits. Quand vos péchés seraient comme le cramoisi, ils seront blanchis comme la neige; et quand ils seraient rouges comme le vermillon, ils seront blanchis comme la laine. » Ecoutez encore : « Cette parole est certaine et digne d'être entièrement reçue : Que Jésus-Christ est venu au monde pour sauver les pécheurs. » Ecoutez encore : « Le sang de Jésus-Christ son Fils nous purifie de tout péché. »

Puissiez-vous, en ces paroles ou en des paroles semblables, entendre l'appel de Dieu, comme s'il vous était adressé par votre nom; et puissiez-vous dès à présent vivre et vous conduire comme ceux que Dieu a appelés à être ses chers enfants. Dieu le veuille, pour l'amour du Seigneur Jésus-Christ.

QUESTIONS SUR « L'APPEL PRÉCOCE. »

1. Quel était le péché d'Héli?
2. Qu'est-ce qui paraît avoir été le désir et l'espérance d'Anne?
3. Qu'eut-elle au lieu de son accomplissement?
4. Que fit-elle de ce qu'elle avait demandé à Dieu?
5. Quelle était la grande différence entre le temps d'Héli et le nôtre?
6. Combien de fois Samuel fut-il appelé avant qu'Héli comprit de quoi il s'agissait?
7. Pourquoi donnons-nous certains noms à des choses et à des personnes?

8. En quoi le nom que Dieu donne à quelque chose ou à quelqu'un diffère-t-il de cela ?
9. Quels furent les deux effets de l'appel de Dieu sur Samuel ?
10. Quels sont les deux effets que produisit l'appel du Seigneur sur Saul de Tarso ?
11. Comment l'état de Samuel est-il décrit avant que Dieu l'appelât ?
12. Quel est le nom qui nous est commun à tous, par lequel Dieu s'adresse à ceux qu'il appelle ?
13. De quoi Dieu nous parle-t-il à nous pécheurs ?



Christ seul.

Si vous vous confiez en votre foi et en votre repentance, vous serez aussi bien perdus que si vous vous confiez en vos bonnes œuvres. Le fondement de votre salut n'est pas la foi, mais Christ ; ce n'est pas la repentance, mais Christ ; si je me confie en ma confiance en Christ, je suis perdu. Mon affaire est de me confier en Christ, de me reposer sur lui, de m'assurer, non sur ce que l'Esprit a fait en moi, mais sur ce que Christ a fait pour moi, lorsqu'il mourut sur le bois. Or sachez donc maintenant que lorsque Christ mourut, il prit sur lui les péchés de tout son peuple et que là et alors il les ôta. Il souffrit alors tout ce qu'ils auraient dû souffrir ; Il paya toutes leurs dettes, et leurs péchés furent, ce jour-là, positivement transportés de leurs épaules sur les siennes, car « le Seigneur a fait venir sur lui l'iniquité de nous tous. » Et maintenant, si vous croyez en Jésus, pas un péché ne reste sur vous, car votre péché a été mis sur Christ.





L'enfant prodigue.

Luc XV.

Un père avait deux fils. Le plus jeune d'entre eux
Un jour lui demanda de faire le partage
De ses immenses biens, se croyant assez sage
Pour parcourir tout seul ce monde dangereux.

Le père lui répond : « Mon fils, voici la part
Du bien qui te revient, fais-en un bon usage,
Sois sage, sois prudent, pendant tout ton voyage ;
Souviens-toi que toi seul as voulu ton départ. »

Le jeune homme, à ces mots, amassant son avoir,
S'en va pour voyager sur la terre étrangère,
Où, mettant de côté les conseils de son père,
Il dissipe son bien, sans s'en apercevoir.

Vivant dans la débauche et la mondanité,
Donnant un libre cours ou cédant à ses vices,
Il goûte du péché les amères délices,
Dans un monde trompeur, rempli de vanité.

Mais cependant ses biens arrivent à leur fin ;
Pour comble de malheur, une grande disette
Survint en ce pays. Il faut qu'il se soumette
A garder des pourceaux, afin d'avoir du pain.

Encor s'il en avait assez pour se nourrir !
Hélas ! il porte envie aux pourceaux qui l'entourent,
Il voudrait bien manger ces gousses qu'ils savourent ;
Car lui manque de tout, il sent qu'il va mourir.

Dans son grand désespoir, ce jeune infortuné
Sent son égarement et revient à lui-même :
Ah ! combien il regrette un bon père qui l'aime,
Qui pleure chaque jour sur son fils éloigné.

Ah ! se dit-il, tandis qu'en ce pays lointain,
Je me vautre en la fange et suis dans la misère,
Le moindre des valets de mon excellent père
Reçoit abondamment de quoi calmer sa faim.

Je retournerai donc, sous le toit paternel,
Et je dirai : Mon père, oh ! je suis bien coupable,
Prends pitié d'un enfant indigne et misérable :
J'ai péché contre toi, péché contre le ciel.

Il prend donc le chemin du séjour du bonheur ;
Puis, après plusieurs jours, il arrive aux limites
De son pays natal, aux pittoresques sites,
Où, bien jeune, il apprit à prier le Seigneur.

Son père toujours bon, toujours compatissant,
Le voit venir de loin, accourt à lui, l'embrasse ;
Dans son cœur il ne sent que pardon et que grâce
Pour le fils qui revient affligé, languissant.

Après qu'il eut quitté ses haillons dégoûtants,
 Son père fait chercher la robe la plus belle,
 Des souliers pour ses pieds, une bague nouvelle,
 Fait tuer le veau gras, et dit aux assistants :

« Mon cher fils était mort, il est ressuscité ;
 Mon fils était perdu, voici, je le retrouve.
 Réjouissons-nous donc, aujourd'hui, car j'éprouve
 Un sentiment bien doux de ma félicité. »

Ainsi, l'on est joyeux, au ciel, pour un pécheur
 Qui ressent sa misère et vient à repentance.
 Allez donc au Sauveur, allez en assurance ;
 Il tend les bras, il veut vous serrer sur son cœur.



Repos et paix ;

OU LA CONVERSION D'UNE DAME JUIVE.

C'est la veille de Noël ; Madame N. est dans son salon, seule, se reposant un moment au milieu de ses préparatifs pour le lendemain. Sa Bible est ouverte devant elle, son esprit est entièrement préoccupé d'un de ses importants passages : « Car là où est votre trésor, là aussi sera votre cœur. » Elle trouve ces paroles bien vraies pour elle-même. Son cœur est rempli de pensées sur cet amour qui amena Jésus dans ce monde de péché et de mort, et elle se rappelle que le jour suivant est celui dans lequel le monde célèbre sa naissance. Elle méditait sur ces sujets, avec le second chapitre de Luc ou-

vert devant elle, lorsqu'elle entendit heurter. Ayant dit : « Entrez, » la porte s'ouvrit pour introduire une jeune demoiselle, fille d'un riche Juif du voisinage.

Ces dames ne s'étaient jamais vues auparavant, mais la plus jeune n'eut pas lieu de se plaindre de sa réception. Elle expliqua le motif de sa visite à une heure aussi indue, et M^{me} N. lui donna les renseignements qu'elle désirait au sujet d'une pauvre famille qui demeurait dans la même ville.

Ayant obtenu toutes les informations qu'elle était venue chercher, et cette affaire étant ainsi terminée, la jeune Juive n'en demeurait pas moins avec M^{mo} N. Il semblait qu'elle avait quelque fardeau sur son esprit, quelque chose qu'elle désirait dire, mais sans pouvoir trouver des mots pour l'exprimer. M^{mo} N. ne put pas s'empêcher de remarquer cela, et cita à sa visiteuse quelques passages de l'Écriture qui amenèrent bientôt une sérieuse conversation sur les choses éternelles.

— Vous cherchez la paix, chère Mademoiselle, dit M^{me} N. ; vous cherchez du repos pour votre âme. Oh ! puissé-je vous conduire à Celui auprès duquel mon âme a trouvé le repos et la paix ! puissé-je vous guider à ce Seigneur et Sauveur qui nous a aimés, même jusqu'à la mort !

Là-dessus, la jeune personne se leva, et la figure animée elle dit avec chaleur : « Ne me parlez pas de sujets qui me sont à jamais défendus. »

— Eh bien, dit la dame, je ne poursuivrai pas la conversation ; mais permettez-moi de vous donner un petit livre et si, une fois, ou l'autre, vous cherchez réellement le repos et la paix, lisez ce petit livre. En parlant ainsi, elle tendit un Nouveau Testament à la jeune

demoiselle qui la quitta en disant : « Je vous remercie, M^{me} N. C'est le moment le plus heureux que j'aie passé depuis bien longtemps. Je vous remercie M^{me} N., je vous remercie. »

Des années s'écoulèrent — trois ans — et la jeune Juive était devenue une dame de qualité, bien accueillie dans les plus hautes sociétés, et l'objet d'admiration ou d'envie pour plusieurs. Belle, aimable et admirée, son cœur n'était-il pas satisfait ? Hélas ! sont-ce de telles choses qui peuvent donner le repos et la paix ? Le petit livre que lui avait donné M^{me} N. est laissé couvert de poussière tout au haut d'une étagère. Là il reste des années sans qu'on y fasse attention et sans qu'on le lise. Le trésor ne sera-t-il jamais trouvé — la semence ne produira-t-elle jamais de fruit ? Dieu est fidèle et il exauce les prières.

Trois ans de plus s'étaient écoulés, lorsque Rebecca, la jeune dame, éprouva soudain un désir de faire quelques présents de Noël à des pauvres. Elle alla dans un magasin et y acheta de la laine. A son retour, en ouvrant le paquet, ses yeux tombèrent sur quelques versets imprimés sur le papier dans lequel la laine était enveloppée. Elle les lut et les relut. Elle semblait rivée au parquet. « Où ai-je déjà lu ou entendu de telles paroles ? » se dit-elle. Bientôt elle se rappelle sa visite chez M^{me} N. six ans auparavant. « Ah ! c'était là, M^{me} N. ne me parla-t-elle pas d'un Ami qui pouvait me donner la paix et le repos ? Oui, c'est par elle que j'entendis parler de ces choses ; mais mon âme n'a ni paix, ni repos, Dieu le sait — Il le sait. »

Son âme était maintenant réveillée et elle était dans une grande crainte. Se souvenant du livre qui lui avait

été donné par M^{me} N., elle alla le chercher et se mit, avec angoisse, à le feuilleter. Mais ses yeux étaient retenus et elle ne pouvait voir. Cette nuit-là fut pour elle une longue et terrible nuit : point de paix, point de repos, mais l'anxiété et la frayeur à la pensée du sombre et mystérieux avenir. Que deviendrait-elle, lorsque la vie présente, courte et agitée, aurait passé ?

Le matin arriva, et longtemps avant qu'on soit ordinairement levé, avant que les volets fussent tirés chez M^{me} N., on entendit frapper à la porte. M^{me} N. elle-même alla répondre. Elle n'est pas peu surprise de trouver une dame qu'elle doit avoir déjà vue quelque part, mais dont elle a complètement oublié le nom. La dame est invitée à entrer ; et bientôt elle et M^{me} N. sont assises dans la même chambre, dans laquelle elles s'étaient rencontrées et entretenues six ans auparavant.

La visiteuse commença ainsi : « Madame, six ans se sont passés, depuis que vous m'avez parlé d'un Ami qui peut donner le repos et la paix. Rarement dès lors j'ai éprouvé le moindre désir d'une telle bénédiction ; mais » — ici elle s'arrêta ; ses larmes et ses sanglots disaient mieux que la fin de la phrase n'eût pu le faire, quel était le but de cette visite matinale chez M^{me} N.

— Mais maintenant, dit M^{me} N., votre cœur les désire ?

— Oui, répondit Rebecca, mon cœur est plein ; mais je me sens si pauvre, si misérable et si accablée. J'ai besoin maintenant d'un Ami comme Celui dont vous me parlâtes. Voici le livre que vous me donnâtes une fois, mais je ne le comprends pas. Dites-moi, je vous prie, s'il y a quelque espoir pour moi.

Ce fut alors au tour de M^{me} N. de pleurer. Joignant

les mains avec émotion, elle répondit : « Béni soit Dieu ! Oui, ma chère Mademoiselle, il y a de l'espoir pour vous, il y a Celui qui vous a longtemps cherché, afin de sauver votre âme. Il connaît tous vos besoins. » Elle ouvrit le Testament, lut et parla de Jésus, de sa naissance à Bethléem, de sa vie de douleurs et d'amour, de sa mort sur le Calvaire, et comment il ressuscita des morts et monta au ciel. « Oh ! allez à lui, disait-elle à son amie, il connaît vos besoins et ses bras vous sont ouverts pour vous recevoir, vous accueillir et sauver votre âme. »

Une longue pause suivit ces paroles ; un terrible combat se livrait dans l'esprit de Rebecca ; d'un côté, angoisse, misère, désolation de cœur, et Jésus, le seul qui puisse secourir et sauver ; de l'autre, orgueil, incrédulité et Satan, ne voulant pas céder sa victime ou lâcher sa proie. A la fin Rebecca se jeta au cou de M^{me} N. en criant : « Seigneur Jésus ! aie pitié de moi ! »

Paroles bénies ! Ce cri fut entendu dans le ciel. Il y eut de la joie dans le ciel et de la joie dans la petite chambre de M^{me} N. Cette dernière s'agenouilla avec la dame juive et elles prièrent ensemble le Nazaréen longtemps méprisé. L'angoisse de la jeune femme fut très-grande, mais si la lamentation peut durer toute une nuit, le chant de la joie vient au matin ; et le matin du jour de Noël Rebecca put se réjouir en Jésus, en qui elle a maintenant trouvé et le repos et la paix. Ce fut en ce jour, où l'on célèbre la naissance de Jésus, que cette fille d'Abraham sentit qu'elle était devenue un enfant de Dieu par la foi en Jésus-Christ.



« Mon heureuse maison. »

C'était par une rigoureuse journée d'hiver : la neige, tombée les semaines précédentes, couvrait encore la terre toute durcie par la longue gelée qui avait glacé les sources d'eau. Le ciel était sans nuage ; et le soleil brillait radieux, comme s'il voulait réchauffer la terre et fondre les glaçons. Mais non, le froid régnait toujours et rendait la glace de plus en plus épaisse, et la neige tellement dure que les petits enfants, en sortant de l'école avec leurs nez bleus et leurs pieds gelés, pouvaient se glisser sur la glace et sur la neige. Je venais justement de quitter mon feu pétillant, et je marchais très-vite pour me réchauffer en dépit du froid, lorsque je vis un petit garçon, à la chevelure bouclée, courant sur la route avec le plus bleu des nez bleus et des doigts qui semblaient n'avoir pas senti le feu depuis longtemps. Je l'entendais chanter, sans comprendre les paroles qu'il prononçait ; mais quand il fut plus près, je l'ouïs répéter sur un air de son invention et sur une mesure des plus curieuses : « Mon heureuse maison ! mon heureuse maison ! mon père et ma mère ! mon heureuse maison ! » Vous auriez souri comme moi de voir et d'entendre ce petit bonhomme. Je m'arrêtai pour le regarder et l'écouter, mais je ne crois pas qu'il m'aperçût, car il continuait à courir, redisant toujours sa chanson et paraissant l'image même du contentement. Bien des fois, dès lors, j'ai repensé à l'enfant et à son joyeux chant, et je me suis demandé s'il était assez âgé pour comprendre le sens de ces douces paroles. Je ne sais si elles faisaient partie d'une chanson qu'il avait entendue

chanter à d'autres, et dont son oreille avait retenu ces mots, ou si réellement il avait un « si heureux chez-lui » que son petit cœur se plaisait à le chanter.

Tous les petits enfants aimeraient une heureuse maison, mais avez-vous fait tout ce que vous pouviez pour la rendre telle? Vos parents en aimeraient aussi une, je suppose; mais quoiqu'ils fassent tout leur possible, ils ne peuvent parvenir à l'avoir, à moins que les enfants n'y travaillent aussi. N'êtes-vous jamais de mauvaise humeur, ne dites-vous jamais de paroles désobligeantes, lorsque votre mère, trop occupée pour tout faire, vous demande quelque petit service? Il s'agit peut-être de garder le bébé un moment, ou de courir à la pompe chercher une cruche d'eau, ou de peler quelques légumes pour le dîner, ou de faire une commission quand vous aimeriez mieux jouer. Quel visage voit votre maman lorsqu'elle vous demande de faire quelque'une de ces choses? est-ce un air souriant ou refrogné? Vos parents ont beaucoup fait pour vous, plus que je ne puis vous le dire; ils vous ont élevé, soigné, nourri, vêtu, ils ont péniblement travaillé pour vous. Maintenant *vous* pouvez travailler pour *eux* de mille petites manières. N'ajoutez pas encore à leur peine, mais aidez-les de tout votre pouvoir; et une figure agréable malgré vos petites difficultés, une main complaisante les réjouira plus que vous ne pensez. Chacun, même de très-petits enfants, peut faire quelque chose pour rendre la maison heureuse. Il faut souvent très-peu de chose pour cela. Avez-vous jamais vu la mer?— quelle immense nappe d'eau! Si vous y trempez votre doigt et le retirez, vous verrez au bout *une petite goutte!* Elle est très-petite et pourtant elle contribue à faire

cette grande masse d'eau ! Si chaque goutte était ainsi retirée il n'y aurait plus du tout de mer. Pensez à cela et souvenez-vous que, comme chaque goutte d'eau sert à faire la mer, ainsi tout acte de bienveillance, quelque petit qu'il soit, chaque parole, chaque regard affectueux contribue à faire cette « maison heureuse » que chantait le petit garçon.



L'enfant de Dieu.

Jean Bakker, de Zeist, près d'Utrecht, se rendait à Neuwied, ayant sur lui une somme considérable, des montres et des bijoux. Entre Clèves et Cologne, la route traversait une forêt de près de deux lieues de longueur, infestée à cette époque par des maraudeurs qui, la veille même, y avaient assassiné un malheureux ouvrier. Bakker ignorait cette circonstance. Mais, quoiqu'il n'eût aucune idée des dangers qu'il courait, une inexprimable terreur l'avait saisi depuis qu'il était entré dans la forêt. Sous le poids de cette terreur, qu'il s'efforçait en vain de dissiper par la méditation d'un passage de la Bible, il avait fait une lieue de chemin, lorsque tout à coup il entend derrière lui les pas d'un homme. Un inconnu de mauvaise mine s'approche et lui demande l'heure qu'il est. Bakker n'a pas eu le temps de répondre, que déjà du fond des arbres s'élancent trois autres individus, qui l'entourent et lui demandent son argent. Il leur tend sa bourse. Aussitôt ces scélérats se jettent sur lui, lui arrachent ses

habits et le maltraitent de la manière la plus cruelle. Il supplie en grâce qu'on lui laisse la vie, qu'on lui laisse au moins deux minutes pour recommander son âme à Dieu. Les brigands, sans avoir égard à ses prières, l'entraînent violemment, et tout en vomissant d'affreuses imprécations, dans l'épaisseur du bois.

En ce moment même passent deux cavaliers au grand galop. Bakker, étourdi par la douleur, ne les aperçoit pas. Mais les brigands, craignant d'être découverts, se hâtent de jeter à terre les vêtements de leur victime, et courent s'enfoncer sous les arbres avec la bourse qu'ils lui ont enlevée.

Les étrangers, que la Providence divine avait envoyés si fort à propos au secours du pauvre voyageur, s'empressèrent de le relever, se chargent de ses effets et l'engagent à courir avec eux aussi vite que ses forces le lui permettront, afin de rendre la chaleur à son sang glacé par l'effroi.

Il les suivit avec effort jusqu'au village voisin. Là on le conduisit auprès du seigneur de l'endroit, qui se fit rendre compte par les deux cavaliers de ce qui s'était passé, et dit ensuite à Bakker avec l'accent d'une profonde émotion :

« Monsieur, il faut que vous soyez un enfant de Dieu, objet d'une sollicitude toute particulière de sa part. Ecoutez ce qui m'est arrivé ce matin. Je me promenais dans mon jardin, quand tout-à-coup je me sentis irrésistiblement poussé à envoyer ces hommes dans la forêt, pour se mettre sur la trace des malfaiteurs qui ont tué le tailleur d'hier. Je voulais remettre la chose à cette après-midi. Mais des angoisses insupportables me saisirent. Ma vue se troubla au point que je ne pou-

vais plus distinguer les plantes de mon jardin. Je me vis obligé, pour échapper à cette torture, de retourner dans mes appartements et de donner sur-le-champ les ordres nécessaires pour faire parcourir la forêt. Dès que j'eus expédié les deux cavaliers qui vous ont amené ici, la paix rentra dans mon cœur. »

Il fit entrer Bakker dans sa maison, l'obligea de passer un jour avec lui, et lui prodigua tous les soins que son état exigeait.

Quant aux brigands, ils furent arrêtés peu de temps après, et livrés, comme ils le méritaient, à toute la rigueur de la loi.



Le champ de blé épargné.

Surpris par un affreux orage, un pieux seigneur de la Silésie s'était réfugié sous le toit d'une misérable hutte qui lui semblait inhabitée. A peine y fut-il entré, qu'il entendit une voix plaintive et suppliante se mêler aux éclats de la foudre et au bruit de la grêle qui tombait avec violence. C'était la maîtresse de la maison qui demandait à Dieu de préserver son petit champ de blé, l'unique ressource de ses pauvres enfants dans ce temps de disette. — Après avoir terminé sa prière, elle descend ; et le voyageur, ayant appris le sujet de ses peines, lui dit : « Prenez courage, Dieu a sûrement entendu votre prière, et je ne doute pas qu'il ne l'ait exaucée. Venez, visitons votre champ ! » — Ils y vont. La grêle a tout ravagé : mais, ô miracle ! au milieu des moissons dévastées s'élève, comme une oasis dans le désert, l'humble champ de la pauvre femme.



TABLE DES MATIÈRES.

	pages
La destruction de Jéricho	1
Le cordon de fil écarlate	15
Une lettre de nouvel-an ou le franc perdu de Kitty	18
Hacan ou l'interdit.	25
Êtes-vous prêts?	54
L'Être incomparable	57
Marie ou extraits de l'Histoire morale d'une jeune fille (9 parties) 59 66 86 115 121 158	206
	229 254
Mort d'Anna V. <i>Correspondance</i>	42
Oui, chérie; mais ne sois pas fâchée.	47
Les ambassadeurs	49
Extraits de l'oncle Jabez	55
La vengeance du chrétien	59
Le prisonnier racheté :	61
Caleb ou l'homme qui persévéra à suivre l'Éternel .	74
Le pain, soutien de la vie 85	152
Extraits de mon frère Ben	91
Guilgal et Bokim.	97
L'invitation acceptée	106
Une leçon de foi. <i>Parabole.</i>	108
L'incendie	129
Le message inattendu	156
Le jeune aveugle. <i>Lettre</i>	145
Le très-fort et vaillant homme.	148
C'est aujourd'hui le jour du salut	155
Pensée.	156
Un mot à propos	157
Le petit ramoneur	166
Le moulin de la Gramme.	167

	pages
Le gâteau de pain d'orge	169
Le petit Jules	177
Lettre aux jeunes lecteurs de la Bonne Nouvelle 181	198
Les deux morceaux de houille	189
La lampe merveilleuse de Dieu et le bonheur qu'elle procure	191
Naissance de Samson	195
L'écolier.	202
Un feuillet de la Bible	216
La ruine de Gaza	217
La muraille de neige	225
« Parce que, Monsieur, je vais à la maison »	227
Pourquoi devez-vous aimer la Bible?	228
Les trois frères.	235
L'heureux choix	241
Le semeur	251
« Prie, père! »	253
Polycarpe	261
L'appel précoce	265
Christ seul	272
Repos et paix ; ou la conversion d'une dame juive.	275
« Mon heureuse maison »	280
L'enfant de Dieu.	282
Le champ de blé épargné.	284

Poésies.

Le Guet	48
La petite Adeline	72
Que nos jours sont rapides.	95
Le lépreux	205
L'orpheline	240
L'enfant prodigue	273